

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01258968 5







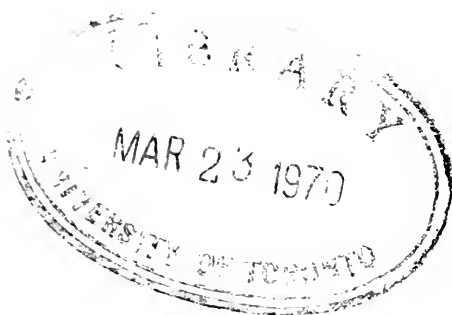


O E U V R E S  
C O M P L E T T E S  
D E  
FRÉDÉRIC II,  
ROI DE PRUSSE.

---

T O M E N E U V I E M E.

---



DD  
405  
1790  
L.9

M E L A N G E S

EN VERS ET EN PROSE

D E

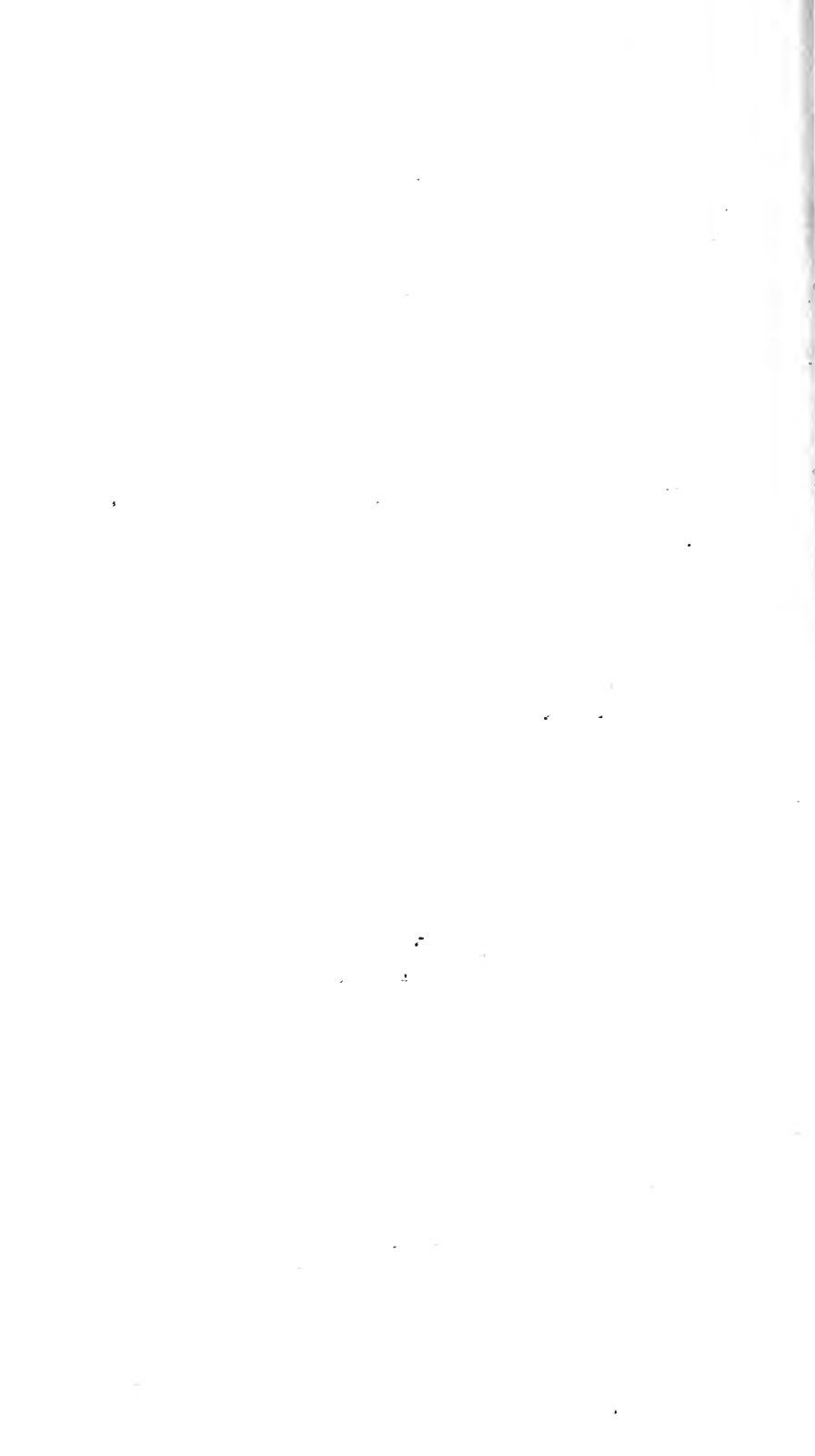
F R É D É R I C II,

R O I D E P R U S S E.

T O M E C I N Q U I E M E.

---

1 7 9 0.



# E P I T R E S.

---

## E P I T R E

*à mon frère de Prusse.*

O vous , à qui je dois le plus sincère amour ,  
En qui j'aime le sang qui nous donna le jour ,  
De mes plus chers parens la ressemblante image !  
Vous qui de leurs vertus héritez l'assemblage ,  
O frère , en qui je vois briller , avant les ans ,  
Toutes les qualités qu'ont les héros naissans !  
Recevez d'un cœur franc un hommage sincère ,  
La vérité vous parle , elle a droit de vous plaire.

Votre esprit par les arts dès l'enfance éclairé ,  
De l'orgueil d'un grand nom ne s'est point enivré ;  
De vos aïeux fameux , que nous vante l'histoire ,  
Vous ne prétendez point emprunter votre gloire ;  
Toute gloire étrangère est indigne à vos yeux :  
La vertu , les talens ont-ils besoin d'aïeux ?

Le courage d'Albert qu'on surnomme l'*Achille* ,  
N'est pour ses descendans qu'une leçon utile ;  
Celui qui de *Nestor* mérita le surnom ,  
Et ce prince éloquent qu'on nomma *Cicéron* ,  
Ont reçu pour eux seuls ce tribut légitime  
Qu'aux talens , aux vertus doit la publique estime ;  
Mais il ne passe point à la postérité :  
Qui veut avoir un nom , doit l'avoir mérité.

Ce héros immortel dont l'âme magnanime  
Dans la paix , dans la guerre également sublime ,  
Lui fit par l'univers donner le nom de *Grand* ,  
Nous met comme des nains à côté d'un géant ;  
Il marqua nos devoirs , sa vie est notre livre :  
Plus l'exemple nous touche , et plus il le faut suivre.

Si , malgré tous les soins et l'art du jardinier ,  
Un chardon s'élevait à l'ombre d'un laurier ,  
Le fer retrancherait cette plante sauvage ,  
Placée indignement sous un si noble ombrage.

Les fils de Jupiter , s'ils n'étaient pas des dieux ,  
N'en ont pas moins paru des héros dignes d'eux.

C'est un roc élevé que la haute naissance ;  
On y découvre l'homme à travers l'apparence ;  
Malignement suivi par des yeux attentifs ,  
On juge ses desseins et leurs secrets motifs ;  
Et sur ses actions le public intraitable  
Prononce impunément l'arrêt irrévocable ;  
Le fard de la vertu ne le trompe qu'un temps ,  
Il lit au fond du cœur , ses regards sont perçans ;  
Ce censeur fourcilleux , ce précepteur sévère ,  
Condamne dans les grands les défauts du vulgaire ;  
Richesses , dignités , honneurs , rien ne nous sert ;  
Un défaut nous décrie , un seul faux pas nous perd :  
De nos légers écarts la terre est informée ,  
Nous occupons tous seuls la prompte Renommée ;  
Ses cent bouches prônant nos vertus , nos défauts ,  
Ou nous font des censeurs , ou nous font des rivaux.

Ainsi , plus votre rang vous élève en ce monde ,  
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde ;  
C'est lui seul qu'on estime , et vous devez savoir  
Combien sur les humains l'exemple a de pouvoir.

L'exemple d'un monarque impose et se fait suivre ;  
Lorsqu'Auguste buvait, la Pologne était ivre ;  
Lorsque le grand Louis brûla d'un tendre amour ,  
Paris devint Cythère, et tout suivit la cour ;  
Quand il se fit dévot, ardent à la prière ,  
Le lâche courtifan marmota son bréviaire.

Tout prince est entouré de vils adulateurs,  
De ses goûts dépravés mercenaires flatteurs,  
Qui remplis de mépris pour son ame commune,  
N'adorent en effet que l'aveugle fortune.

Alexandre, dit-on, eut le torticolli ;  
De tous ses courtisans le cortège poli  
Par art négligemment laissait pencher la tête ;  
Des feigneurs de la cour tel est l'usage honnête,  
Renversez à la fois la coupe, le poison ,  
Qui, corrompant vos mœurs, perdrait votre raison.

Quel que soit le pouvoir qui vous tombe en partage ,  
Que le bien des humains soit toujours votre ouvrage ,  
Et plus ils sont ingrats , plus soyez généreux ;  
C'est un plaisir divin de faire des heureux.  
Sur-tout n'abusez point d'une vaste puissance ,  
Et n'écoutez jamais la voix de la vengeance :  
Qui ne peut se dompter , qui ne peut pardonner ,  
Est indigne du rang qui l'appelle à regner.

De nos conditions le Destin fut le maître ,  
Et nous sommes ici ce qu'il nous y fit naître ;  
Nos lots ont été faits quelquefois au hasard ,  
L'un guida la charrue, et l'autre fut César :  
C'est ainsi que d'un bloc un ouvrier peut faire  
Un ustensile abject, ou le saint qu'on révère ;  
La matière est égale, et c'est sa volonté  
Qui seule en fait l'usage et forme sa beauté.

Ainsi tous ces humains dont la terre fourmille ,  
Sont fils d'un même père et font une famille ,  
Et malgré tout l'orgueil que donne votre rang ,  
Ils sont nés vos égaux , ils sont de votre sang.  
Ouvrez toujours le cœur à leur plainte importune ,  
Et couvrez leur misère avec votre fortune :  
Voulez - vous en effet paraître au - dessus d'eux ?  
Montrez - vous plus humain , plus doux , plus vertueux.

Tels ont été les grands dont l'immortelle gloire  
Se grave en lettres d'or au temple de Mémoire ;  
Leur ame juste et pure , et sur - tout leur bonté  
Eannoblit à mes yeux la faible humanité ;  
Mon cœur en les nommant est ému de tendresse ,  
On fait en leur faveur grâce à toute l'espèce :  
Pères de leurs sujets , délices des humains ,  
Leur nom devient le nom des meilleurs souverains.

Il est un monstre affreux , né de la perfidie ,  
Cruel dans ses excès , et calme en sa furie ,  
Son visage hideux se cache sous le fard ,  
Son souffle est venimeux , sa langue est un poignard ,  
La trahison l'arma de ses noirs artifices ,  
Il fut par Tisiphone endurci dans les vices ,  
Il respire le meurtre , il blesse en caressant ,  
Il défend le coupable , il poursuit l'innocent ,  
De ses traits empestés l'atteinte est incurable ;  
L'affreuse Calomnie est son nom redoutable.

Craignez d'être surpris par ce monstre trompeur ,  
Fuyez de ses complots la cruelle noirceur :  
Penchez vers l'accusé , tâchez de le défendre ,  
Et ne jugez personne avant que de l'entendre.

Si vous voulez pour l'âge amasser un trésor ,  
Plus cher , plus précieux que les bijoux et l'or ,



Dévouez vos beaux jours , dès votre adolescence ,  
 Aux arts ingénieux , à l'auguste science ;  
 C'est l'école où se forme et le cœur et l'esprit ,  
 La sagesse est le lait dont l'ame se nourrit ,  
 L'erreur est son poison , l'antidote est l'étude :  
 D'un si noble travail contractez l'habitude.

L'étude embrasse tout , tant elle a de grandeur ,  
 L'air , la terre , la mer , le ciel et son auteur ,  
 Les desseins du très-haut , ses ouvrages immenses ;  
 Mais loin que votre esprit , fier de ses connaissances ,  
 Perde sur l'infini son temps à méditer ,  
 Au bord de cet abyme il faut vous arrêter.

Qu'avec votre savoir marche la modestie :  
 Ayez toujours pour but l'amour de la patrie :  
 Qui s'instruit pour briller n'en devient pas meilleur ,  
 C'est peu de s'éclairer , il faut régler son cœur.

Soyez l'ami des arts , et des talens le père ;  
 Mais sachez réunir , par un choix nécessaire ,  
 Les qualités du sage à celles du héros :  
 Quittez , lorsqu'il le faut , les arts pour les travaux :  
 Au sein de ses exploits , le vainqueur de Carthage  
 Entre Apollon et Mars partageait son hommage ;  
 Volez à son exemple , étonnez l'univers ;  
 La gloire a cent chemins , ils vous sont tous ouverts.

Il est une beauté dont la fraîcheur naissante  
 Des plus vives couleurs paraît resplendissante ;  
 La santé sur son front brille dans sa vigueur ,  
 La gaieté l'accompagne avec la belle humeur ;  
 Tout en elle est transport , tout est rempli de vie ,  
 Elle aime les plaisirs et même la folie ;  
 Sur un trône de fleurs elle embrasse Vénus ,  
 Et le thyrsé à la main folâtre avec Bacchus.

Ne connaissez-vous point cette aimable Déesse ?  
Mon Frère, elle est en vous, c'est la vive Jeunesse.  
Craignez de ses excès l'égarement fatal,  
L'abus de ses plaisirs change le bien en mal.

La mollesse en tout temps fut contraire à la gloire :  
Sur elle remportez la première victoire ;  
Domptez vos passions, il en est encor temps ,  
Elles font des humains esclaves ou tyrans ;  
Qui ne les asservit sous un sceptre stoïque ,  
Est contraint de plier sous leur bras despotique.  
Rien de plus flétrissant pour un cœur généreux ,  
Que d'être subjugué par leur pouvoir honteux :  
Mais sur-tout des héros évitez la faiblesse ,  
Fuyez d'un tendre amour l'amorce enchanteresse.  
On peut à tous ses goûts se prêter sagement ,  
Le plaisir est plus fin , goûté modérément.  
Je blâme comme vous cette misanthropie  
Qui veut nous séquestrer des biens de cette vie ,  
En nous interdisant tout genre de plaisirs.

Que feraient les humains sans vœux et sans desirs ?  
Des esprits engourdis , des êtres imbécilles ,  
De la société membres très-inutiles ,  
Qui n'étant animés par le bien ni le mal ,  
Seraient ensevelis dans un sommeil fatal :  
Nos desirs sont des feux qui réchauffent notre ame ;  
C'est leur embrasement qu'on redoute ou qu'on blâme :  
Il est certain milieu , qu'il faut savoir tenir ;  
La sagesse , mon Frère , y fait enfin venir.

Mais c'est bien à mon âge à parler de sagesse ;  
De mes égaremens je sens toute l'ivresse ,  
Je sens , en préférant le nom de la vertu ,  
De mon aveu secret mon orgueil confondu ;

Sans traîner ce discours et trop long et trop ample,  
 Ah ! je devrais plutôt vous prêcher par l'exemple.

## E P I T R E

*à Hermotime , sur l'avantage des lettres.*

**E**coutez , Hermotime ; une amitié sincère  
 Remplit mon cœur pour vous des sentimens d'un père ;  
 Votre bonheur a fait l'objet de tous mes vœux.  
 Ah ! faut-il vous prier de vouloir être heureux ?

Si j'ai hâté les fruits de votre tendre enfance ,  
 Je vois , plein de douleur , dans votre adolescence ,  
 Le cours impétueux de vos égaremens ,  
 Cet empire fatal qu'ont usurpé vos sens ,  
 Le frein de la raison secoué dans un âge  
 Où d'horribles périls bordent votre passage ,  
 Ces feux féditieux qui brûlent votre cœur ;  
 Tout ce que je prévois , hélas ! tout me fait peur.

Vous entrez dans le monde encor jeune et novice ,  
 Et marchant sur les pas des compagnons d'Ulysse ,  
 Je vous vois prisonnier dans ce palais honteux  
 Où Circé transforma ces captifs malheureux ;  
 C'est-là que les plaisirs ont la voix des Syrènes ,  
 Leurs prestiges charmans , l'or dont brillent vos chaînes ,  
 La licence , le bruit , la fausse liberté  
 Vous tiennent engourdis dans votre oisiveté.

Je vous dois mes secours , je veux d'un bras stoïque  
 Vous tirer malgré vous de ce palais magique ,  
 Rompre un charme fatal , et faire évanouir  
 Ce songe du bonheur dont vous croyez jouir.

Si le vice abrutit et rend l'homme difforme ,

Devez à vos vertus votre première forme ;  
Reprenez ces travaux qui relèvent le cœur ,  
Qui nourrissent l'esprit , qui mènent à l'honneur.  
Je pardonne vos goûts au vulgaire imbécille ,  
Qui de ses passions porte le joug fervile ,  
Qui ne distingue point , dans sa brutalité ,  
Le plaisir crapuleux d'avec la volupté ,  
Les filles de Vénus d'avec les Propétides ,  
Et qui ne peut remplir des momens toujours vides.

Suivez l'instinct du peuple , ou suivez la raison ,  
Qui vous fait par ma bouche une utile leçon :  
Préférez ses conseils ; la raison salutaire  
N'interdit point à l'homme un plaisir nécessaire.  
Apprenez que c'est moi qui dois vous enseigner  
Les plaisirs qui sur vous sont dignes de régner ;  
Qui bien loin d'amollir ou de corrompre l'ame ,  
Nourrissent dans l'esprit une divine flamme ,  
Qui charment la jeunesse et la caducité ,  
Brillans dans la fortune et dans l'adversité ;  
Ces vrais biens , au-dessus de la vicissitude ,  
Nous suivent dans le monde et dans la solitude ;  
Malades comme sains , de nuit comme de jour ,  
Dans nos champs , à la ville , en exil , à la cour ,  
Ils sont dans tous les temps le bonheur de la vie.

Les Dieux , pour nous marquer leur clémence infinie ,  
Ayant pitié des maux des fragiles humains ,  
Leur ont prêté l'appui de deux êtres divins :  
L'un c'est le doux sommeil , l'autre c'est l'esperance.

Mais de ces mêmes Dieux la puissante assistance  
Pour les sages exprès fit un consolateur ,  
Pallas nous amena ce secours enchanteur ,  
C'est l'étude en un mot , beauté toujours nouvelle ;

Plus on la voit de près , plus elle paraît belle ;  
Les hommes fortunés que son amour remplit  
Négligent les faux biens , et cultivent l'esprit ;  
La science est le don que sa main distribue ,  
Mais ne présumez point qu'elle se prostitue :  
Les arts sont comme Eglé , dont le cœur n'est rendu  
Qu'à l'amant le plus tendre et le plus assidu.

Si vous savez l'aimer , prodigue en ses largesses ,  
Elle ouvrira pour vous des sources de richesses ;  
L'usage qu'on en fait les augmente encor plus ,  
C'est le trésor sacré de toutes les vertus.

La vérité , tenant la plume de l'histoire ,  
Embrassant tous les temps , présente à la mémoire  
Ces empires puissans que le ciel fit fleurir ,  
Qu'on vit naître , monter , s'abaisser et mourir.

C'est-là qu'on apprend l'art de régner sans puissance ,  
En pliant les esprits au gré de l'éloquence ;  
Qu'on se connaît soi-même et que maître de soi ,  
En domptant ses desirs , on est son propre roi :  
Qu'avançant pas à pas , l'expérience sûre ,  
A force de fonder , devine la nature ;  
Qu'à l'aide du calcul dont l'esprit est muni ,  
L'homme peut pénétrer jusques dans l'infini ,  
Remonter des effets à leurs premières causes ,  
Et saisir les liens les plus secrets des choses.

Oui , le sage en effet , maître des élémens ,  
Rassemble tous les lieux , réunit tous les temps :  
Il voit avec mépris , sur ce triste hémisphère ,  
De la grandeur des rois la splendeur passagère ,  
Et ces riens importans que l'on croit ici-bas  
Si dignes d'exciter la fureur des combats ;  
Jamais des passions le charme ne l'abuse.

Ainsi lorsque Mételle assiégea Syracuse,  
 Archimède ignorait, dans un sage repos,  
 Le succès des Romains dans leurs derniers assauts;  
 Avidement épris d'une étude profonde,  
 Amant des vérités, il éclairait le monde;  
 Dans sa sublime extase il ne s'aperçut pas  
 Du monstre dont le fer lui porta le trépas.  
 Ce citoyen des cieux, habitant sur la terre,  
 Déplorait les humains qui se faisaient la guerre;  
 Son esprit, affermi contre les coups du sort,  
 Méprisait les faux biens, les malheurs, et la mort.

Mais ces antiques faits vous paraissent des fables.  
 Voyez donc de nos jours des exemples semblables;  
 Voyez ce philosophe entouré de jaloux,  
 Toujours persécuté, toujours modeste et doux.

Lorsque Bayle eut appris qu'un démon scolastique \*),  
 Animé contre lui d'un zèle fanatique,  
 Avait à Rotterdam fait rayer les tributs  
 Que le Batave épris payait à ses vertus;  
 Tout pauvre qu'il était, se mettant à sourire,  
 Il plaignit son rival et poursuivit d'écrire.

Malgré la noire envie, et les grands en courroux,  
 Les trésors de l'esprit restent toujours à nous;  
 Ils sont... Mais je vous vois sombre, distrait et tiède;  
 Je lis sur votre front l'ennui qui vous excède:  
 „ Observez, dites-vous, soixante bons quartiers  
 „ Qui distinguent mon nom de ceux des roturiers;  
 „ On connaît mes aïeux; mon antique noblesse  
 „ M'allia dans l'Empire à mainte fière Altesse;  
 „ Je possède des biens, des talens, de l'esprit,  
 „ Et je plais, si j'en crois ce que le monde en dit;

\* ) *Jurieu.*

„ La Nature agissant comme une tendre mère ,  
„ A si bien fait pour moi , que l'art n'a rien à faire.

J'en conviens , la Nature eut des égards pour vous ;  
Mais , sans vous courroucer , et soit dit entre nous ,  
Elle eut autant de soin de cette pierre brute ,  
De ce cocon de soie au ver servant de hutte ,  
De la vigne qui croît sauvage dans les champs.

C'est l'art qui les raffine , il taille les brillans.  
Et ce cocon filé , passant sur des roulettes ,  
Artistement tissé par mille mains adroites ,  
Eblouit dans l'étoffe , et ses riches couleurs  
L'égale à l'iris et surpassent les fleurs.

La vigne produirait , sans jardiniers habiles ,  
Au lieu d'un doux nectar , des pampres inutiles ;  
Quand la Nature a fait , c'est à l'art de polir ,  
Et le grand point consiste à favoir les unir.

Vous avez de grands biens ; mais pouvez - vous donc croire  
Qu'un peu de vil métal vous comblera de gloire ;  
Et que de vos aïeux les insignes vertus  
Honoront votre nom depuis qu'ils ne sont plus ?  
Votre esprit est imbu des préjugés vulgaires ,  
Vos parchemins usés ne sont que des chimères ;  
Le mérite est en nous , non pas dans ces faux biens  
Que le hasard réclame et reprend comme siens.  
Quelle erreur d'y placer notre bonheur suprême !  
Leur prix est idéal , ils ne sont rien d'eux - même.

Vingt mille francs à Brieg font un homme opulent ;  
S'il les porte à Berlin , il n'est qu'un indigent :  
Quand Berlin le méprise et que tout Brieg l'admire ,  
Ne faut - il pas conclure , en plaignant son délire ,  
Que l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien ,  
Le cas qu'on fit de lui retombe sur son bien ?

Ce sujet me rappelle un conte assez grotesque  
D'un certain vieux Bernard, personnage burlesque,  
Qui seigneur fuzerain de huit millions d'écus,  
Sans grâces, sans talens, mais fier d'être un Plutus,  
Tenait les vendredis par grandeur table ouverte,  
Et pour tout parasite également couverte :  
Dans la maison logeait un aimable Bernard,  
Qui nourri d'ambrosie, abreuvé de nectar,  
Jeune écolier d'Ovide, imitateur d'Horace,  
Sur le Pinde auprès d'eux avait choisi sa place.

Vint à cette maison un duc des plus gourmets,  
Qui sur ses doigts savait l'Apicius français.  
Qui voulez-vous ? lui dit un Suisse à bonne mine :  
Celui des deux Bernards auprès duquel on dîne,  
Répondit le seigneur d'un air déterminé,  
Méprisant les Bernards, estimant le diné,  
Trouvant à la maison, à la table peut-être  
Tout bon et rien de trop, exceptez-en le maître.

Hermotime, les biens ne font que des jaloux,  
Ils semblent nos amis, ils sont à nos genoux,  
La fortune à leur gré d'un sot fait un Voltaire :  
Sommes-nous malheureux ? nous cessons de leur plaire ;  
Leur lâche dureté nous traite en inconnus,  
La main qui les nourrit ne les retrouve plus :  
S'ils vantent des vertus qu'en nous ne vit personne,  
Ils blâment des défauts que leur haine nous donne.

Le mérite, à la longue, à coup sûr est vengé  
D'un Midas par le peuple en grand homme érigé :  
Tout l'appareil pompeux de sa magnificence  
En vain cachait d'un fat la sottise insuffisance ;  
C'est un ballon bouffi qui s'enfle par le vent ;  
Percez-le, l'air s'échappe, il s'affaisse à l'instant.



La Fortune en ses dons n'en a point de solides ,  
Ses progrès sont subits , ses chutes sont rapides ;  
Je méprise un faquin de titres revêtu ,  
Mon encens n'est offert qu'à la seule vertu ,  
Au jeune Algarotti , qui d'une ardeur active  
Défriche son esprit , l'embellit , le cultive ,  
Au sceptique d'Argens , au sage Maupertuis ,  
A l'Homère français , des arts le digne appui.  
Voulez-vous être aimé ? voulez-vous être utile ?  
Soyez sage en vos mœurs , et dans les arts habile ;  
On rit d'un ignorant , on fuit un débauché ;  
Le mérite à la longue est toujours recherché ,  
Le besoin le connaît , il l'implore , l'admire.

Le premier des plaisirs est celui de s'instruire :  
C'est peut-être le seul qui souffre des excès ,  
Et que les noirs remords n'accompagnent jamais.  
Mais vos plaisirs pervers , qu'avec raison je blâme ,  
Laissent en nous quittant un vide affreux dans l'âme ,  
Et le pesant ennui , blasé sur tous les goûts ,  
L'air sombre , l'œil éteint , vient s'endormir chez nous.

Si l'appât de la gloire en secret vous attire ,  
Sachez que les talens ont le droit d'y conduire ,  
Et que la renommée eut les mêmes égards  
Pour les fils d'Apollon que pour le fils de Mars.  
On a vu des héros qui rendirent hommage  
Au mérite , à l'esprit , à la vertu du sage.

Le vainqueur de l'Asie , en subjuguant cent rois  
Dans le rapide cours de ses brillans exploits ,  
Estimait Aristote et méditait son livre ;  
Heureux si son humeur , plus docile à le suivre ,  
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus ,  
N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus !

Mais ce même Alexandre , arrêtant sa furie ,  
Dans Thèbes de Pindare épargna la patrie.

La Grèce était alors le berceau des beaux arts ,  
La science y naquit sous les lauriers de Mars.  
De la gloire des rois vains juges que nous sommes !  
L'époque des beaux arts est celle des grands hommes.

Avant qu'on eût vu Rome au point de sa splendeur ,  
Le sénat n'honorait que la seule valeur ;  
Mais le grand Africain , destructeur de Numance ,  
Protecteur d'Ennius , ami de la science ,  
Apprit par son exemple à ses grossiers rivaux  
Que les arts n'ont jamais dégradé de héros.  
César vint après lui , le vainqueur de Pompée  
Tint dans ses mains le sceptre , et la plume , et l'épée.

Depuis , l'heureux Auguste , apaisant l'univers ,  
Dans un temple pompeux plaça le Dieu des vers.  
La Muse de Virgile , et la lyre d'Horace ,  
A la postérité pour lui demandant grâce ,  
Par l'effet enchanteur de leurs illusions  
Détournèrent nos yeux de ses proscriptions.

Après les Antonins , Mars rempli de furie ,  
Ramena dans ces lieux l'antique barbarie ;  
Apollon prit son vol vers la céleste cour ,  
Le Dieu du goût quitta ce terrestre séjour ;  
Le Tibre vit les Huns se disputer ses rives ,  
Et l'on n'entendit plus que Muses fugitives  
Attendrir l'orient de leurs tristes récits.

Douze siècles après s'éleva Médicis ,  
A sa voix les beaux arts , rappelés à la vie ,  
Pour la seconde fois ornèrent l'Italie.

François premier en vain chez ses peuples grossiers  
Des Grecs et des Latins transplanta les lauriers ;

Ces temps si fortunés n'étaient pas près d'éclorre :  
Richelieu par ses soins en prépara l'aurore ;  
Louis à sa couronne ajouta ce fleuron ,  
Il eut , tout à la fois , Térence , Cicéron ,  
Sophocle , Euclide , Horace , Anacréon , Salluste ,  
Et l'on revit les jours d'Alexandre et d'Auguste.

Ainsi tous ces héros , dans ces temps fortunés ,  
Ont été par les arts doublement couronnés :  
L'exemple et le plaisir guidaient vers la science ,  
Et la gloire en était l'illustre récompense.

Qu'heureux sont les mortels avides de savoir !  
Eclairer notre esprit est pour nous un devoir.  
La science , Hermotime , est pour celui qui l'aime  
Un organe nouveau de son bonheur suprême.

Esprits anéantis , automates pesans ,  
Imbécilles humains absorbés dans vos sens ,  
On voit revivre en vous ce monarque superbe  
Qui privé de raison dans les bois broutait l'herbe :  
Votre vie est un rêve , un stupide sommeil ;  
Et vous aurez vécu sans avoir de réveil.

Craignez ce sort affreux , ô mon cher Hermotime !  
Près de vous assoupir , que ma voix vous ranime :  
Laissez , laissez périr des imprudens , des fous ,  
Plongés dans leurs plaisirs , noyés dans leurs dégoûts :  
Opprobres des humains que le monde méprise.

La sagesse prospère où périt la sottise.  
A tout être créé le ciel accorde un don ;  
Aux animaux l'instinct , aux hommes la raison :  
Qui vers les vérités sent son ame élancée ,  
Animal par les sens , est Dieu par la pensée.  
Pourriez-vous négliger ce présent précieux  
Qui rend l'homme mortel un citoyen des cieux ?

L'esprit se perd enfin chez les Sardanapales ;  
 Il est pareil au feu qu'attisaient les Vestales ,  
 Il faut l'entretenir , l'étude le nourrit ,  
 S'il ne s'accroît sans cesse , il s'éteint et périt.

Voilà le seul parti que le sage ait à suivre.  
 Végéter c'est mourir , beaucoup penser c'est vivre.

## E P I T R E

*sur la gloire et sur l'intérêt.*

SOIT dégoût , soit dépit , ou bien soit que tout s'use ,  
 Je reviens de l'erreur dont le monde s'abuse.  
 Mon feu s'éteint , je touche à l'arrière-saison ,  
 Il est temps d'écouter la tardive raison.  
 Tout plaît également à l'aveugle jeunesse :  
 D'autres temps , d'autres mœurs ; à la fin la sagesse  
 Etouffe les transports de nos desirs ardents.  
 Ah ! remplaçons l'erreur par l'utile bon sens ,  
 Et la balance en main , pesons au poids du juste  
 Les cruautés d'Octave , et les vertus d'Auguste.

Ce mot tant prodigué , le nom de vertueux ,  
 Quel abus le fait prendre à tant d'ambitieux ?  
 Les plus savans projets , et l'art le plus sublime  
 Deviennent odieux lorsqu'ils servent au crime.  
 Qu'au milieu de Paris un prélat insolent  
 Gouverne les ressorts d'un peuple turbulent ;  
 Que la révolte enfin contre la cour éclate ,  
 Le tout pour s'ombrager d'un chapeau d'écarlate ;  
 Qu'il laisse à son orgueil pervertir ses talens :  
 J'y vois d'un forcené les excès violens.

Pour avoir usurpé l'autorité suprême,  
 Conduit sa tyrannie avec art et système,  
 Pour être habile, heureux, vigilant, séducteur,  
 Intrépide aux combats, et rapide vainqueur,  
 Cromwel, qui de son roi prépara le supplice,  
 Pouvait-il colorer sa barbare injustice ?  
 Aurait-il pu souffrir qu'un impudent flatteur  
 Osât nommer vertu son atroce fureur ?

En vain l'encens dans Rome a fumé pour Auguste ;  
 Malgré l'apothéose il fut cruel , injuste ,  
 En noyant dans le sang le plus pur de l'Etat  
 La liberté, les lois, et les droits du sénat :  
 Quelle horrible vertu qui répand l'épouvante !  
 De ses lauriers affreux la moisson abondante  
 Sous sa coupable main fut prompte à se flétrir.

Comment sans murmurer enfin peut-on souffrir  
 Qu'un lâche, un Harpagon, un misérable avare  
 Du nom de vertueux sans scrupule se pare ?  
 Par quel droit ose-t-il prétendre à cet honneur ?  
 D'un titre glorieux il est l'usurpateur ;  
 Il n'a pas des vertus les dehors hypocrites.  
 Quels sont donc ses hauts faits , quels sont ses grands mérites ?  
 L'insatiable soif qu'il a d'accumuler  
 Est l'unique talent qu'il nous puisse étaler ;  
 Il en fait jour et nuit sa misérable étude.

Observez les accès de son inquiétude :  
 Son navire est frété , prêt à sortir du port ,  
 Un vent fâcheux l'arrête , il querelle le fort ,  
 Il brûle de partir , et son espoir le flatte  
 D'acquérir les trésors de l'Inde et de l'Euphrate ,  
 D'enrichir ses neveux dans ces climats lointains  
 Dont un fameux Génois découvrit les chemins :

Mais l'aquilon s'appaise , on l'appelle , il s'embarque ,  
On lève l'ancre , il part plus content qu'un monarque ,  
Il brave les dangers , il brave les faïsons ,  
L'été n'a plus de feux , l'hiver plus de glaçons ;  
Plus dur dans ses travaux que ne le fut Alcide ,  
Il n'est plus de péril quand l'intérêt le guide.

Un nuage orageux vient obscurcir les airs ,  
Les flots , lancés aux cieus , retombent aux enfers ;  
Eole se déchaîne , et pousse dans sa rage  
Le vaisseau démâté sur le prochain rivage ,  
Et sur des ais brisés , pilotes , matelots ,  
Se sauvent à la nage en abjurant les flots :  
Notre avare maudit cet élément perfide ;  
A peine est-il sauvé que l'intérêt avide ,  
Sans daigner lui donner le temps de se sécher ,  
L'entraîne en lui disant : “ Debout , il faut marcher ;  
„ Méprise des dangers la terreur importune ;  
„ Les chemins épineux sont ceux de la fortune ”.

Le péril qui n'est plus est bientôt oublié.  
Ce malheureux avare , à l'intérêt lié ,  
N'hésite qu'un moment ; sa funeste habitude ,  
L'ardente soif de l'or , l'espoir , l'inquiétude ,  
Chassent de son esprit tout désir de repos ,  
Le sommeil sur son front voit faner ses pavots ;  
Et notre forcené , tout mouillé du naufrage ,  
Une seconde fois court affronter l'orage.

Pourra - t - il dévorer ses trésors amassés ,  
Ces barres , ces lingots dans sa cave entassés ?  
Des faux et des vrais biens vains juges que nous sommes !  
Le sort plus qu'on ne pense égale tous les hommes ;  
A nos nécessités le Ciel avait pourvu.  
Quel usage Midas fait - il du superflu ?

Je vois de jour en jour accroître ses misères  
 Par de nouveaux besoins devenus nécessaires,  
 Moins riche des trésors dont il sent l'embarras,  
 Que pauvre de tous ceux qu'il ne possède pas.

C'est bien pis si ce fou, comblant le ridicule,  
 Sans jouir de son bien sans cesse l'accumule.  
 Afin qu'un beau matin la mort, à l'œil hagard,  
 De sa tranchante faux moissonnant le richard,  
 Mette en possession de cette immense proie  
 Un parent affamé, qui s'en pâme de joie,  
 Qui sans donner le temps d'enterrer le vilain,  
 Vide son coffre fort, et boit son meilleur vin :  
 Tel est d'un faux esprit l'égarement extrême.

L'avare est l'ennemi le plus grand de lui-même ;  
 Mais l'ambitieux l'est de tout le genre humain :  
 Il marche à la grandeur le poignard à la main :  
 Ses desseins, ses hauts faits font autant d'injustices,  
 Tout jusqu'à ses vertus devient en lui des vices.  
 Ces tristes passions charment des cœurs pervers,  
 Renversent les Etats et troublent l'univers.

Je vais sur ce sujet vous conter une histoire.  
 Le fordid *Intérêt*, et la superbe *Gloire*,  
 Voyageant par le monde, enrôlaient ici-bas  
 Tous ces fous qu'on voit naître en différens climats,  
 Pâtres, bourgeois, guerriers, prêtres, seigneurs, ministres,  
 Etaient bientôt séduits par leurs bienfaits sinistres.  
 Ils virent, en passant près d'un petit hameau,  
 Un berger peu connu qui guidait son troupeau,  
 Il se nommait *Damon*, et malgré sa naissance,  
 Des plus rares talens il avait la semence,  
 De l'esprit, un cœur tendre, et dans sa pauvreté  
 Du goût pour le repos et pour la liberté,

Seul avec sa *Philis*, ses moutons, sa houlette,  
Il vivait loin du monde, heureux dans sa retraite.

“ Quel berger, dit la *Gloire* ! Ah ! verrons-nous tous deux  
„ Qu'il nous fasse l'affront d'être heureux à nos yeux ?  
„ Nous avons égaré dans nos routes scabreuses  
„ Des plus sages humains les âmes vertueuses ;  
„ Que de mortels sans nous, dans le sein de la paix,  
„ Jouiraient d'un bonheur que nous n'avons jamais !  
„ Aurons-nous vainement troublé toute la terre !  
„ Allumé tant de fois le flambeau de la guerre,  
„ Et nagé dans le sang des guerriers expirans ?  
„ Quoi ! tandis qu'ici-bas nous sommes tout puissans,  
„ Mon frère, verrons-nous lâchement, sans rien dire,  
„ Que cet heureux berger échappe à notre empire ?  
„ Ah ! troublons son repos, égarons sa vertu,  
„ Qu'il tombe dans le piège à nos pieds abattu ”.

Alors, pour mieux voiler leur funeste imposture,  
Ils prennent d'un berger l'habit et la figure,  
Ils abordent *Damon* d'un air doux et flatteur :  
La *Gloire* parle ainsi : “ Je te plains, cher pasteur ;  
„ Faut-il que les talens dont ton esprit abonde  
„ Restent ensevelis pour nous et pour le monde ?  
„ Quitte l'obscurité, connais-toi mieux, *Damon*,  
„ C'est une double mort que de mourir sans nom ;  
„ Il faut à tes vertus une illustre carrière.  
„ Il est temps, viens, suis-moi, parais à la lumière,  
„ Cesse de te cacher ton mérite éminent,  
„ La Fortune t'appelle et la Gloire t'attend.  
„ J'annonce à ton génie une grandeur certaine,  
„ Choisis, deviens auteur, ministre, ou capitaine ;  
„ De tes contemporains applaudi, respecté,  
„ Ton nom peut passer même à l'immortalité.



„ Vois -tu bien ces bergers , éblouis de ta gloire ,  
 „ S'écrier , tout surpris et ne pouvant le croire ,  
 „ C'est donc là ce *Damon* que nous connûmes tous ?  
 „ *Colin* et *Licidas* en font déjà jaloux ,  
 „ Ah , qu'ils vont envier tes grandeurs fans pareilles !

*Damon* à ce discours , nouveau pour ses oreilles ,  
 Sent un trouble secret ; un charme suborneur  
 A porté son poison jusqu'au fond de son cœur ;  
 L'ambition soudain de son esprit s'empare.

L'*Intérêt* attentif s'aperçoit qu'il s'égare ;  
 Il faisit le moment qu'il est déjà troublé ,  
 Afin de lui donner un assaut redoublé ,  
 Et d'exciter encor , dans le fond de son âme ,  
 L'insatiable soif de son métal infame :

“ Connais ton ignorance , ô rustique pasteur !  
 „ Apprends de moi , dit -il , quel est le vrai bonheur :  
 „ Tu n'es qu'un indigent , et tu crois être sobre ;  
 „ Vas , ta simplicité dans le fond n'est qu'opprobre.  
 „ Quoi ! *Damon* , lâchement esclave d'un troupeau ,  
 „ Abreuve ses brebis , les tond de son ciseau ,  
 „ Tandis que tant d'humains , vivans dans l'opulence ,  
 „ Ont consacré leurs jours à la molle indolence ?  
 „ Ah ! quel luxe charmant s'étale chez les grands !  
 „ Des palais somptueux logent ces fainéans ;  
 „ Leurs promenades sont des pompes triomphales ,  
 „ Leurs repas des festins , leurs jeux des saturnales ;  
 „ Les humains ici - bas aux richesses soumis  
 „ Leur doivent leurs honneurs , leurs talens , leurs amis.  
 „ Sans argent il n'est rien que misère et bassesse ,  
 „ On prône vainement la stérile sagesse ;  
 „ Un esprit merveilleux , un mérite divin ,  
 „ Vous laissent , fans argent , un vertueux faquin.

„ L'or a , dans ces climats , une entière puissance ,  
 „ Il donne à tous vos goûts une heureuse influence :  
 „ Faut-il faire valoir des droits litigieux ?  
 „ Votre cœur brûle-t-il d'un feu séditieux ?  
 „ Frappez d'un marteau d'or , les portes sont ouvertes ,  
 „ Vos talens sont prônés , vos sottises souffertes ;  
 „ De l'univers entier ce précieux métal  
 „ Est le premier mobile et le nerf principal.

Le malheureux *Damon* , que l'*Intérêt* affligé ,  
 Ne peut plus résister , et tombe dans le piège :  
 Ses moutons et *Phylis* , objets de ses plaisirs ,  
 Sont effacés soudain par de nouveaux desirs.  
 Ce champêtre séjour lui devient infipide ;  
 Des grandeurs et des biens sentant la soif avide ,  
 Il abandonne enfin *Phylis* et ses brebis.

Dieux ! que devintes-vous , malheureuse *Phylis* ?  
 Cette amante aussitôt , demi-morte et glacée ,  
 Rappelle son amant d'une voix oppressée ;  
 Ses larmes et ses cris ne peuvent l'attendrir.  
 L'inconstant de sang-froid part sans la secourir ;  
 L'*Intérêt* l'endurcit , et la *Gloire* hautaine ,  
 En méprisant *Damon* , avec elle l'entraîne.

Que d'attraits séduisans n'a pas la nouveauté  
 Pour un jeune pasteur dont la simplicité  
 Sort novice et sans fard des mains de la Nature !  
 Incertain sur le choix , il erre à l'aventure ;  
 Le désir de briller et d'acquérir un nom  
 Des neuf savantes sœurs le rend le nourrisson ;  
 Sans cesse il se dépeint ses hautes destinées ,  
 Il en veut par ses soins rapprocher les années ;  
 Ses rapides travaux abrègent son chemin ,  
 Il passe promptement par le pays latin :

Sans prendre ses degrés sur les bancs d'Uranie ,  
Secondé dans son vol des ailes du génie ,  
On le voit , au grand jour publiant ses écrits ,  
Se placer parmi vous , Messieurs les beaux esprits.  
Mais la fureur des vers et la rage d'écrire  
Font hurler contre lui la mordante satire :  
Il voit dans ses censeurs un peuple de jaloux ,  
De ce genre de gloire il ressent les dégoûts ,  
Et blâmant hautement son ardeur téméraire ,  
Fatigué de leurs cris , il apprend à se taire.

*Damon* quitte le Pinde , et des desseins plus hauts  
L'élèvent au théâtre où brillent les héros :  
Il vole sur les pas de Mars et de Bellone ,  
Il venge sa patrie , il raffermir le trône ,  
Il brave les périls , il cherche les hasards ,  
Il conduit les assauts , il force les remparts ,  
Il reçoit ce bâton qui tourne tant de têtes ,  
Et ses combats nombreux font suivis de conquêtes ;  
Quelques membres de moins , quelques succès de plus ,  
*Damon* ferait l'égal du vainqueur de Brutus.

Mais on brigue , on conspire , et l'implacable envie ,  
Répand avec fureur ses poisons sur sa vie ;  
Du front victorieux de ce jeune guerrier  
Elle vient arracher le superbe laurier.

De ses exploits , dit-on , il n'est point le mobile ,  
Des rivaux ignorans le font paraître habile ;  
Si l'Etat par son bras a pu se soutenir ,  
D'un aussi grand service il faudra le punir ;  
Ses vertus du ministre ont allumé la haine ,  
Encore une victoire , et sa perte est certaine ;  
Qu'il répande pour nous son sang dans les combats ,  
Ce sang augmentera le nombre des ingrats :

On l'accuse , et ces bruits volent de bouche en bouche ,  
Le courtisan malin et le guerrier farouche  
Divulguent au hasard ces propos dangereux ,  
Et le peuple idiot est abusé par eux.

Ah *Damon* ! quelle épreuve ! ambition trompeuse !  
Telle est de tes héros la récompense affreuse !

Quand même leurs exploits semblent se surpasser ,  
Souvent un envieux les fait tous éclipses.

*Damon* , dont l'imposture ose obscurcir la gloire ,  
Déçu de son espoir au sein de la victoire ,  
Perdu par ses jaloux lorsqu'il vengeait l'Etat ,  
Quitte plein de dépit le métier de soldat ;  
Mais dans ce désespoir l'ambition altière  
Lui fait tourner ses pas vers une autre carrière.

Il paraît tout à coup au fond d'un cabinet ,  
Griffonne des traités , met des projets au net ;  
Mais ce moderne Atlas , croyant porter l'Europe ,  
Devient sombre , rêveur , défiant , misanthrope ;  
*Damon* comme soldat fut simple dans ses mœurs ,  
Il se livra ministre aux vices des grandeurs.

Lorsque la politique , adoptant le sophisme ,  
S'imbut des trahisons du machiavélisme ,  
On ne vit que fripons , que fourbes , que menteurs ,  
Que ministres trompés et ministres trompeurs ;  
On proscrivit l'honneur par ces fausses maximes ,  
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes :  
Cette corruption , qui l'infecte soudain ,  
Rend *Damon* soupçonneux , double , dur , inhumain.  
Ivre de son pouvoir et plein de son système ,  
Il ne voit , ne connaît et n'aime que lui-même.  
Ce n'est plus ce berger gai , modéré , content ,  
Qu'un fort doux , mais uni , rendait compatissant ;

C'est un riche , écrasé du poids de sa richesse ,  
Qui porte au fond du cœur le dégoût , la tristesse :  
Il aime son aisance , il trouve des travaux ;  
Il cherche des amis , il trouve des rivaux ;  
Il doit de l'avenir deviner le mystère :  
L'événement douteux lui devient-il contraire ?  
Le public , prévenu contre l'infortuné ,  
Par un arrêt cruel l'a soudain condamné.  
Tandis qu'il se consume à supporter ses peines ,  
Le temps , qui détruit tout , déjà glace ses veines.

Comme l'on voit souvent de jeunes libertins ,  
Aux bacchiques excès consacrant leurs festins ,  
Quand un sommeil heureux a cuvé leur ivresse ,  
Recouvrer au réveil l'esprit et la sagesse ;  
Ainsi , de son erreur rejetant le poison ,  
*Damon* retrouve enfin sa première raison :  
Il maudit l'Intérêt , la Gloire et la folie ,  
Et reprend ses moutons et sa première vie.  
*Phylis* à son retour , la constante *Phylis* ,  
Embrassant son amant , vit ses vœux accomplis :  
*Damon* jouit en paix d'une heureuse vieillesse ,  
Et goûta les plaisirs que donne la sagesse.

Heureux qui , du bon sens pratiquant les leçons ,  
N'abandonna jamais *Phylis* ni ses moutons !  
Les frivoles faveurs que fait la renommée  
Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée ;  
Un corps sain , des amis , l'aisance , un peu d'amour ,  
Sont les uniques biens du terrestre séjour ;  
Ils sont autour de vous , mais semblable à Tantale ,  
L'onde en vain se présente à sa lèvre fatale ,  
Le vrai bonheur est fait pour les cœurs vertueux.

Allez donc maintenant , avare , ambitieux ,

Follement vous bouffir de pompeuses chimères ,  
 Nos fortunes , mortels , ne sont que passagères.  
 Tel possède aujourd'hui de superbes jardins ,  
 Qui feront dès ce soir peut-être en d'autres mains.  
 Ces biens nous sont prêtés , rien n'est sûr , tout varie ,  
 Et le monde pour nous n'est qu'une hôtellerie.  
 Le temps emporte tout , les maîtres , les fujets ;  
 Pour des momens si courts pourquoi ces longs projets ?  
 Pourquoi , sans profiter des biens qu'on nous destine ,  
 Nourrir en notre esprit une guerre intestine ?  
 Ah ! malheur à ce prix à qui veut s'élever !

Mais par tout ce discours qu'ai-je voulu prouver ?  
 Que sur la mer du monde un pilote bien sage  
 Doit préférer le port aux risques du naufrage.

## E P I T R E

*à Rottembourg , sur les voyages.*

J'EN conviens , Rottembourg , quoi que l'on en présume ,  
 L'homme est un animal guidé par la coutume ;  
 D'aveugles préjugés son esprit gouverné ,  
 Est par un vieil usage aux abus enchaîné.  
 L'immortelle Sottise , allant de race en race ,  
 Maîtrisera toujours la faible populace ;  
 Le siècle la transmet aux siècles à venir ;  
 Tout sot est son sujet ; né pour la soutenir ,  
 Il pratique avec soin ce ridicule code.

Je ne vous peindrai point les travers de la mode ,  
 Le bizarre pouvoir de ses frivoles droits ,  
 Ses fantâsques décrets , ses tyranniques lois ,  
 Ses caprices , ses goûts , son audace effrontée ,

Ses changemens subits qui la font un Protée ;  
Je conteraïs plutôt les roses du printemps ,  
Les épis de l'été , les grappes des sarmens ,  
Et de l'hiver glacé. . . . Mais sans ce préambule ,  
Un exemple au grand jour mettra ce ridicule.

Remarquez , Rottembourg , que de pères chez nous ,  
Malgré leurs cheveux gris n'en étant que plus fous ,  
Prévenus pour un fils que leur amour protège ,  
Lui font courir l'Europe au sortir du collège ;  
Lors même que ce fils est dépourvu de sens ,  
Pleins de leurs préjugés , ces obstinés parens  
Osent nous soutenir qu'ainsi le veut l'usage ,  
Et qu'ils ont décidé que leur cher fils voyage ;  
C'est un remède sûr , et dès long-temps prescrit ,  
Qui guérit la cervelle et donne de l'esprit.

Qu'un Dieu , fléau des fots , puisse un jour les confondre !  
L'air qu'on prend à Paris , ou qu'on respire à Londres ,  
Raffinerait-il plus que celui de Berlin  
Les tissus engourdis d'un cerveau né mal-sain ?  
L'esprit est inhérent et propre à la personne ,  
Le climat n'y fait rien , la Nature le donne ;  
Un organe bouché ne se formerait pas  
Dans les ferres où l'art mûrit les ananas.

Ah ! verrai-je toujours l'allemand imbécille ,  
De ses opinions esclave trop docile ,  
Penser et raisonner si ridiculement ?

Un jour je m'emportai et leur dis brusquement :  
„ Avez-vous résolu dans votre frénésie  
„ De vous déshonorer avec votre patrie ,  
„ En promenant par-tout , sans valable raison ,  
„ L'opprobre de la Prusse et de votre maison ?  
„ Et que diront de nous les nations polies ?

„ Certes leur vanité rira de nos folies ,  
„ En voyant arriver ce vol de nos badauds ,  
„ Ils nous traiteront tous de Huns , de Viligoths.  
„ Je crois voir des Français qui secouant la tête ,  
„ Diront avec dédain : ah ! que ce peuple est bête !  
„ L'esprit est concentré chez les Parisiens ,  
„ Protégeons par pitié ces pauvres Prussiens.

Ainsi je leur parlai ; les raillant sans scrupule ,  
Des plus fortes couleurs peignant leur ridicule ;  
De leur opinion rien ne les fit changer ,  
Et l'univers entier en dût-il enrager ,  
Les nations verront promener par le monde  
Ce fils où tout l'espoir de leur maison se fonde.

Soit , qu'il voyage donc , s'il le faut , aujourd'hui ;  
Je l'attends de pied ferme à son retour chez lui :  
Que fait-il ? qu'a-t-il vu pendant sa longue absence ?  
A-t-il l'esprit de *Still* ? en a-t-il la prudence ?  
Point du tout , remarquez son plumet incarnat ,  
De stupide qu'il fut il est devenu fat :  
Et jouant l'étourdi , sans pouvoir jamais l'être ,  
C'est un lourdaud badin qui fait le petit-maitre.

*Chrysippe* , dites-vous , est un homme prudent ;  
Son fils qui doit partir a l'esprit transcendant ;  
Son école est le monde , et son père qui l'aime ,  
Assuré de ses mœurs , l'abandonne à lui-même ;  
Avec son esprit vif joint à tant de talens ,  
Il ne fréquentera que les honnêtes gens ,  
Et les bonnes maisons . . . dites les dangereuses ;  
Chez l'abbesse *Paris* et ses religieuses  
Votre phénix des fils décemment introduit ,  
De son zèle dans peu recueillera le fruit ;  
Au pieux exercice ardemment catholique ,



Il en emportera Dieu fait quelle relique ,  
Qui macérant sa chair lui fera ressentir  
D'un plaisir passager le cuisant repentir.

S'il passe chez l'anglais , citoyen de taverne ,  
Impudent , crapuleux , ce cynique moderne  
Prendra tous les défauts de cette nation ;  
Bizarre et singulier par affectation ,  
Il fera vanité d'étaler sa folie :  
Dieu vous garde sur-tout , pour comble de manie ,  
Qu'il ne s'avise un jour d'avoir le spleen par goût ,  
Que poussant l'anglicisme insensément au bout ,  
Pour marque des progrès qu'il fit dans son voyage ,  
Il ne se pendre un jour à la fleur de son âge !

Si Paris le retient dans un hôtel garni ,  
Voyez son char superbe artistement verni ,  
Ses laquais chamarrés , ses festins , sa dépense ,  
Au cours , à l'opéra sa folle extravagance ,  
Et pour prix de ses soins son bien en moins d'un an  
Fricassé par Manon , perdu dans un brelan.  
Après tant de plaisirs , tant de galanterie ,  
Que va-t-il faire enfin dans sa triste patrie ?

Ce seigneur opulent , qui prodiguait son bien ,  
Puni de ses excès , doit par-tout et n'a rien ,  
Et pour lui la Fortune ayant tourné sa roue ,  
Sans laquais , sans carrosse il trotte dans la boue ;  
Ses créanciers brutaux , par un arrêt fatal ,  
L'enverront dès demain crever à l'hôpital.

Mais *Posthume* , dit-on , doit vous charmer sans doute ,  
Ce père prévoyant choisit une autre route ;  
Son fils doit voyager en sage citoyen ,  
Il a pour conducteur un théologien :  
Cet austère Mentor , guidant ce Télémaque ,

Saura le ramener innocent vers Ithaque ,  
Et des séductions garantissant son cœur...

Suffit, je vous entends ; ce dévot gouverneur ;  
Brutalement savant , sans monde , sans manières ,  
Déplacé dans le siècle , et manquant de lumières ,  
Aurait besoin lui-même , afin qu'on le souffrît ,  
D'un maître qui daignât raboter son esprit.

Que peut-il résulter de ce choix ridicule ?

Le pupille encloîtré , tenu sous la férule  
Par ce cuistre ombrageux , de ce dépôt jaloux ,  
Gardé dans sa maison sous de doubles verroux ,  
De prisons en prisons voyageant par le monde ,  
De l'univers entier pourrait faire la ronde :  
Il verrait tout au plus les dehors des cités ,  
Des enseignes , des murs , et des antiquités ;  
Il n'aura fréquenté , grâce au cuistre incommode ,  
Qu'un nombre d'artisans , ministres de la mode ,  
Et si son plat dévot n'en est point alarmé ,  
Il verra de ballets un maître renommé ,  
Qui jusqu'à l'entrechat portant sa connaissance ,  
Fera couler ses pas au gré de la cadence ;  
Le beau monde sur-tout , qu'on recherche avec soin ,  
Sera fui du bourru , qui ne le connaît point ,  
Qui prend Londres et Paris pour des lieux exécrables ,  
Où le Ciel doit lancer ses foudres redoutables.

*Posthume* , je vous plains , il valait mieux , je crois ,  
Elever votre fils sous vos austères lois ;

Voyez comme il paraît sombre , craintif , sauvage ,  
La honte et l'embarras se lit sur son visage.

Viendrait-il de Paris , cet asile des jeux ?

Non , vous m'en imposez , ce fils sort des chartreux.

Ah l'utile projet ! Ah la belle dépense !

Pour le tenir reclus , qu'alla-t-il faire en France ?  
Que fait-il ? qu'a-t-il vu ? qu'en fit son directeur ?

Mais voyez ses habits , ils sont du bon tailleur ,  
De ses cheveux tapés l'élégante frisure  
D'un toupet arrangé relève la parure ;  
Il met du grand *Passot* le génie aux abois ,  
Ses manchettes d'un pied débordent ses longs doigts.

Eh quoi ! pour s'ajuster fit-il ce long voyage ?  
Qu'on aurait épargné de longueur et d'ouvrage ,  
Si l'on eût fait venir par le plus court chemin  
Cordonnier et friseur et tailleur à Berlin ;  
Un jour leur eût suffi pour orner sa figure :  
Croyez-vous que ce fils pourra par sa parure ,  
Malgré son esprit sec et son cerveau perclus ,  
Nous faire illusion sur son peu de vertus ?

Interrogeons pourtant quelques-uns de ces pères ,  
De leurs desseins secrets pénétrons les mystères :  
Ils ont sans doute un but , et ces sages parens  
Auront pensé sur-tout au bien de leurs enfans.  
Dites , lorsque vos fils de leurs coûteux voyages  
Reviendront étrangers par l'air et les usages ,  
Qu'ils seront plus Français , plus Anglais que Germains ,  
Quels utiles emplois leur préparent vos soins ?  
S'il faut juger des faits par notre expérience ,  
Le hasard en décide et non votre prudence.

Je vois vos voyageurs s'empressez chaque jour :  
L'un juge postulant se présente à la cour ;  
Il a pris ses degrés , et soutenu ses thèses  
A l'université des coulisses françaises ;  
De crainte que *Cujas* ne gâtât son cerveau ,  
Il ne lut que *Moubi* , *Moncrif* et *Marivaux* ;  
Il n'est aucun discours que son esprit fertile

N'embellisse d'un trait cité d'un vaudeville.  
O le juge excellent ! Heureux sont les plaideurs  
Dont le sort dépendra de pareils rapporteurs !

Le flasque Dameret, fils chéri de sa mère,  
Jeune athlète énérvé des combats de Cythère,  
Désire de couvrir ses membres délicats  
Du fer et de l'acier dont s'arment les soldats ;  
Il n'a jamais connu *Vauban*, *Folard*, *Fouquière*,  
Mais l'art d'aimer d'*Ovide* est son cours militaire.

Cet autre à son retour va se mettre à l'écart,  
Imite ses aïeux et se fait campagnard ;  
C'était bien employé d'aller en Angleterre,  
Pour s'enterrer tout vif dans le fond d'une terre.

Voilà comme ces fous ont usé de leur temps ;  
Mais que dirai-je enfin de tant de jeunes gens,  
Errans comme ce juif qu'on dit courir le monde,  
Qui livrés aux travers dont leur esprit abonde,  
Prirent, en voyageant, un goût si vagabond,  
Et ne pouvant depuis rester à la maison,  
Se dévouant par choix aux grandes aventures,  
Finirent en fripons tout chargés d'impostures ?

L'Allemagne, féconde en plats originaux,  
En compte chez les grands des plus fous, des plus fots ;  
Leur impuissant orgueil, plein de la cour de France,  
Imite les *Louis* par leur magnificence.

Des princes dont l'Etat contient six mille arpens,  
Réduisent en jardins la moitié de leurs champs ;  
Et pour avoir chez eux Marly, Meudon, Versailles,  
Oppressent leurs sujets gémissans sous les tailles ;  
Dans leurs vastes palais on chercherait un jour,  
Avant que d'y trouver le prince avec sa cour.

Dix heures font leur meute, et cent gueux leur armée ;

Ils font nourris d'encens, ils vivent de fumée ;  
 C'est le faste des rois, gravé dans leurs cerveaux ,  
 Qui hâte leur ruine au fond de leurs châteaux.  
 Hélas ! pour gouverner leurs petites provinces ,  
 Fallait-il voyager , et voir tant d'autres princes ,  
 Enfler leur vanité , se rendre malheureux ?

Qu'on eût fait sagement de les garder chez eux !

Ces exemples récents ne corrigent personne ,  
 La coutume se suit, soit mauvaise, soit bonne ,  
 L'homme est imitateur sans penser , sans juger ;  
 Comme il voit qu'on voyage , il s'en va voyager.

Une meute dépeint les gens de cette classe ;  
 Elle suit Farfillau qui la mène et qui chasse.  
 S'il aboie , aussitôt tout aboie après lui ,  
 Sans connaître le cerf qui devant elle a fui ,  
 Sans savoir où ce chien par sa course les mène ,  
 Ils japent après lui , ne le suivant qu'à peine.

Nos gothiques aïeux , dans leur grossièreté ,  
 Ignoraient les douceurs de la société ;  
 Les arts qui florissaient en France , en Italie ,  
 N'avaient point réchauffé la froide Germanie ;  
 De la Seine et du Tibre ils décoraient les bords :  
 Le besoin demandait qu'on voyageât alors.  
 L'Allemagne depuis , quittant sa barbarie ,  
 Par les arts à son tour à la fin fut polie :  
 L'urbanité romaine orna toutes les cours ,  
 Mais sans autre dessein on voyagea toujours.  
 Cet abus , en croissant , allant à la sottise ,  
 Infecta nos vertus des mœurs de la Tamise.  
 Mais malgré la coutume , et tous ses sectateurs ,  
 Il est des gens sensés au-dessus des erreurs ,

Qui prédisant de loin , et calculant d'avance ,  
Pèsent leurs actions au poids de la prudence.

Où , *Varus* a raison , il prétend que son fils  
Augmente ses talens par des talens acquis ,  
Et des pays lointains rapporte en sa patrie ,  
De la capacité , du goût , de l'industrie ,  
Afin que plus utile à soi-même , à l'Etat ,  
Dans l'emploi qui l'attend il serve avec éclat.

C'est ainsi que l'on voit sur des troncs ordinaires  
Enter soigneusement des branches étrangères ,  
Pour recueillir un fruit plus doux , plus excellent.

Ainsi l'heureux *Jafon* revint en conquérant  
Rapporter la toison dans Argos sa patrie.  
Il faut au voyageur un but et du génie.

Tandis que dans mes vers je vous tiens ce discours ,  
Je vois de chez *Vincent* partir de jeunes ours ;  
Coutume , opinion , vous gouvernez le monde ,  
Le sage vainement vous attaque et vous fronde.  
Il n'est que trop certain , les écarts des aïeux  
N'ont jamais corrigé leurs indiscrets neveux.  
J'abandonne le monde en proie à sa bêtise ;  
Maudit soit qui prétend réformer sa sottise :  
Qu'on s'abandonne au mal , qu'on s'abandonne au bien ,  
Voyage qui voudra , je n'en dirai plus rien.

Qu'on suive votre exemple , on aura mon suffrage ;  
Je condamne l'abus en approuvant l'usage ;  
Si tous nos jeunes gens profitaient comme vous ,  
Je voudrais , *Rottenbourg* , qu'ils voyageassent tous.

## E P I T R E

*à d'Argens , sur la faiblesse de l'esprit humain.*

OUI, je doute avec vous, j'adopte, cher d'Argens ,  
La raison qui retient votre esprit en suspens ,  
Qui loin de décider légèrement des choses ,  
Vous fait modestement examiner les causes ;  
Vous connaissez l'erreur de nos opinions ,  
L'aveuglement honteux des superstitions :  
Je vois, entre les mains d'un philosophe libre ,  
Sa balance en flottant respecter l'équilibre.

Satisfait de douter, mais craignant d'affirmer ,  
Les fureurs des partis n'ont pu vous animer.  
Fier et présomptueux dans ma tendre jeunesse  
J'aimais à décider : c'était une faiblesse ;  
Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs ,  
Mon ignorance extrême, et l'orgueil des docteurs.  
En songe je volais aux plaines immortelles ;  
Ouvrant les yeux, j'ai vu que je n'avais point d'ailes :  
Je fus me défier d'un esprit inventif ,  
Curieux mais léger, prompt mais spéculatif ,  
Qui créant des erreurs, adorait son ouvrage.

Il me semble, d'Argens, tout étant pour l'usage ,  
Que nous avons reçu certain degré d'esprit ,  
Qui bien que limité pour nos besoins suffit ;  
Cet esprit fut pour nous un présent nécessaire ,  
Et le Ciel le devait à l'humaine misère :  
Inférieur en force à tous les animaux ,  
L'homme aurait succombé sous le nombre des maux ;  
Imbécille en naissant, expose sans défense ,  
La mort l'eût moissonné des sa plus tendre enfance ;

Un tissu délié, de fragiles ressorts  
Artilement unis composent notre corps ;  
Contre les aquilons et la bise perçante  
Rien ne nous garantit qu'une peau transparente ;  
Il fallait en tout temps combattre les saisons,  
Tondre , filer , ourdir et tramer les toisons ,  
Charpenter dans les bois , creuser dans les carrières ,  
Et sur des chars tremblans mener de lourdes pierres.

Mais sur tout autre soin il fallait se nourrir ,  
Expliquer ses besoins , s'aider , se secourir ,  
Par des sons variés , interprètes de l'ame ,  
Du feu qui la nourrit communiquer la flamme ,  
Pour notre fureté créer des arts nouveaux ,  
Rendre le fer tranchant , dompter les animaux :  
Ainsi sur nos dangers la Nature attendrie ,  
A la faiblesse humaine accorda l'industrie.  
Mais lorsque notre orgueil sur le bon sens prévaut ,  
Que notre esprit trop vain veut s'élever trop haut ,  
Que l'homme veut percer de ses yeux téméraires  
La nuit dont la Nature a voilé ses mystères ,  
Son audace frivole , au lieu d'embrasser tout ,  
De son étroite sphère apprend à voir le bout.  
Non , l'esprit hors de sens n'a plus d'intelligence ,  
Nos organes grossiers font toute sa puissance ;  
Notre raison sans eux , comme un esquif léger ,  
Sans boussole et sans mâts flotte au gré de la mer ;  
Jouet des aquilons , perdant le port de vue ,  
Elle échoue aux écueils d'une terre inconnue ;  
A des absurdités tout système conduit ;  
En évitant Scylla , Charybde m'engloutit.

Serait - ce donc à l'homme à décider en maître  
Sur tant de profondeurs qu'il ne saurait connaître ?



Par le rapport des sens et leurs illusions  
Il reçoit des objets quelques impressions ;  
A l'entendre on dirait que le maître du monde ,  
Quand il forma les cieux , quand il abaissa l'onde ,  
Daigna le consulter sur ces profonds desseins  
Qui règlent la nature et fixent les destins ;  
Et l'orgueilleuse Athène et la savante Rome  
Définissaient les Dieux , tout en ignorant l'homme.

Est-ce à toi , vil mortel , à l'esprit limité ,  
D'affervir sous tes lois l'immense éternité ?  
Parle , infecte orgueilleux , qui régis l'empyrée ,  
Vois l'abyme des temps et ta courte durée :  
Aurais-tu précédé ces siècles si nombreux ?  
Toi qui ne vis qu'un jour , qui t'engloutis en eux ,  
Ton œil qui peut à peine endurer la lumière ,  
Prétend percer des cieux la brillante carrière ?

Plutôt des humbles champs où s'élève Berlin ,  
L'on pourrait découvrir le superbe Apennin ,  
Que de connaître à fond tous les premiers principes ;  
Et pour les deviner fussions-nous tous Oedipes ,  
De cent difficultés ce mystère muni ,  
En petit comme en grand présente l'infini.

Demande à ce docteur ce qu'est la cohérence ,  
S'il connut la matière et sa pure substance ?  
Il avoua que non ; mais sans cesse il écrit  
En mots alambiqués un roman sur l'esprit :  
Par un obscur jargon il veut expliquer l'ame ,  
C'est un souffle , une essence , une divine flamme ;  
Il invente des mots au lieu de définir ,  
Et se perd dans sa route au lieu de l'applanir.  
Sur des sujets abstraits sa raison trop stérile ,  
Voulant être profonde , est tout au plus subtile.

Sait-il donc s'il est libre, ou si sa volonté  
Obéit en esclave à la fatalité?  
Il ne se connaît pas, mais son esprit devine  
Que ce vaste univers n'eut jamais d'origine,  
Ou prétend expliquer comment Dieu par trois mots  
Tira l'ordre du sein de l'antique chaos;  
Et ce juge éclairé, décidant sans connaître,  
Dira comme de rien se peut former un être?  
Sait-il ce qu'est le vide? A-t-il pu concevoir  
*Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir?*

Laissons à cet Anglais, digne de notre estime,  
L'honneur d'avoir trouvé, par un calcul sublime,  
Les effets merveilleux nés de l'attraction;  
Qu'il daigne m'expliquer ce qu'est l'impulsion,  
Est quel est ce pouvoir dont l'effet peut produire  
Qu'un corps, pesant sur l'autre, également l'attire?  
Le grand Newton l'ignore et son art n'en dit rien;  
Qui poussera plus loin son calcul que le sien?  
Dans une région de ténèbres couverte,  
Qui de ces grands secrets fera la découverte,  
Si cet esprit puissant fait pour y réussir,  
Malgré tous ses efforts n'a pu les éclaircir?

Lorsqu'un enfant d'Euclide avec exactitude  
Veut marquer sur un plan les lieux, leur latitude,  
Niveler des vallons ou mesurer des champs,  
Il éprouve d'abord ses divers instrumens;  
Son opération dépend de leur justesse.

Cet usage en effet est rempli de sagesse;  
Si l'on veut raisonner, n'est-il pas de raison  
De connaître avant tout quelle est notre raison?  
Mais l'homme qui s'ignore, au hasard s'abandonne;  
Il rejette, il approuve, il décide, il ordonne:

Refferré dans lui-même , un désir curieux  
Egare sa pensée et la perd dans les cieux.  
Sait-il si la raison est frivole ou folide ?  
Si son esprit ardent peut se tenir en bride ?  
Ou si , malgré ce frein , par des écarts fréquens  
L'imagination emporte le bon sens ?  
Mais l'orgueil dans son cœur respecte sa folie ,  
Il craint un examen qui toujours l'humilie.

On dirait en effet que notre esprit trompeur ,  
Froid pour la vérité , s'échauffe pour l'erreur ;  
Dans cent absurdités sa faiblesse nous plonge :  
Du brillant merveilleux le séduisant mensonge ,  
S'imprimant dans l'esprit avec facilité ,  
Nourrit de fictions notre crédulité :  
Il est comme un miroir dont la glace infidelle ,  
Loin de peindre à nos yeux une image réelle ,  
Des rayons qu'il reçoit confondant les clartés ,  
Défigure les traits qui lui sont présentés.

L'homme ne connaît pas jusqu'où va sa faiblesse :  
Au sein de la folie il vante sa sagesse ;  
Enivré d'amour-propre il chérit ses talens ,  
Et de sa propre main se parfume d'encens.

Ce n'est pas sans raison que mon chagrin l'accuse :  
Du matin jusqu'au soir voyez comme il s'abuse ;  
Qu'un adepte paraisse , et promette son or ,  
Cent dupes du grand œuvre en attendront leur sort ;  
Leur erreur ne voit pas , du gain trop animée ,  
Que leur bien au creuset se dissipe en fumée.  
Qu'un astrologue vienne , et lisant dans les cieux ,  
Annonce par son art un avenir fâcheux ,  
Le peuple plein d'effroi , réveur et taciturne ,  
Tremble pour les malheurs que lui prédit Saturne ,

Et croit , pour avertir des grands événemens ,  
Que Dieu daigne troubler l'ordre des élémens.  
Quoi ! ces astres muets font-ils donc des prophètes ?  
Quoi ! tout est-il perdu quand on voit des comètes ?

J'en fais dont les cerveaux font vivement frappés  
D'esprits et de vampires autour d'eux attroupés ;  
Les ombres dans la nuit leur semblent des fantômes :  
Sans cesse en frénésie , ils en ont les symptômes ,  
Et toujours alarmés de spectres effrayans ,  
Ils accusent les morts des crimes des vivans.

Les superstitieux , encor plus ridicules ,  
Sur les absurdités n'ont jamais de scrupules ;  
Combien n'a-t-on pas vu d'habiles imposteurs  
Du stupide public cimenter les erreurs ?  
Sous des mots captieux proférer des oracles ?  
Par des prestiges vains fabriquer des miracles ?

Rassemblons tous les temps , voyons tous les pays  
De Lisbonne à Pékin , d'Archangel à Memphis ,  
S'en trouve-t-il un seul , je consens qu'on le nomme ,  
Dont le culte insensé n'ait pas dégradé l'homme ?

Oui , l'homme de tout temps fut le jouet honteux  
Des grossières erreurs des prêtres frauduleux ;  
Il a tout adoré jusqu'à la plante vile ; \* )  
L'encens fuma jadis devant le crocodile.

O comble de forfaits ! nos antiques Germains  
Prodiguaient leur encens à des dieux inhumains.  
L'erreur leur immolait , pour apaiser leurs haines ,  
Sur des autels sanglans des victimes humaines.

Du moins le monde en paix , suivant ses visions ,  
N'avait point combattu pour ses opinions ;  
Mais les chrétiens depuis dans leur sang se plongèrent ,  
Pour des dogmes nouveaux par fureur s'égorgeurent ;

\* ) L'oignon.

Défenseurs d'une foi qu'ils ne comprenaient pas ,  
Ces dévots assassins se portaient le trépas :  
Et le monde changea pour des erreurs nouvelles  
Ses antiques erreurs, sans rien gagner par elles :  
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé  
Ou doute par faiblesse, ou croit par préjugé.

Mais que devient au fond cette raison si vaine ,  
Reine des animaux qui fait tant la hautaine ?  
Je n'y vois que faiblesse et qu'imbécillité ;  
Le bon sens est captif de la crédulité ;  
Une erreur singulière est sûre de séduire :  
Folard nous en a pu à saint Médard instruire.  
Le bon sens est voisin du transport insensé ,  
L'entre-deux par malheur est bien peu nuancé :  
Oui, l'ame la plus forte est pleine de faiblesse,  
Ce n'est qu'un bon esprit qui voit sa petitesse.

Les hommes doivent tout aux organes des sens ;  
Leur ministère instruit leurs esprits impuissans ;  
Par eux en combinant s'acquiert l'expérience ,  
C'est le seul point d'appui de leur intelligence :  
Mais ne jugeant de tout que par comparaison ,  
Dès qu'ils sortent des sens ils perdent leur raison.  
De leur esprit borné la petite étendue  
Ne peut saisir ni rendre une chose inconnue ;  
De tant de mots nouveaux les sons articulés  
Enveloppent des riens en termes ampoulés.

De ce vaste univers atome imperceptible ,  
Crois-tu que l'infini devait t'être accessible ?  
Dans tes projets hautains il n'est point de milieu ,  
Tes destins sont d'un homme , et tes vœux sont d'un dieu.

Tandis que l'aigle atteint le séjour du tonnerre ,  
La timide Progné vole en rasant la terre ;

Ni trop haut , ni trop bas prenons un vol moyen ,  
La prudence le règle et lui sert de soutien.  
Non , ne condamnons point cet amour des sciences ,  
Qui remplit notre esprit d'utiles connaissances ;  
Qu'un sage soit savant ; mais loin de s'entêter ,  
Qu'apprenant à connaître il apprenne à douter ,  
Et que de sa raison gouvernant la faiblesse ,  
Dans son propre néant il puise la sagesse.  
Un peu d'or pour un pauvre est un immense bien ;  
C'est apprendre beaucoup de voir qu'on ne fait rien.  
De tous les animaux que l'univers enferme ,  
Chaque espèce a ses lois , ses limites , son terme ;  
La Nature fixe , par ses arrangemens ,  
Leurs domaines bornés à certains élémens.  
L'homme est ainsi qu'Anthée , illustré par la fable :  
Sur terre ce géant fut toujours indomptable ,  
Mais par Hercule un jour dans les airs élevé ,  
Perdant son élément il périt étouffé.  
Il faut , sage d'Argens , s'enfermer dans sa sphère ,  
Qui pourrait respirer hors de son atmosphère ,  
Dans l'orbe de Mercure ou bien de Jupiter ?  
Le paon périt sous l'eau , le dauphin meurt à l'air.  
De même notre esprit , sans tenter l'impossible ,  
Ne doit jamais sortir hors du monde sensible ;  
C'est l'orgueil en un mot qu'il nous faut étouffer ,  
L'homme est fait pour agir , non pour philosopher.  
Nos organes , d'Argens , seraient d'autre fabrique ,  
Si l'homme eût été fait pour la métaphysique ;  
Notre esprit dégagé des terrestres liens  
Pourrait ; en s'élevant aux champs aériens ,  
Y voir ce qu'il suppose et tout ce qu'il ignore ,  
Ces esprits immortels , ce Dieu que l'on adore ;

Nos yeux feraient perçans , nos désirs satisfaits ,  
 On n'aurait plus besoin du microscope anglais ;  
 Point de problème alors , tout ferait axiome ,  
 On pourrait difféquer la monade et l'atome ,  
 Et prenant la nature à l'instant que tout naît ,  
 Décomposer chaque être , et savoir ce qu'il est.

L'Eternel nous cacha ces objets des sciences ,  
 Il nous rendit heureux sans tant de connaissances ;  
 Plions modestement nos vœux à ses arrêts ,  
 Du lot qui nous échut soyons tous satisfaits ;  
 Qu'à notre esprit débile et prudemment timide  
 La modération serve toujours de guide.  
 Ce fût dans son école où fleurit autrefois  
 Ce philosophe grec \*) dont nous suivons les lois ;  
 Ce sage , de l'erreur craignant le bras magique ,  
 Contr'elle se couvrit de l'égide sceptique ;  
 De notre faible esprit il connaissait l'orgueil ,  
 Et d'un système adroit le dangereux écueil.

Cicéron , son disciple , au fond de l'Aufonie  
 Transporta son école et son académie ;  
 Philosophe prudent , généreux sénateur ,  
 Père de la patrie , et fléau de l'erreur.

O sage Cicéron ! présidez à ma verve ,  
 Soyez mon Uranie et soyez ma Minerve ,  
 Vous de qui l'éloquence en plein barreau dompta  
 Le rapace Verrès , l'affreux Catilina ;  
 Qui retiré depuis dans les champs de Tusculum  
 Apprîtes à douter au monde trop crédule ,  
 Et peignant la vertu dans toute sa beauté ,  
 Montrâtes le chemin de la félicité.

\*) Carnéade.

Oui , laissons dans les cieux la science sublime ,  
 Travaillons dans le monde à détruire le crime.  
 Que fert-il après tout à l'esprit curieux  
 De descendre aux enfers , d'escalader les cieux ?  
 Loin de nous égarer dans ce sombre dédale ,  
 Appliquons notre esprit à l'utile morale :  
 C'est elle qui fondant tous les replis des cœurs ,  
 Sans fard ose aux mortels reprocher leurs noirceurs ,  
 Dévoiler leurs défauts , attaquer leurs caprices ,  
 Distinguer hardiment leurs vertus et leurs vices ,  
 Compter des passions tous les transports outrés ,  
 Changer des furieux en humains modérés ,  
 Nous apprendre à connaître au fond ce que nous sommes ,  
 Et rabaisser les rois jusqu'au niveau des hommes :  
 C'est elle qui nous fait triompher des revers.

O céleste Morale ! épurez tous mes vers :  
 Accordez Epicure avec l'âpre stoïque ,  
 Rendez l'un plus nerveux , l'autre moins tyrannique ,  
 Préparez le chemin qui mène à la vertu ,  
 Plus on l'adoucir , plus il fera battu.  
 Tant que la destinée et sa vicissitude  
 Prolongera mes jours , j'en ferai mon étude ,  
 Et sans perdre à connaître un temps fait pour jouir ,  
 Descartes ni Leibnitz ne pourront m'éblouir.

## EPITRE AU COMTE GOTTER.

*Combien de travaux il faut pour satisfaire des épicuriens.*

O comte fortuné , qui dans l'indépendance  
 Jouissez en repos des fruits de l'opulence ,



Fils chéri de Bacchus et de la Volupté,  
Nourri dans le berceau de la prospérité !  
L'instinct vaut à vos yeux toute philosophie,  
Vous mettez à profit les douceurs de la vie ;  
Dans les bras des plaisirs , sans vous charger de soins ,  
Vous laissez aux mortels , pour vos nombreux besoins ,  
Epuiser leurs talens , les arts et l'industrie.

Dans la pompe des rois votre grandeur nourrie  
Ignore les détails qui vous rendent heureux ;  
Si vous y descendez , c'est d'un air dédaigneux ,  
Ou c'est pour mépriser un ouvrier vulgaire ,  
De vos différens goûts esclave mercenaire ;  
Vous prétendez sans peine avoir tous les plaisirs ,  
Ordonner , et d'abord contenter vos desirs :  
Trop promptement lassé par un luxe ordinaire ,  
Il vous faut du nouveau dont l'attrait vous fait plaisir ,  
Par des raffinemens ressusciter vos goûts ,  
Recourir à la mode , invention des fous.

Quel terrible embarras de servir votre table !  
Souvent votre *Joyard* veut se donner au diable ,  
Pour inventer des mets , dignes dons de Comus ,  
Sous leurs déguisemens à peine encore connus ;  
Et vous n'apercevez sous tant de mascarades  
Que pâtés , hachis fins , farces et marinades ;  
Vous ne connaissez plus la chair qui vous nourrit ,  
Satisfait d'affouvir votre avide appétit ;  
Mais promptement puni d'un excès qui vous flatte ;  
Il faut avoir recours aux enfans d'Hippocrate  
Et réduire à la casse , à la manne , au féné  
D'un appétit glouton le goût défordonné.

Tels sont tous ces repas goûtés dans l'indolence ,  
Où l'ennui , compagnon de la magnificence ,

Souvent jette au hasard ses languissans pavots ,  
Fait bâiller l'enjoûment et glace les bons mots.

Tandis que les festins , le luxe et la paresse  
De vos sens émouffés féduisent la mollesse ;  
Qu'il en coûte aux humains pour contenter vos goûts !  
Que de bras occupés à travailler pour vous !  
Regardez ce spectacle , et souffrez que ma Muse  
De leurs nombreux travaux un moment vous amuse ;  
Ces objets ne sont pas que pour des ignorans.

Cet immense univers , ces divers élémens  
Fournissent vos repas ; la féconde Nature  
Réserve ses faveurs aux enfans d'Epicure :  
Nos ruisseaux , nos étangs vous donnent leurs poissons ,  
L'air donne ses oiseaux , la terre ses moissons ,  
Et la mer vous présente , en fouillant ses abymes ,  
Ces monstres recherchés , malheureuses victimes  
De la voracité des célèbres gourmets.

Mais laissons pour un temps tous ces étranges mets ,  
Ces poupars , ces turbots et ces ragoûts bizarres ,  
Moins bienfaisans , moins bons que singuliers et rares ;  
Loin de l'art des Nevers et du raffinement ,  
Considérons ce pain , pur et simple aliment ,  
Qui sert toujours de base à notre nourriture ;  
Qu'il coûte de travaux , de soins et de culture !

Voyez ces laboureurs dès l'aube vigilans ,  
Qui guident la charrue et cultivent les champs ;  
Ils éternisent l'art qu'enseigna *Triptolème* ;  
Par leurs rustiques mains le grain divers se sème ,  
On creuse avec le fer , on ferme les sillons ,  
L'ouvrage a préparé d'abondantes moissons ;  
En vain sur les guérets l'aquilon souffle et gronde ,  
Vers le riant printemps la semence féconde ,

Se sentant des faveurs de la blonde Cérés,  
Germe, pousse, s'élève et couvre les guérets  
De sa plante touffue en été jaunissante ;  
Alors le laboureur faist sa faux tranchante,  
Et moissonne à grands coups cette forêt d'épis,  
Et l'on voit sur ses pas ses enfans accroupis,  
Qui recueillant le bled de leurs rateaux fidelles,  
Après l'avoir lié l'entassent en javelles ;  
De-là le bœuf tardif, vers le plus proche lieu  
Traine à pas lents ce poids qui fait gémir l'effieu :  
Plus loin des bras nerveux, forts de leur tempérance,  
Par des coups redoublés le battent en cadence,  
Et séparent enfin par leurs pesans fléaux  
L'aliment des humains de celui des troupeaux.

Voici de nouveaux soins : ce grain que l'on sépare,  
Par un autre instrument se broie et se prépare ;  
Il change de nature, une pierre en tournant  
Opère ce miracle à la faveur du vent ;  
C'est une poudre fine artistement broyée,  
Il faut pour vous nourrir qu'elle soit délayée,  
Que la chaleur du four et l'aide du levain  
Par un dernier effort la transforment en pain.

Dans vos riches palais, votre fière mollesse  
De ce simple aliment dédaigne la bassesse,  
Trop loin des laboureurs qui peuplent les hameaux,  
Vous couvrez de mépris leurs utiles travaux.  
Vous ignorez encor par quel immense ouvrage  
Le Français prépara cet excellent breuvage,  
Ce vin que vous buvez d'un air de connaisseur,  
Et dont vous nous vantez la sève et la douceur ;  
Les fertiles côteaix où serpente la Saone  
L'ont fait croître et mûrir vers la fin de l'automne ;

Le vigneron soigneux en cultiva le plant,  
Il donna des appuis au débile farment,  
Il pressa des raisins la liqueur empourprée,  
Dans la cuve en bouillant de la lie épurée;  
Ce jus clarifié sans mélange, sans art,  
Vieilli dans ses vaisseaux devient ce doux nectar  
Dont les flots de rubis colorent votre verre.  
Et ce <sup>br</sup> brillant cristal que vous jetez par terre,  
Ce vase transparent que vous n'estimez plus  
Dans les bruyans transports des plaisirs de Bacchus,  
Vous le devez encore à l'industrie humaine.

La cendre, la fougère, et le sable d'arène,  
Préparés par les mains d'un habile artisan,  
Changent de forme et d'être en un brasier ardent;  
Leur composition, de dure et de solide,  
Par la vertu du feu, soudain devient fluide;  
L'ouvrier, en soufflant par un tube de fer,  
Dilate cette masse et la gonfle par l'air;  
Souple au gré du ciseau dont elle est arrondie,  
Elle devient cristal dès qu'elle est refroidie,  
Et permet aux rayons d'oser la traverser.

Ainsi s'est fait ce verre où l'on vous voit verser  
Cette boisson des dieux, cette liqueur riante,  
Qui vous fait savourer sa mousse pétillante.

Avec plus d'art encor se font ces grands trumeaux  
Dont la glace polie, égale et sans défauts,  
Vous rend exactement, comme un portrait fidelle,  
Les différens objets qui sont vis-à-vis d'elle.  
C'est-là tous les matins, après votre réveil,  
Sur le choix des atours que vous prenez conseil;  
Ce miroir toujours vrai règle votre parure,  
Il vous fait arranger la fausse chevelure

Qu'on emprunta d'autrui, qu'on boucla tout exprès,  
Pour que votre front chauve eût de nouveaux attraits.

Et cet habit superbe, avorton de la mode,  
Qui plus il paraît beau, plus il est incommode,  
Vous dérobe sous l'or le drap et sa couleur,  
Savez-vous qui l'a fait? Ce n'est pas le tailleur,  
Qui toisant votre corps sur son moule façonne  
Le drap auné, coupé, recoufu, qu'il galonne.

Examinez ces champs, ces bosquets, ces vallons :  
Voyez-vous ce berger qui conduit ses moutons ?  
Il les tond deux fois l'an ; leur utile dépouille  
Se convertit en fil, passant sur la quenouille ;  
Pour en faire une étoffe on monte des métiers,  
Minerve dans cet art forma les ouvriers :  
Que d'hommes occupés, et que de mains adroites  
Sur la trame avec bruit font voler les navettes !  
Un nouvel univers nous fournit la couleur  
Qui fait perdre à ce drap sa mal-propre blancheur ;  
Des couleurs de l'iris on a l'art de le teindre ;  
Pour lui donner du lustre on emploie un cylindre,  
Qui de son poids égal, en roulant, l'aplatit ;  
Par ces travaux s'est fait le drap qui vous vêtit.

O triomphe de l'art et de l'adresse humaine !  
Ces tableaux sont tissus d'or, de soie, et de laine ;  
Un élève d'Apelle en donna le dessin,  
Corrège et Raphaël conduisirent sa main ;  
Ces contours, ces couleurs animent la tenture,  
La haute lisse exacte égale la peinture.  
Oui, Mercier \*), ton aiguille, à l'aide du fuseau,  
Peut concourir au prix qu'on destine au pinceau :  
Tout personnage a vie, il agit, il s'élance,

\*) Le premier qui ait fait des tapisseries à Berlin.

Le lointain fuit des yeux , aidé par la nuance ;  
Ces ouvrages parfaits , poussés au clair obscur ,  
Couvrent dans vos palais la nudité du mur :  
Vos yeux pour leurs beautés sont pleins d'indifférence ;  
A quoi servent ces biens sans goût , sans connaissance ?  
Il faut avoir sur eux quelque érudition ,  
Ou bien point de plaisir dans leur possession.

Ah ! si dans vos grands biens vous voulez vous complaire ,  
Qu'un sentiment plus fin sur les arts vous éclaire !  
Ajoutez au bonheur un goût plus raffiné ,  
Apprenez à connaître , ô mortel fortuné !  
De quel prix est pour vous l'industrie et l'ouvrage ;  
Du moins à ces travaux donnez votre suffrage.

Mais je parle des arts du ton d'un amateur.  
La moindre attention lasse votre Grandeur ;  
Vos sens sont engourdis , vous sortez d'une fête ,  
Les vapeurs du diné vous montent à la tête ;  
Vous allez digérer dans un profond repos :  
La mollesse déjà vous couvre de pavots ;  
Vous allez vous livrer , fatigué de la table ,  
Sur un sofa commode , au sommeil délectable ;  
Ou bien sans y penser je vous vois parcourir  
Des romans licencieux , ennuyeux à mourir ,  
Oeuvres qui de nos temps dénotent les misères ,  
Et partagent le sort d'insectes éphémères ;  
Vous lisez ces écrits , de votre propre aveu ,  
Pour tuer les momens jusqu'à l'heure du jeu ;  
Cette heure sonne enfin , votre carrillon chante.

Savez - vous comme on rend cette montre agissante ?  
Par quels moyens secrets ses ressorts différens  
Travaillent de concert à mesurer le temps ?  
Comment sur son cadran en tournant en silence ,

L'aiguille , en vous marquant le moment qui s'élance ,  
Aidé du carrillon dont le bruit retentit ,  
Du matin jusqu'au soir , Comte , vous avertit  
De la fin de vos jours , dont le terme s'avance ,  
Et de ce temps perdu par votre nonchalance ?

Mais tout est préparé , votre jeu vous attend ,  
Votre front s'éclaircit , votre cœur est content ;  
En vain l'obscurcure nuit baisse ses sombres voiles ,  
L'industrie a pour vous inventé des étoiles ,  
Qui de votre falon chassent l'obscurité ,  
Et ravissent les yeux par leur vive clarté :  
Ici d'un jeu nouveau l'amusement s'apprête ,  
Vous comptez sur le fort qui règne à la comète.

Ces cartons par Muller \*) timbrés , bariolés ,  
Sont par vos doigts adroits rapidement mêlés ,  
Et leurs combinaisons , que le hasard amène ,  
Règlent de votre jeu la fortune incertaine ;  
Ces louis , ces ducats , entassés en monceaux ,  
Vont passer tour à tour à des maîtres nouveaux.

Mais d'où vous vient cet or , ce métal pur et rare ?  
Qu'importe , dites - vous , quel climat le prépare ?  
On ne l'a point creusé dans ces monts fourcilleux  
Qui non loin de Goslar s'élèvent jusqu'aux cieux ;  
Leur stérile tribut , dont on se glorifie ,  
N'enrichira jamais la vide Westphalie.

Ah , cher Comte , apprenez , à votre étonnement ,  
Les prodiges qu'on doit au pouvoir de l'aimant ;  
De ses propriétés la vertu découverte  
Aux sciences montra plus d'une route ouverte ;  
L'art à ces vérités joignit l'invention ,  
Le fer obéissant connut l'attraction ;

\*) Chargé du timbre des cartes à Berlin.

Et frotté par l'aimant on vit l'aiguille habile  
Vers le pôle tourner sur son pivot mobile ;  
Un Génois , partagé d'un esprit créateur ,  
Amant des vérités et rempli de valeur ,  
Assuré des effets du pouvoir magnétique ,  
Fonda sur leurs vertus son projet héroïque.

Il fit sur des chantiers construire ses vaisseaux ;  
Les peuples de Lufus furent ses matelots ,  
Ses mâts vinrent d'ici , ses voiles du Batave ,  
Son goudron des climats où naît le Russe esclave ;  
Et ce nouveau Jason s'embarqua sur les mers ,  
Résolu de trouver un nouvel univers.  
On lève l'ancre , il part guidé par sa bouffole ,  
Il brave tous les vents déchainés par Eole ,  
Tous les flots soulevés du fougueux océan :  
Sa proue , en fendant l'eau , s'approche du couchant ,  
Et ballotté long - temps entre le ciel et l'onde ,  
Après un long voyage il trouve un autre monde.

Ferdinand , attentif à d'aussi grands travaux ,  
Fait du port de Cadix partir d'autres vaisseaux ,  
De Dieu dans l'Amérique il veut venger la cause ,  
Les saints font enrichés sur les bords du Potosé.  
Les Incas détrônés font livrés à la mort.

Ainsi l'espoir du gain , l'ardente soif de l'or  
Apprit aux Espagnols , secourus par Neptune ,  
Sur des bords étrangers à chercher la Fortune ;  
Cortès , le fier Cortès , avec peu de soldats  
Dompte Montézuma , subjugue ses Etats.  
L'Américain troublé voit , rempli d'épouvante ,  
Approcher de ses bords une ville flottante ,  
Et huit cents Espagnols lui paraissent des Dieux ,  
Ils portent le tonnerre , ils lui lancent leurs feux ;



Des monstres inconnus, des centaures rapides  
L'atteignent en courant de leurs traits homicides :  
Tout se foumet, tout plie, on enchaîne le roi,  
Cortès aux Mexicains fait respecter sa loi :  
Ces cruels conquérans, dans ces champs de leur gloire ,  
Par des meurtres affreux ternissent leur victoire ;  
Les caciques, les rois sont livrés au trépas.

Depuis, l'astre brûlant de ces riches climats ,  
En dardant ses rayons sur cette ardente zone ,  
Ne vit plus de cacique ou de roi sur le trône ;  
Le peuple avait péri comme ses souverains ,  
Les fleuves regorgeaient du sang des Mexicains :  
Parmi tant de fureurs et tant de funérailles  
On fouillait dans les monts ; du sein de leurs entrailles  
L'Espagnol retirait ce dangereux métal ,  
Du vice des humains mobile principal ;  
Les riches minéraux que cachait l'Amérique ,  
La dépouille des rois, les trésors du Mexique ,  
Et tous ces biens gagnés par des crimes hardis ,  
Pour enrichir Madrid passèrent à Cadix.  
On timbra les lingots, la pièce eut son poids juste ,  
De Charles \*) à chacune on imprima le buste ;  
Ces signes des valeurs reçurent divers noms ,  
On vit piastras, ducats, pistoles, patagons ;  
Par les ressorts nombreux qui meuvent le commerce ,  
Ce métal en Europe à pleine main se verse.  
Voyez-vous de bateaux ces grands fleuves couverts ?  
Ils portent nos moissons dans de lointaines mers ;  
L'Espagnol les reçoit, il nous rend des espèces ,  
Et de ce troc heureux dérivent nos richesses ;  
Les tributs du Mexique, en Prusse transportés,

\*) Charles Quint.

Entretiennent les arts dans les grandes cités ;  
 Ils font naître le luxe , enfant de l'opulence ,  
 Des villes aux hameaux circuler la dépense ;  
 Le laboureur qui vend le fruit de sa sueur ,  
 Du prix qu'il en reçoit va payer son seigneur ;  
 C'est lui qui vous fournit , à force de fatigue ,  
 Ces ducats dont au jeu vous êtes si prodigue.  
 Jugez , Comte , jugez , par ces faibles desseins ,  
 Des travaux étonnans qu'embrassent les humains ;  
 Je n'ai pas tout dépeint , la matière est immense ,  
 Et je laisse à Bernis sa stérile abondance.  
 Mais ceci vous suffit , vous voyez les liens  
 Dont l'avantage égal unit les citoyens ,  
 L'industrie en tous lieux qui s'accroît et s'exerce ,  
 L'ouvrage encouragé par l'appât du commerce ;  
 L'Asie et l'Amérique ont contenté nos goûts ,  
 Nous travaillons pour eux , ils travaillent pour nous.

Méprisez - vous encor ces artisans habiles ,  
 A vous , à leur patrie , au genre humain utiles ?  
 Leurs occupations les rendent vertueux :  
 Comte , de leur bonheur devenez envieux ;  
 Vos jours semblent plus longs que chez eux les semaines.  
 Les vrais plaisirs sont ceux qu'ont achetés les peines :  
 La paresse offre à l'homme une fausse douceur :  
 Le travail est pour lui la source du bonheur.

#### E P I T R E A M A U P E R T U I S.

*La Providence ne s'intéresse point à l'individu , mais à l'espèce.*

NON , ne présumez point , sublime Maupertuis ,  
 Que Dieu règle un détail trop au - dessous de lui :

De nos frères destins , de notre petiteffe  
Le Ciel n'occupe point sa suprême sagesse ;  
Quoi ! notre individu , quoi ! nos nombreux besoins  
Méritent-ils sur eux de distraire ses soins ?

Ce moteur inconnu , cette cause première ,  
En donnant une forme à l'antique matière ,  
Aux êtres imposa ses immuables lois :  
Vers un centre commun gravitent tous les poids ,  
Le feu dans l'air élève une flamme ondoyante ,  
L'eau sans rétrograder suit le cours de sa pente ,  
Tout genre est limité dans son petit circuit ;  
D'un pepin de pommier l'arbre se reproduit ,  
Mais jamais ce pepin ne produira de roses :  
Les effets sont toujours les esclaves des causes.

Ainsi l'homme en naissant reçut les passions ,  
Ces tyrans de son cœur et de ses actions ;  
Leur empire est connu par des effets semblables ,  
La trahison naquit des haines implacables ;  
L'amour à ses douceurs mêle un cruel poison ,  
Il égare l'esprit et séduit la raison ;  
Inquiet , soupçonneux , rempli de jalousie ,  
Il produit la fureur ou la mélancolie ;  
La colère est subite , aveugle en ses accès ,  
Et pousse les humains au comble des forfaits.  
Nous sommes tous marqués d'un de ces caractères ;  
Ils ont , vous le voyez , des suites nécessaires :  
Un *Héraclite* pleure , un *Démocrite* rit ,  
L'atrabilaire est dur , et l'humain s'attendrit.

Dieu fit ces passions ; une main inconnue  
Dans un ordre ignoré par-tout les distribue.  
Tant de variétés , tant de destins divers  
Par leurs combinaisons décorent l'univers ,  
Et d'un spectacle usé renouvellent la scène.

Mais l'être tout-puissant ne se met point en peine  
Du rôle que je joue et du sort qui m'attend ;  
Mon principe m'entraîne , et je suis son torrent :  
Si du faite des cieus il abaisse sa vue ,  
Il voit , d'un œil égal , la rose et la ciguë :  
Le grand est son ouvrage , et dans l'immensité  
Il fait manifester toute sa majesté :  
Dans de vastes desseins ce Dieu peut se complaire ;  
Mais il est sourd aux cris du stupide vulgaire :  
Sans soins , sans embarras , sans peine , sans tourment ,  
Il fait que la Nature exécutant son plan ,  
Obéit à ses lois sans leur donner d'atteinte ,  
Et garde les vertus dont il l'avait empreinte.

Tel , sûr de son ouvrage , un horloger expert  
Agence des ressorts pour agir de concert ,  
Et donne au mouvement son allure constante ;  
Au principe moteur la montre obéissante ,  
Dans l'absence du maître accomplit ses desseins.

Et tel , ayant posé des principes certains ,  
Dieu soumit les effets à leurs premières causes ;  
Sûr des événemens il laisse aller les choses :  
Ce qui nous paraît bien , ce qui nous paraît mal ,  
Tout concourt en effet à son plan général.

Les lois qu'à la matière imposa sa sagesse  
Se bornent au devoir de conserver l'espèce ;  
Tout ce qui se détruit doit être remplacé.

Ainsi le temps présent répare le passé ,  
Ainsi nous occupons les places de nos pères ,  
Les aigles , les vautours engendrent dans leurs aires ;  
Le Rhin fournit la mer du tribut de ses eaux ;  
Là naissent des forêts , ici des végétaux ;  
Leur semence diverse , également féconde ,

Alors qu'il dépérit, renouvelle le monde :  
Mais leur force inhérente et leur fécondité  
Ne produit qu'un seul genre à jamais limité.

Connaissez la Nature ; attentive à l'espèce ,  
Nos pertes par ses soins se réparent sans cesse ;  
Par sa fécondité le monde est maintenu ,  
Et son sein abondant fournit au superflu :  
Elle fait que le gland peut reproduire un chêne ,  
Mais de ces glands perdus elle n'est point en peine ,  
Qui tombent les hivers , abattus par les vents ,  
Et sans multiplier pourrissent dans les champs.

Qu'un déluge en été détruise la semence ,  
Le grain en d'autres lieux revient en abondance :  
Que l'Afrique fournisse aux besoins des Français ,  
Que les champs des Germains nourrissent les Anglais ,  
Ces objets , grands pour nous , petits pour la Nature ,  
N'importent point au monde , il poursuit son allure.

Voyez , quand le printemps vient déchaîner les eaux ,  
Que les torrens s'axons font enfler nos ruisseaux ,  
Dans son cours orgueilleux l'Elbe majestueuse ,  
Etendre sur les prés sa fange limoneuse ,  
Changer en serpentant la forme de son lit ,  
Couvrir un de ses bords de son onde qui fuit ;  
Sans égard au terrain , qu'il soit le mien , le vôtre ,  
Ce qu'elle prend à l'un , elle le rend à l'autre.

Ainsi pour l'univers il n'est rien de perdu ;  
Mais Dieu ne descend point jusqu'à l'individu :  
Il rit de l'homme vain , qui rempli de lui-même ,  
Mécontent de son sort , blâme l'être suprême.

Eh quoi , la taupe aveugle en son vil souterrain ,  
Doit-elle critiquer les palais de Berlin ?  
Peut-elle apercevoir leur immense étendue ?  
A sa motte de terre elle borne sa vue.

Maupertuis , l'homme est taupe , étroitement borné ,  
Par l'instinct de ses sens il se trouve enchainé ;  
Ses jugemens sont faux , ses lumières trompeuses.

Ce campagnard se plaint que des sources bourbeuses  
Coulent par le gagnage à travers ses vallons ,  
Il accuse les Dieux ; connaît-il leurs raisons ?  
Ce marais desséché qui forme sa prairie ,  
A l'utile ruisseau doit son herbe fleurie ,  
Et ces eaux serpentant par des détours divers ,  
Par les bouches d'un fleuve enrichissent les mers.

Tels sont nos préjugés : l'homme d'un regard louche  
Voit et sent vivement le malheur qui le touche ;  
Mais il n'aperçoit point dans la totalité  
Le bien que son mal fait à la société.

Atome imperceptible , insecte qui murmure ,  
De quel tort te plains-tu ? Que te doit la Nature ?  
T'avait-elle promis de troubler l'univers ,  
Pour t'épargner des soins , des peines , des revers ?  
Etouffe ton orgueil , qui te rend misérable ,  
Et souviens-toi toujours du ciron de la fable.

Dans l'ordre général , par le Ciel arrêté ,  
Un homme , un Etat même est à peine compté ;  
Un empire n'est rien , il disparaît dans l'ombre  
De ce vaste univers , de ces mondes sans nombre  
Qui nagent dans le vide autour de leurs soleils ,  
Supérieurs au nôtre , ou du moins ses pareils.

Des plus puissans Etats examinons l'histoire :  
Je vois de grands revers à côté de leur gloire ;  
La Grèce , jadis libre , esclave des Romains ;  
La maîtresse des mers et des champs africains ,  
Par Scipion conquise , abattue et rasée.  
Par les Huns , et les Goths je vois Rome embrasée ,

Ici tout un pays submergé par les flots ,  
Là Marseille livrée aux fureurs d'Atropos ;  
Tant de vastes Etats , tant d'immenses colosses  
Ebranlés et détruits par des peuples féroces ;  
De la vicissitude ils se ressentent tous.  
Vous voyez donc que Dieu ne descend point à nous ;  
Insensible aux fléaux qui ravagent le monde ,  
Nous n'occupons jamais sa sagesse profonde :  
Il voit tout dans le grand où l'homme est englouti.

Oui , dans l'immensité l'homme est anéanti ,  
Oui , cette vérité , qui blesse une ame vaine ,  
Par les événemens paraît claire et certaine.

Lorsque l'astre des jours qui règle les saisons ,  
De ses rayons ardents vient brûler nos moissons ,  
Et que les cieux d'airain , qu'à grands cris on implore ,  
Refusent aux mortels jusqu'aux pleurs de l'aurore ,  
L'Etat prévoit sa perte , il va manquer de pain ;  
Le besoin , la pâleur , la misère , la faim ,  
L'horreur , le désespoir , et la mort implacable  
Font dans tout le royaume un ravage effroyable.

Si Dieu daignait veiller sur nos faibles destins ,  
A ces calamités donnerait-il les mains ?  
Verrait-il de sang - froid le Démon de la guerre  
Voler d'un pôle à l'autre , en détruisant la terre ?  
Ces crimes , ces fureurs , ces pays ravagés ,  
Ces massacres affreux de mortels égorgés ,  
Tous ces combats sanglans qui nous ensevelissent ,  
Ces générations qui par le fer périclent ?

Malgré tant de fléaux cruels au genre humain ,  
L'espèce fièrement triomphe du destin.

Qu'un monarque absolu , par des arrêts très-sages ,  
Proscrive les moineaux qui pillent les villages ,

Le mal qu'ils souffriront de sa rigidité ,  
N'approchera jamais de leur fécondité.

Les animaux privés , aux humains serviables ,  
Ont pour multiplier des ressources semblables ,  
Notre voracité de leur chair se nourrit ,  
Mais il en naît par-tout bien plus qu'il n'en périt.

Ce mal contagieux est présent à ma vue  
Qui ravit la génisse au joug de la charrue ;  
Nos prés semblent déserts ; sur nos troupeaux nombreux  
La mort appesantit son glaive rigoureux ;  
Tous les secours de l'art leur furent inutiles ,  
Nos champs , sans leurs travaux , vont demeurer stériles ;  
Le triste laboureur pensif , désespéré ,  
Sans toucher son rateau demeure désœuvré :  
Les Français , les Bretons , la vaste Germanie ,  
La Prusse , tout le nord et la froide Scythie  
Eprouvent de ces maux les cruelles rigueurs.  
Mais la mort vainement exerce ses fureurs ;  
Voici d'autres troupeaux , parés de leur jeunesse  
La Nature par eux réparera l'espèce.

Cette calamité rappelle à mon esprit  
Les funestes fléaux dont la Prusse souffrit.  
Citoyens malheureux ! ô ma chère patrie !  
De votre triste sort mon ame est attendrie.  
Le trépas n'épargnait le peuple ni les grands ,  
Et le royaume en deuil déplorait ses enfans.

Du mal contagieux l'attaque était subite ,  
De ceux qu'il atteignait la vie était proscrite ;  
Une chaleur ardente à l'instant les brûlait ,  
L'haleine leur manquait , la soif les accablait ;  
Ils buvaient , mais hélas ! nos fleuves dans leurs courses ,  
Sans éteindre leur soif , auraient tari leurs sources ;



Pareils à la fournaise où l'on verse de l'eau ,  
Leurs entrailles sentaient accroître un feu nouveau ,  
Leurs yeux étincelaient , leur gorge était aride ,  
Leur langue défféchée , et leur couleur livide ;  
L'un vers l'autre en tremblant ils étendaient les bras ,  
Ils portaient sur leur front l'arrêt de leur trépas ;  
Ces cadavres vivans dans des douleurs affreuses  
Sentaient couvrir leurs corps de taches vénimeuses ,  
De ces charbons crevés sortait un poison noir ,  
Ils mouraient dans les cris et dans le désespoir.

O temps infortunés , ô temps vraiment funestes !  
Il n'était plus alors de Nisus ni d'Orestes ;  
Les nœuds de l'amitié , ceux de la parenté ,  
Rien ne pouvait lier le peuple épouvanté.  
Faut-il le rapporter ? ô comble de nos crimes !  
On fuyait lâchement ces plaintives victimes ,  
Qui sentaient les fureurs de la contagion ;  
On les laissait mourir sans consolation :  
La faim à tant de maux vint joindre sa souffrance ,  
Alors de tous les cœurs disparut l'espérance.

Peignez-vous , s'il se peut , les horreurs de ces temps ,  
Les places , les maisons pleines de nos mourans ;  
Là le frère expirant sur le corps de son frère ,  
Le cadavre du fils couvrant celui du père ;  
Là de tristes sanglots et des cris douloureux ,  
De lamentables voix qui s'élevaient aux cieux :  
Voyez ce tendre enfant qui tette à la mamelle ,  
Il prend , sans le savoir , une boisson mortelle :  
Sa mère , défaillante , et manquant de secours ,  
Veut même en expirant lui prolonger les jours.  
Figurez-vous ces morts privés de sépulture ,  
Et représentez-vous l'odeur infecte , impure

Qu'exhalaient dans les airs tant de corps empestés ,  
Ces passans par l'odeur à l'instant infectés.

Nos sens n'étaient frappés que d'objets lamentables.  
O jours trop désastreux ! spectacles effroyables !  
A la sombre lueur d'un funebre flambeau ,  
Une famille entière est conduite au tombeau ,  
Et tous ceux qui lui font cette faveur dernière  
Dans peu sont tous portés au même cimetière.  
Là des monceaux de morts on détournait les pas.  
Où fuir ? hélas ! par-tout on trouvait le trépas ;  
La mort , jusqu'aux saints lieux insultant tout asile ,  
Fit un sépulcre affreux de cette triste ville \*) !  
La peste avait juré la mort des Prussiens ,  
Il nous restait si peu des anciens citoyens ,  
Par les meurtres nombreux qu'avait commis sa rage ,  
Que ce pays désert semblait un champ sauvage.

Soit que la peste alors , lassée de ses fureurs ,  
Terminât de nos maux les funestes horreurs ,  
Ou bien qu'elle perdit par ce ravage insigne  
De son poison mortel l'influence maligne ,  
Le mal finit enfin , et sous un règne heureux \*\*)  
La Prusse répara son destin malheureux ;  
Le peu de citoyens qui des maux échappèrent ,  
Secondés par le temps , depuis la repeuplèrent :  
La Nature attendrie , attentive à nos jours ,  
Nos pertes rétablit , vint à notre secours :  
Tout le peuple nouveau dont la Prusse est remplie ,  
Au pouvoir de ce Dieu doit compte de sa vie ,  
Et l'on n'aperçoit plus dans ces heureux Etats  
Le traces qu'imprimait la fureur du trépas.

\*) Kœnigsberg.

\*\*) Celui du feu roi

Si ces calamités troublaient l'ordre des choses ,  
 La main du tout-puissant arrêterait leurs causes ;  
 Mais ce qui nous paraît un malheur capital ,  
 N'est rien , quand on le voit d'un coup d'œil général.  
 Que cette vérité , quoique dure et fêvère ,  
 Ne nous éloigne point du plaisir nécessaire.  
 Le sage gagne à tout , l'école du malheur  
 Lui sert à mieux sentir le vrai prix du bonheur :  
 Il fait à quels dangers l'expose sa nature ;  
 Dans des jours fortunés disciple d'Epicure ,  
 Dans des jours désastreux disciple de Zénon ,  
 Pour tous les cas prévus il arme sa raison.

Oui , tels sont nos devoirs : respectons en silence  
 Ces lois qu'à l'univers donna la providence ;  
 De notre esprit borné redoutons les erreurs ,  
 Craignons de décider sur tant de profondeurs ,  
 Et soyons assurés , malgré nos catastrophes ,  
 Que le Ciel en fait plus que tous les philosophes.

## E P I T R E

*à mon frère Ferdinand , sur les vœux des humains.*

Tous les hommes sont fous : Platon dans son erreur  
 Leur donna la raison , et leur fit trop d'honneur ;  
 Un triste instinct les porte à la vicissitude ,  
 Leur vie est le tableau de leur inquiétude.  
 Empressés d'obtenir , lassés de posséder ,  
 Leurs vœux et leurs destins ne sauraient s'accorder.  
 J'aime à voir tel qu'il est l'homme et son caractère ,  
 Et l'exemple d'autrui sur mes défauts m'éclaire ;

Oui, le cœur des humains, ce fidelle miroir,  
 Nous peint tous dans le vrai, si nous voulons nous voir.  
 Un jour en raisonnant je traversai la ville,  
 L'esprit tout occupé, suivi de Théophile;  
 Le hafard me mena du côté du jardin;  
 Un peuple d'importuns remplissait le chemin,  
 De mille voix en l'air le discordant mélange  
 Nous annonçait de loin la multitude étrange  
 Qu'assemblait en ces lieux l'esprit d'oïfiveté.  
 Aussi désœuvrés qu'eux, la curiosité  
 Nous entraîna tous deux vers la foule bruyante:  
 Les fous font pour un sage une leçon puissante.  
 Nous pénétrons ces flots l'un par l'autre pressés,  
 Se heurtant, se fuyant, poussés et repoussés,  
 Et portés par la foule au fort de la mêlée,  
 Nous voilà des secrets de l'absurde assemblée.

Un jeune fou disait, parlant vite et très-haut:  
 „ Puiffe-t-il plaire au Ciel d'allumer au plutôt  
 „ ( Qu'importe au sud, au nord, en quel lieu de la terre?  
 „ Pour exaucer mes vœux, une sanglante guerre!  
 „ On connaîtrait alors le prix que nous valons;  
 „ Loin de nous consommer, ainsi que nous fefons,  
 „ Dans les honneurs obscurs des grades subalternes,  
 „ On connaîtrait en nous des Eugènes modernes.  
 De jeunes officiers se parlaient sur ce ton,  
 Un poil follet à peine ombrageait leur menton.

Au même instant arrive une foule nouvelle,  
 Dont l'épais tourbillon nous entraîne avec elle;  
 Vingt personnes au moins, croyant se réjouir,  
 Se parlaient à la fois sans penser, sans ouïr;  
 Ce flux impétueux, qui vient et nous inonde,  
 Se dissipe à l'instant et se perd comme l'onde;

Tout

Tout change , et nos voisins font d'autres inconnus ,  
 Alors tout fraîchement dans la foule venus ;  
 Un squelette ambulant me passe et me coudoie ,  
 Disant à son ami : " Dieu ! que j'aurais de joie  
 " Si le Ciel bienfaisant , renouvelant ses dons ,  
 „ Daignait me départir deux vigoureux poumons !  
 „ Un siècle tout au moins j'aurais dessein de vivre.  
 La toux en l'étouffant l'empêcha de poursuivre.

Bientôt d'autres passans s'approchèrent de nous ,  
 Un personnage âgé se distinguait d'eux tous ;  
 Il disait d'un ton sec à l'un de ses confrères ;  
 " Il vous plaît de louer l'ordre de mes affaires ,  
 „ Mais ne présumez pas que je me trouve heureux ,  
 „ Tant que les Dieux cruels n'exaucent pas mes vœux ;  
 „ Je leur ai demandé que ma stérile flamme  
 „ Pût encor procurer un seul fils à ma femme ,  
 „ Mes avides neveux désirent mon trépas ,  
 „ Mes biens accumulés seront pour des ingrats.  
 Quelques collatéraux , qui près de lui passèrent ,  
 Bras dessus , bras dessous vivement l'embrassèrent ;  
 Et de mille fâcheux qui discouraient sans choix ,  
 Le bruyant carrillon fit étouffer sa voix.

Nous entendons chanter , on éclatait de rire ;  
 Tous ceux qui de l'amour sentaient le doux empire ,  
 Auprès de leurs beautés faisaient les doucereux ;  
 Un homme très-rêveur était tout auprès d'eux ,  
 Il se promenait seul d'un pas grave et stoïque  
 En se frottant le front d'un air mélancolique ;  
 Ses yeux fixés sur terre exprimaient sa douleur.  
 Touché de ses soupirs , ému de son malheur ,  
 Lui promettant mes soins et ma faible assistance ,  
 Je le presse sur-tout de rompre le silence :

„ Ah ! puisse Bestuchef périr tragiquement !  
Reprend - il , et foudain me quitte brusquement.

*Théophile* à la fin brûlant d'impatience ,  
S'écria : “ Dieu , quels gens ! ah , quelle extravagance !  
„ Partons , et dès demain revenons tous les deux ;  
„ Puisse le juste Ciel écarter les fâcheux ,  
„ Et nous favoriser d'un temps doux et propice !

Apercevez du moins quelle est votre injustice ,  
Vous , dis - je , qui frondez tous ces gens à projets :  
Vous en formez ici pour de moindres fujets ;  
Au lieu de relever les faiblesses des autres ,  
Il serait plus sensé de corriger les vôtres :  
Jouissons dès ce soir de ce charmant jardin ,  
Le présent est plus sûr que n'est le lendemain ;  
Souvent un ciel ferein se couvre de nuages ,  
Aux charmes des beaux jours succèdent les orages.

Mon frère , je vous fais le tableau de nos mœurs.  
Voyez ces insensés en proie à leurs erreurs ,  
Dévorés de désirs et nourris de chimères ,  
S'élever follement au-dessus de leurs sphères ,  
Attristés du passé , dégoûtés du présent ,  
Fonder sur l'avenir leur espoir inconstant ;  
D'un bonheur idéal soigneux de se repaître ,  
Ils vivent dans les temps qui doivent encor naître ,  
Et vont en étourdis importuner les Dieux  
De frivoles projets , de vœux audacieux ;  
Remplissez leurs souhaits , la colère céleste  
Ne put jamais leur faire un présent plus funeste.

Mais ouvrons à leurs yeux le palais des destins ;  
Observez ce concours de malheureux humains ,  
Qui passant tour à tour de l'espoir à la crainte ,  
Mécontens de leur sort au Dieu portent leur plainte.

Il leur répond à tous : " Tremblez , faibles mortels ,  
 „ Renoncez à changer mes décrets éternels ,  
 „ Connaissez l'avenir ; la liaison des choses ,  
 „ L'enchaînement des faits assujettis aux causes ,  
 „ Tout obéit aux lois de la nécessité ,  
 „ Voyez ; voilà le temps , voilà la vérité ,  
 „ Ils vont hâter pour vous l'ordre des destinées ,  
 „ Présenter à chacun le cours de ses années ;  
 „ Dans l'immense avenir quel est l'événement ,  
 „ Qui peut remplir les vœux de votre égarement ?  
 „ Quittez les vains projets où votre esprit se fonde ;  
 „ Vos vœux dans le chaos replongeraient le monde ;  
 „ C'est par mes sages lois que je l'ai maintenu ,  
 „ Rien ne doit se changer lorsque tout est prévu ;  
 „ Les forts sont partagés , soyez contents des vôtres ,  
 „ Ceux que vous désirez font les destins des autres ;  
 „ Et si j'avais été flexible à vos soupirs ,  
 „ Vous seriez tous punis par vos propres desirs .  
 „ Toi , guerrier imprudent , un autre tient ta place ;  
 „ Vois sa funeste fin , frémis de son audace :  
 „ Il aimait les dangers , il cherchait les combats ;  
 „ Le voilà moissonné par la faux du trépas .  
 „ Toi , qui du vieux Nestor désires les années ,  
 „ Peins-toi dans ce vieillard les tristes destinées  
 „ Qu'en t'accordant ses jours le Ciel te préparait ;  
 „ Il n'a plus de plaisirs , son bonheur disparaît :  
 „ Il vit dans les dégoûts ; l'âge , la maladie  
 „ Ronge insensiblement la trame de sa vie ,  
 „ De sa faible raison consume le flambeau ,  
 „ Et par de longs tourmens le conduit au tombeau .  
 „ Approche , vieux Crésus , mécontent imbécille ,  
 „ Possesseur malheureux d'une femme stérile ,

„ Vois - tu chez ton voisin ce fils tant désiré ?  
„ C'est un lâche , un ingrat , un fils dénaturé.  
„ Misanthrope absorbé dans tes frayeurs sinistres ,  
„ Au lieu d'un Bestuchef vois deux nouveaux ministres  
„ Plus fiers , plus corrompus et plus entreprenans !  
„ Ah ! modérez , mortels , vos desirs violens ;  
„ Un ciel toujours serein , un bonheur sans mélange  
„ Etaient - ils faits pour vous qui rampez dans la fange ?  
„ Rien ne vous était dû , j'ai beaucoup fait pour vous ,  
„ Ingrats à mes bienfaits , redoutez mon courroux ”.

Il dit , et dans l'instant , à ses accens terribles ,  
Le palais et le Dieu devinrent invisibles ,  
Et ce peuple à projets détrompé de ses vœux  
Dic , en se résignant , laissons agir les Cieux.

Qu'est - ce que nos souhaits ? de plaintes insensées ,  
D'inutiles regrets , de frivoles pensées ,  
Des songes turbulens d'un sommeil agité ,  
Et l'éternel dégoût d'un bien qu'on a goûté.

Notre sort est marqué ; l'homme déraisonnable  
Veut changer à son gré son arrêt immuable ,  
Tandis que Jupiter de deux vases égaux  
Verse sur les humains et les biens et les maux.

Mortel extravagant , fragile créature ,  
Prétends - tu renverser l'ordre de la nature ,  
Et jouir d'un bonheur toujours pur et parfait ?  
Dis - moi qui t'a promis cet étrange bienfait ?  
Réponds , pour quels humains les trois Parques sévères  
Ont - elles donc sans fin filé des jours prospères ?  
Consultons , s'il le faut , ces poudreux monumens ,  
Ces fastes échappés à l'injure des temps ,  
Fouillons l'antiquité , rappelons la mémoire  
De ces illustres morts qui vivent dans l'histoire :



J'en vois comblés d'honneurs, j'en vois chargés de fers,  
Et tous ont dans leur vie effuyé des revers.

Créfus se crut heureux; une foule importune  
De courtisans flatteurs adorait sa fortune;  
Il apprit de Solon, qui lui prédit son fort,  
Qu'on ne peut dire un homme heureux avant sa mort.

Cyrus, qui le vainquit, et qui dompta l'Asie,  
Perdit bientôt après sa fortune et sa vie,  
Une femme \*) mit fin à ses destins heureux.

Le vainqueur de Pharfale, entouré d'envieux,  
Au sein de la fortune, au sein de la victoire,  
Comblé de biens, d'honneur, de pouvoir et de gloire,  
Arbitre des humains et maître du sénat,  
Est à Rome immolé par les mains d'un ingrat.  
Je pourrais vous citer l'exil de Bélisaire,  
Un Frédéric Second errant dans la misère,  
Ce roi neuf ans heureux et neuf ans fugitif,  
Que Pierre à Pultava vit presque son captif.

Oui, tel est notre sort, nos courtes destinées  
Sont tristes dans un temps, dans d'autres fortunées.  
Faut-il pour le prouver, échauffant mes poumons,  
D'exemples entassés renforcer mes raisons?

Cette instabilité du monde fait l'essence,  
N'en faisons-nous pas tous la triste expérience?  
Mais un cœur ulcéré, plein d'orgueil et de fiel,  
Se révolte tout haut contre l'arrêt du Ciel:  
Les choses à ses yeux semblent changer de formes,  
Il prend des accidens pour des malheurs énormes.

„ Passé que le vulgaire éprouve des hasards,  
„ Mais les gens tels que moi méritent des égards, ”

\*) Timoris.

Difait un certain homme , ennuyé de l'attente  
Du bien qu'il espérait par la mort de sa tante.

*Varus* est mécontent , il ne fait pas pourquoi ,  
Mais son chagrin le ronge et lui donne la loi.

Si *Plancus* fait des vœux , c'est que *Plancus* s'ennuie ;  
Il veut des nouveautés qui dissipent sa vie.

*Galba* , devenu prince , est las de son bonheur ,  
Il n'a plus de repos qu'il ne soit électeur ;  
Mais à peine l'est-il , que sa folie extrême  
Veut décorer son front du sacré diadème ,  
Et mécontent bientôt de cette dignité

Il envie aux Césars leur vaine majesté :  
Ses vœux vont en croissant , il est incorrigible :  
Oui , rendre heureux un fou c'est une œuvre impossible.

O le sage discours que le vieux Cynéas  
Fit au bouillant Pyrrhus , qui ne l'écouta pas !

“ Quittez ces vains projets dont votre esprit s'enivre ,  
„ Apprenez à jouir , c'est apprendre à bien vivre. ”

Je suis de son avis , ici-bas tout mortel  
Doit jouir du présent , c'est le seul bien réel.  
Le temps qui fuit toujours , emporte nos années ;  
En dévorant sans fin nos frêles destinées ,  
Il s'échappe , il s'envole , et ne revient jamais :  
Et notre esprit chagrin dans ses sombres accès ,  
Quand le bonheur présent lui pèse et l'importune ,  
De l'avenir qu'il craint se fait une infortune.

Mais ce triste avenir que l'on veut pénétrer ,  
Les favorables Dieux nous le font ignorer.

Si l'homme était instruit , au jour de sa naissance ,  
Des desseins qu'a sur lui la sage providence ,  
L'un , prévoyant ses maux , deviendrait furieux ,  
L'autre , sûr de ses biens , ferait trop tôt las d'eux ;

Et l'ennui, le dégoût, la tristesse ennemie,  
Armant leur désespoir, abrégeraient leur vie.

Oui, laissons l'avenir dans son obscurité,  
Le Ciel l'a de nos yeux prudemment écarté.  
Sans murmurer en vain contre la providence,  
Supprimons de nos vœux l'orgueilleuse imprudence :  
Que le Ciel à son gré dispose des humains,  
C'est à nous d'obéir à l'ordre des destins.

## E P I T R E

à STILL, *sur l'emploi du courage, et sur le vrai point  
d'honneur.*

STILL, sur le point d'honneur peu de gens sont d'accord.  
L'un pense qu'il suffit d'oser braver la mort ;  
Il pousse un fanatique à faire un crime atroce ;  
L'ambitieux le croit une valeur féroce ,  
S'emportant sur des riens, facile à s'embraser ,  
Que la seule vengeance a le droit d'appaîser ;  
Ce fier ressentiment d'un chimérique outrage  
Ressemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage ,  
Rien n'est plus éloigné du véritable honneur.

Nous admirons l'effet d'une utile valeur ,  
Lorsque dans les combats son ardeur aguerrie  
Affronte les dangers pour servir la patrie ;  
Qui manque à ses devoirs obscurcit ses vertus ,  
Et ses plus beaux lauriers sont bientôt abattus.

La Suède a de nos jours souffert cette infamie ,  
Elle qui subjuga la fière Germanie ,  
A vu de ses guerriers les cœurs abâtardis  
Succomber sous l'effort d'ennemis enhardis.

La Finlande , témoin de leur honteuse fuite ,  
Sous un joug étranger naguère fut réduite.

Par un destin pareil , ces fiers républicains  
Dont la valeur brisa les fers de leurs Tarquins ,  
Et noya dans le sang l'idole politique  
Qui élevait dans leurs murs un maître tyrannique ,  
Virent dégénérer leurs indignes neveux ,  
Et fouiller les vertus qui paraient leurs aïeux ;  
De leurs lâches soldats la déroute fut prompte ,  
Laffeld et Fontenoi sont témoins de leur honte ;  
Le Batave , à la peur indignement livré ,  
Cherchait dans ses roseaux un asile assuré.  
Telle est la lâcheté d'un cœur pusillanime ,  
La faiblesse est sa honte , et la peur est son crime.

Le véritable honneur tient un milieu prudent ,  
Il n'a point de faiblesse , il n'est jamais ardent :  
Assuré de son cœur et maître de lui-même ,  
Ce n'est pas un vain nom , mais la vertu qu'il aime.

Mais si le point d'honneur cause d'autres effets ,  
S'il produit des débats , des meurtres , des forfaits ,  
Sa vertu disparaît , et c'est scélératesse.

Cet excès perd souvent l'indocile jeunesse ,  
Au violent courroux prompte à s'abandonner ,  
Elle est sur un seul mot prête à s'assassiner ;  
L'honneur est dans sa bouche , et pleine d'arrogance ,  
De ce nom respecté décorant sa vengeance ,  
Et ne distinguant point dans son aveuglement  
L'ennemi de l'ami , l'étranger du parent ,  
Elle court s'égorger sans avoir l'ame noire ,  
Et pense par le crime arriver à la gloire.

Les premiers mouvemens doivent se pardonner ,  
L'impétueux courroux ne peut se gouverner ;

Mais lorsque de sang-froid, sans haine, sans colère,  
Un préjugé cruel que le monde révère,  
Pour sauver leur honneur oblige deux amis  
De combattre en champ clos comme des ennemis;  
Qui ne déplorerait qu'un caprice bizarre  
Impose à l'honneur même une loi si barbare?

Sont-ce des insensés, sont-ce des furieux  
Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux?  
Non, c'est un peuple doux, généreux, magnanime,  
Qu'un préjugé funeste entraîne dans le crime,  
Qui du Ciel partagé d'une rare valeur,  
En pervertit l'usage, et la change en fureur.

Arrêtez, malheureux! Ayez l'ame attendrie;  
Votre sang est trop pur, trop cher à la patrie;  
N'en couvrez point la terre où vous vîtes le jour:  
Ah! qu'avidé de sang l'implacable vautour  
Tombe sur la colonbe ou sur la tourterelle,  
Et déchirant leur sein de sa ferre cruelle,  
Dispersé dans les bois leurs membres palpitans,  
Tous les vautours sont nés pour être des tyrans:  
Mais vous, ô Prussiens! vous êtes tous des frères,  
Respectez vos foyers, vos pénates, vos pères,  
Ces intérêts sacrés qui sont communs à tous;  
Arrêtez vos fureurs et suspendez vos coups:  
Cette terre, inhumains, qui vous sert de patrie,  
Se voit avec horreur de votre sang rougie.

“ Verrai-je, ô Ciel, dit-elle, égorger mes enfans,  
„ Leurs parricides mains leur déchirer les flancs?  
„ Quel monstre des enfers, quelle affreuse Euménide  
„ Ramène les forfaits que vit la Thébaidé?  
„ Parlez, êtes-vous nés des dents de ce dragon  
„ Abattu par Cadmus près du mont Cythéron,

„ Dont le venin semé produisit sur la terre  
„ Un peuple qui périt en se faisant la guerre ?  
„ Ne vous ai-je nourris que pour m'abandonner ,  
„ Pour trahir votre mère , et vous exterminer ?  
„ Barbares assassins ! Si j'ai pu vous produire ,  
„ C'était pour vous aimer , et non pour vous détruire ;  
„ Epargnez ce beau sang : que mes rivaux jaloux ,  
„ Vaincus par vos exploits , périssent sous vos coups.  
„ Oui , signalez contre eux le vertueux courage  
„ Qui tourné contre vous n'est qu'une aveugle rage.  
„ Vos duels à mes yeux vous font des meurtriers ,  
„ Des mains de la victoire attendez vos lauriers ;  
„ Le courage rend-il les humains sanguinaires ?  
„ Quel pouvoir avez-vous sur les jours de vos frères ?  
„ Quittez de vos fureurs l'affreuse illusion ”.

J'applaudis de bon cœur à notre nation ,  
Lorsque de ses succès , présens à ma mémoire ,  
Je me rappelle ici la grandeur et la gloire.

Manes que je révère , invincibles héros ,  
Dont la haute valeur terrassa nos rivaux ,  
Souffrez que j'ose orner mes poèmes funèbres  
Des noms que vos vertus ont rendus si célèbres.

Si ma lyre eut jamais des sons harmonieux ,  
Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux ;  
Tant d'ennemis vaincus , tant de traits de clémence ,  
Les pleurs de la patrie , et ma reconnaissance ;  
Ces faits que publiera l'auguste vérité ,  
Seront l'exemple un jour de la postérité ;  
Elle apprendra de vous comment s'élève l'ame ,  
Lorsque l'amour du bien et la gloire l'enflamme :  
Que l'immortalité me prête son burin ;  
Je vais graver vos noms sur le durable airain.

J'attesterai comment votre ardeur généreuse  
Confondit des Césars l'aigle présumptueuse ,  
Dans combien de combats , sous vos efforts soumis ,  
J'ai vu plier l'orgueil de nos fiers ennemis.

Illustres fils d'Albert , l'ennemi , de son foudre ,  
Tous les deux , juste Ciel ! vous a réduits en poudre ;  
Mais si vous périssiez , c'est sur le champ d'honneur ,  
Très-dignes rejets de ce grand électeur ,  
Qui jadis comme vous risqua cent fois sa vie  
Pour défendre l'Etat , pour sauver la patrie.  
Cher Finck , ah Schulembourg , que je plains votre sort !  
Toi , brave Fizerald , spectateur de ta mort ,  
Était-ce donc à moi de fermer ta paupière ?  
Que ne promettait pas ton illustre carrière ,  
Si le Dieu des combats , de tes exploits jaloux ,  
N'eût trompé notre espoir en t'arrachant à nous ?  
Tous ces vaillans guerriers au trépas se dévouent ,  
Les Anglais sont surpris , et les Hongrois les louent :  
Dans ce fameux combat , si long-temps disputé ,  
L'amour de la patrie et l'intrépidité  
Les firent triompher , à force de constance ,  
Des vieilles légions , fières de leur vaillance ,  
Qu'Eugène avait su rendre invincibles sous lui ;  
Et l'Autriche contr'eux en vain cherche un appui.

Que dirai-je de vous , héros couverts de gloire ,  
A qui la Prusse doit la seconde victoire ?  
Rien ne vous ébranla : ces perfides Saxons ,  
Méditant en secret d'infames trahisons ,  
Rompaient les nœuds sacrés d'une triple alliance ,  
Ils quittaient la Bavière , et la Prusse , et la France ;  
Jaloux de nos succès , qu'ils ne pouvaient ternir ,  
Ils fuyaient et par crainte et pour nous affaiblir ;

Le Lorrain s'avançait vers l'Elbe épouvantée ,  
Mais par votre valeur son onde ensanglantée  
Apprit à l'océan vos immortels exploits.

Hélas ! cher Rottembourg , est-ce vous que je vois  
Victime de la mort ? Dieux ! quel sanglant spectacle !  
Aux Dieux mon amitié demandait un miracle ,  
Et Mars vous rappela des portes du trépas ;  
L'Autrichien sentit le poids de votre bras ,  
Et vos regards mourans jouirent de sa fuite ;  
Werdeck et Buddenbrock , ardens à la poursuite ,  
Dans ces funèbres champs terminèrent leurs jours.

Bientôt la politique , appelant des secours ,  
Ligua cent nations qui juraient notre perte ;  
De leurs foldats nombreux la terre fut couverte ,  
Et l'on voyait marcher sous l'aigle des Romains  
Croates et Saxons , Barbares et Germains ;  
Trop fiers de leurs projets , pleins d'une ardeur extrême ,  
Ils descendaient déjà des monts de la Bohême :  
Un présage trompeur , un chimérique espoir ,  
Et leur présomption leur fesaient entrevoir  
De la Prusse aux abois la facile conquête :  
Sans songer aux combats , ils réglaient dans leur tête  
Le partage des lieux qu'ils croyaient subjuguier.  
Que de sang généreux ce jour vit prodiguer !  
Schwérin , Truchsefs , During , vous perdités la vie ,  
Votre fort glorieux est digne qu'on l'envie.

Quoi ! sont-ce des dragons ? Sont-ce des demi-dieux ,  
Qui renversent par - tout l'ennemi devant eux ?  
Quel nombre de captifs et de drapeaux signale  
De leurs brillans exploits la pompe triomphale !  
Ainsi lorsque les vents déchaînés sur les eaux  
Vers le prochain rivage amoncèlent les flots ,



D'un choc impétueux les digues sont percées ,  
Les bois déracinés, les maisons renversées ,  
Et la mer en fureur, s'élançant sur les champs ,  
Dans leur fuite engloutit leurs pâles habitans.  
Invincibles héros, oui, dans ce jour de gloire  
Votre insigne valeur nous donna la victoire :  
Que de sang précieux, ô généreux guerriers ,  
Dans ce jour de carnage arrosa vos lauriers !

Prusse, de tes héros la race est immortelle ,  
Ce phénix dans tes camps sans fin se renouvelle ,  
Il naît dans tes périls de nouveaux défenseurs.

Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs.  
Sur les monts fourcilleux de la sombre Bohème ,  
Aux complots meurtriers joignant le stratagème ,  
Ils formaient des projets dictés par le courroux ,  
Le nombre était pour eux, la valeur fut pour nous :  
Héros, qui confondez leur funeste artifice ,  
O Wédel, notre Achille, et vous Goltz, notre Ulysse ,  
A vos bras généreux nous devons nos succès ,  
Les larmes des vainqueurs arrosent vos cyprès ;  
Que d'obstacles vaincus par vos cœurs magnanimes !  
Les tonnerres d'airain, des rochers, des abymes ,  
Des volcans infernaux, des dangers imprévus ,  
Vingt peuples réunis, tout cède à vos vertus.

Mais quels sont ces héros dont la brillante audace  
Affronte dans nos camps les frimats et la glace ?  
Le Lorrain qui s'armait au milieu de l'hiver ,  
Nous portait dans ses mains et la flamme et le fer :  
“ Qu'à nos embrasemens Berlin serve de proie ;  
„ Faisons de leurs palais une seconde Troie ;  
„ Tous leurs fiers défenseurs, dans leurs sanglans combats ,  
„ Ont été moissonnés par la faux du trépas ,

„ Le plus pur de leur sang acheta leur victoire ;  
„ Tombeaux de leurs héros, vous l'êtes de leur gloire !  
„ Le succès nous appelle , il est temps , vengeons-nous.

A ces mots, nos guerriers pleins d'un noble courroux ,  
S'élancent aux combats , les Cieux leur sont propices ,  
Les forêts , les torrens , les monts , les précipices ,  
Que la Saxe étonnée enferme dans son sein ,  
Rien ne peut s'opposer à leur heureux destin.  
Sur ses remparts affreux l'ennemi se rassure ,  
Il faut vaincre à la fois et l'art et la nature ;  
Ils volent sur des monts tout chargés de frimats ;  
Que défendaient le feu , le fer , et le trépas ;  
Ils veulent : rendez-vous , cédez à leur courage ,  
Cédez , faibles efforts d'une impuissante rage :  
La Mort fond sur Brédow par des coups imprévus ,  
O Mort cruelle , arrête , épargne ses vertus !

Des ennemis altiers l'espérance est détruite ,  
Vers Dresde consternée ils prennent tous la fuite.  
Ah ! Polentz , Kleist , Rindorff , quels coups vous ont percés ?  
Vous nous rendez vainqueurs ; grand Dieu , vous périssez !  
Quel barbare a sur vous porté sa main sanglante ?  
Il n'est plus d'ennemis , leur rage est impuissante ,  
La Prusse a triomphé dans ces fameux combats  
Du terrain , des saisons , du nombre des soldats ,  
Et la gloire à vos mains en était réservée.

La patrie , en ce jour par vos exploits sauvée ,  
Notre triste patrie , en proie à ses douleurs ,  
Appelle en gémissant ses vaillans défenseurs ;  
Vos périls l'ont plongée en d'affreuses alarmes ,  
Et vos lauriers sanglans sont baignés de ses larmes ;  
Oui , Manes généreux , nos regrets vous font dus ,  
Notre reconnaissance égale vos vertus.

Telle est de nos héros la valeur admirable ,  
Tel est le point d'honneur pur , simple , et véritable ,  
Fécond en grands exploits , soumis à son devoir ,  
Utile à sa patrie , et doux dans le pouvoir .  
L'Etat fait affronter les périls de la guerre ;  
Qui sauve sa patrie est un Dieu sur la terre ;  
Par le puissant effort d'un esprit vertueux ,  
Il perd pour ses parens le jour qu'il reçut d'eux .

Ainsi Léonidas , au pas des Thermopyles ,  
S'immola pour la Grèce , et rendit inutiles  
Les efforts redoublés de ces fiers conquérans ;  
Son audace étonna la valeur des Persans .  
Ainsi chez les Romains le généreux Décie  
Pour fixer la victoire abandonna sa vie .  
Illustres défenseurs ! héros des Prussiens !  
Vous avez surpassé ces héros anciens ,  
Vous ferez désormais nos dieux et nos exemples .

Malheureuse jeunesse , accourez à leurs temples ;  
Abhorrez vos fureurs ; loin de vous égorger ,  
Apprenez que vos jours doivent se ménager .  
Si vous osez jamais prodiguer votre vie ,  
Ainsi que ces héros , mourez pour la patrie :  
Leurs noms fameux iront jusqu'à la fin des temps ,  
Tant que cet univers aura des habitans ,  
Et que l'astre des jours , du haut de sa carrière ,  
Dispensera sur eux sa brillante lumière .

## E P I T R E

*au Général BRÉDOW, sur la Réputation.*

**B**RÉDOW, l'homme est aux yeux d'un censeur équitable  
Un être raisonneur plutôt que raisonnable :  
Son esprit inquiet, vain, superficiel,  
Embrasse l'apparence, et manque le réel ;  
Sa faiblesse entrevoit, et son orgueil décide.

Est-il rien de plus faux et rien de plus stupide  
Que la frivolité de tant de jugemens,  
Que ces décisions d'ineptes suffisans,  
Que tant de tribunaux qui sans règles ni titres  
Des réputations se rendent les arbitres ?  
C'est-là que la sottise a d'ardens zélateurs :  
J'ai vu, discret témoin de leurs propos moqueurs,  
Le mérite modeste attaqué sans scrupule,  
La folie en crédit, le bon sens ridicule.

Quand, pour les intérêts du Kan son souverain,  
Mustapha d'Oczakow se rendit à Berlin,  
Sa barbe, son caftan excitèrent à rire ;  
Le courtifan moqueur, enclin à la satire,  
Rempli de préjugés contre les musulmans,  
Épilogueait leurs mœurs et leurs ajustemens ;  
Les plus polis disaient, peut-on être Tartare ?  
Pas un d'eux ne savait que ce peuple barbare,  
Quoique de nos habits les siens soient différens,  
Avait conquis la Chine, et soumis les Persans.

Mais la réflexion les effraie et les gêne,  
L'esprit d'un mot plaissant peut accoucher sans peine.  
Affectons cet air haut et ce ton suffisant  
Dont l'idiot public respecte l'ascendant,

Et nous subjuguérons notre absurde auditoire :  
 Un sot trouve toujours un plus sot pour le croire :  
 Une voix imposante , un maintien effronté  
 Sont de forts argumens pour le peuple hébété.

Dès qu'un livre nouveau s'étale chez *Néaulme* ,  
 Nos beaux esprits manqués , sur le titre du tome ,  
 Jugent sévèrement l'ouvrage et son auteur ;  
 Tout quartier de Berlin a certain connaisseur  
 Qui sur ces nouveautés raisonne , dogmatise ,  
 Du vulgaire à son gré gouverne la bêtise.

L'un soutient que Voltaire est dépourvu d'esprit ,  
 Mais que Baehr doit charmer tout lecteur qui le lit ,  
 Qu'Euler en vains calculs met sa philosophie ,  
 Que Maupertuis des Dieux parle comme un impie ,  
 Que Sack est amusant , et Montesquieu diffus.

Les Grâces , dit un autre , inspirent Heinius ,  
 Haller à son avis l'emporte sur Horace ,  
 Et Gottsched doit tenir le sceptre du Parnasse :  
 Midas jugeait ainsi sur le sacré vallon  
 Des pipeaux du satyre et du luth d'Apollon :  
 Qu'heureux seraient nos jours si tout juge profane  
 Portait comme ce roi la coiffure d'un âne !  
 Ah ! quel plaisir de voir ces censeurs refrognés ,  
 Dans toute leur folie en public désignés !

Mais nous voyons par-tout fourmiller dans le monde  
 De ces louches esprits dont ma patrie abonde :  
 Virgile avec Segrais s'est trouvé comparé ,  
 Auguste aux Antonins fut souvent préféré ;  
 Des imposteurs mitrés , qu'on nomme les saints pères ,  
 Nous ont peint Julien sous les traits des Tibères ;  
 Tout l'univers reçut ces mensonges pieux ,  
 Et Julien passa pour un monstre odieux ;

Un sage \*), après mille ans, débrouilla son histoire,  
La vérité parut, et lui rendit sa gloire.  
Tout Paris condamna l'auteur \*\*) laborieux  
Qui dans un parallèle exact, ingénieux,  
D'Homère et de Zeuxis compara la science;  
Des lettrés étrangers forcèrent ceux de France  
A priser cet ouvrage, approuvé d'Apollon.

Londres ne connut point la Muse de Milton;  
Long-temps après sa mort l'Anglais mélancolique  
Aperçut les beautés de son poëme épique :  
Si l'ouvrage était bon, il le fut de tout temps ;  
Mais il faut de bons yeux pour juger des talens.

Je vois que ces écrits, et ces pièces nouvelles,  
Vous semblent dans le fond d'aimables bagatelles ;  
Vous pensez qu'en payant l'ouvrage à l'éditeur,  
Le droit de le juger appartient au lecteur,  
Que l'un aime le simple et l'autre le sublime,  
Que soutenir son choix n'est pas un si grand crime ;  
Mais que tous les humains pensent profondément,  
Lorsqu'il faut décider d'un sujet important,  
D'un sujet dont dépend leur fortune et leur vie.

Ah ! c'est-là, cher Brédow, que paraît leur folie ;  
Erreur, sur notre esprit jusqu'où va ton pouvoir !  
Dans ce siècle éclairé, plein d'un profond savoir,  
De nos bons Berlinoïis la cervelle insensée  
Prend la poudre d'Alhiout pour une panacée ;  
Aucun d'eux ne connaît l'empirique docteur,  
Du remède nouveau téméraire inventeur ;  
Sans un long examen, qui leur est incommode,  
Eblouis par l'espoir, attirés par la mode,

\*) L'Abbé de la Fletterie.

\*\*) L'Abbé du Bos.

Ils éprouvent sur eux quels seront ses effets.

Ne vous souvient-il plus du règne des fachets,  
Fameux préservatif d'un mal qu'on appréhende,  
Aussi sûr que les os d'un saint de la légende ?  
J'ai vu, Brédow, j'ai vu, mes chers concitoyens,  
Chargeant de ces fachets leurs cous luthériens,  
Dans leur crédulité braver la léthargie,  
Et ne plus redouter les coups d'apoplexie ;  
Faut-il approfondir si le remède est bon,  
Si c'est un antidote ou si c'est un poison ?  
Claudine l'applaudit, Marthe s'en est servie,  
Suffit, il faut en prendre au risque de sa vie.

Sur la fortune enfin on ne voit pas plus clair,  
Tant l'esprit des humains est frivole et léger.  
Rappelez-vous les temps de Law et du système :  
Jadis les bons chrétiens couraient moins au baptême,  
Que le peuple français, dans ses transports outrés,  
S'empressait de gagner de ces papiers timbrés ;  
La triste vérité dissipant leur chimère,  
Au sein de leurs trésors étala leur misère.

Quoi, Brédow, vous riez de mes raisonnemens !  
Vous pensez, je le vois, que ces beaux argumens  
Ne font qu'un jeu d'esprit d'une Muse badine,  
Qui plaissante des fots et de la médecine.  
Ces portraits, dites-vous, malignement tracés,  
Ne représentent point des citoyens sensés ;  
Et mes pinceaux, trempés aux couleurs de Tenières,  
Peignent d'un peuple obscur les sottises grossières.

Soit, mais ce peuple abject, que vous m'abandonnez,  
C'est lui qui fait le nombre, et du moins convenez  
Que les trois quarts du monde ignorant et stupide  
Ne fait pas dans ses choix quel motif le décide.

Hé bien , puisqu'il le faut , plaçons-nous sur les bancs ,  
Examinons tous deux la raison des savans ;  
Ces esprits pénétrans , amateurs des sciences ,  
Sans doute auront acquis de vastes connoissances.

Prenons ce fameux Sack , ce suppôt de Calvin ,  
Ce zéléteur couru du sexe féminin ,  
Qui deux fois par semaine , en style de sophiste ,  
Fulmine l'anathème et proscriit le déiste ;  
Si le hasard caché qui préside au destin ,  
Au lieu d'avoir formé sa cervelle à Berlin ,  
L'avait fait naître à Rome , il serait catholique ,  
A Péra musulman , et païen en Afrique ;  
Nourri dès le berceau d'autres opinions ,  
Il aurait combattu pour ces religions :  
De puissans préjugés , sucés dès son enfance ,  
Offusquant sa raison , font toute sa science ;  
Par de sombres terreurs ses esprits égarés  
Adorent en tremblant des mystères sacrés :  
Ce docteur à son gré gouverne le vulgaire ,  
Une foule stupide environne sa chaire ,  
Avec un saint respect l'écoute en sommeillant ,  
Le croit sans le comprendre et l'admire en bâillant.

Qu'au sortir du sermon l'auditeur imbécille  
Entende un libertin glosant sur l'évangile ,  
Il dévore aussitôt ces plaisantes leçons ,  
Il prend quelques bons mots pour autant de raisons ;  
Dévot sans examen , libertin sans scrupule ,  
De chrétien qu'il était , il devient incrédule :  
Son esprit inconstant est dépourvu d'appui ,  
De fragiles roseaux sont plus fermes que lui.  
Le peuple veut juger , le docte croit connaître.  
Raisonner sans raison , c'est le fond de notre être.



Ne m'allez point citer le sublime Newton,  
 Qui s'élevant plus haut qu'Archimède et Platon,  
 Dit qu'autour du soleil nous faisons une ellipse;  
 Newton, le grand Newton fit son apocalypse;  
 Quoique par son algèbre il calculât les cieux,  
 Sur saint Jean, comme nous, cet anglais rêva creux.

Peu m'importe après tout que des favans célèbres  
 Egarent leur raison au sein de ces ténèbres;  
 Mais ce qui doit toucher tout homme de bon sens,  
 C'est la funeste ivresse et les écarts fréquens  
 D'un peuple mesuré, timide, flegmatique,  
 Républicain zélé, commerçant pacifique,  
 Qui suivant les conseils d'un fripon d'écrivain,  
 Fit la guerre à la France et Nassau souverain.

A Cologne vivait un fripier de nouvelles,  
 Singe de l'Arétin, grand feseur de libelles:  
 Sa plume était vendue, et ses écrits mordans  
 Lançaient contre Louis leurs traits impertinens;  
 Deux fois tous les sept jours pour lui roulait la presse,  
 Et ses feuillets, notés par la scélératesse,  
 Décorés des vains noms de foi, de liberté,  
 Étaient lus du Batave avec avidité:  
 De ce poison grossier le succès fut rapide,  
 Le peuple et les régens suivant leur nouveau guide,  
 Ces bons marchands, heureux dans le sein de la paix,  
 Publièrent la guerre en haine des Français;  
 Thérèse de leurs bras fortifia sa ligue,  
 Et ne dut ce secours qu'au sermon de Rodrigue.

Ainsi d'un scélérat le vain raisonnement  
 Devint l'opinion du vulgaire ignorant:  
 Plein de ses préjugés il donne son suffrage,  
 Il approuve, il condamne, il loue, il vous outrage,

Il veut apprécier les grands et les héros,  
Sans les avoir connus, il reprend leurs défauts.  
Quand Mars au front sanglant, par sa funeste escorte,  
Du palais de Janus a fait ouvrir la porte,  
Dès qu'on voit dans les champs déployer les drapeaux,  
Les glaives meurtriers sortir de leurs fourreaux,  
Sans savoir la raison de leur haine cruelle,  
D'un des rois le vulgaire embrasse la querelle.

J'ai vu de nos Germains le bon sens perverti,  
Plein d'un instinct aveugle embrasser un parti,  
De l'Autriche oublier l'insolent despotisme,  
En faveur de Thérèse outrer le fanatisme,  
Détester Charles sept, Prussiens, Bava-rois,  
Et du Lorrain vaincu prôner les grands exploits.

O le plaissant projet de ce peuple caustique,  
Qui reprend un héros sur l'art de la tactique,  
Qui veut juger d'un camp, n'en ayant jamais vu,  
Et dispose un combat sans avoir combattu !  
Chacun, jusqu'au beau sexe, en ces graves matières  
Croit pouvoir décider par ses propres lumières ;  
Devant son tribunal ministres , généraux ,  
Et les rois agresseurs et les rois leurs rivaux  
Reçoivent leur arrêt en moins d'une minute,  
Et la navette en main l'on juge de leur chute ;  
Dans cet aréopage on décide des noms ,  
On élève , on détruit les réputations ;  
La vertu , les talens , le sceptre , la tiare ,  
Il n'est rien qu'on épargne en ce siècle bizarre.

Ce digne protecteur des arts et des talens,  
A qui la France a dû ses destins florissans ,  
Colbert , de l'industrie et le moteur et l'ame ,  
Souffrit après sa mort un traitement infame ,

Louis , qui dans l'Europe étala sa grandeur ,  
 Bienfaisant dans sa cour , terrible à l'empereur ,  
 Louis , que les travaux , les arts et la victoire  
 D'un pas toujours égal élevaient à la gloire ,  
 Dès qu'une fois la mort retrancha ses destins ,  
 Son tombeau fut couvert par des couplets malins ,  
 Et le Français léger , enivré de folie ,  
 Du plus grand de ses rois osa flétrir la vie.

Brédow , tel est le peuple , et l'idiot public ,  
 Rien ne peut échapper à sa langue d'aspic ;  
 C'est cet étrange oiseau rempli d'yeux et d'oreilles ,  
 De climats en climats publiant des merveilles ,  
 Qui ne peut assouvir sa curiosité ,  
 Qui confond le mensonge avec la vérité ;  
 L'inquiète cabale et la perfide envie ,  
 La haine , la fureur , l'infame calomnie  
 L'instruisent en passant de faits remplis d'horreurs ;  
 Et bientôt l'univers répète ces noirceurs ;  
 Etre blessé du monstre est un mal incurable.

Eh bien ! que pensez - vous ? l'homme est - il raisonnable  
 D'employer tant de soins , de peines , de travaux ,  
 D'immoler ses plaisirs , ses jours et son repos ,  
 Pour attirer sur lui les yeux et le suffrage  
 De ce peuple ignorant , téméraire et volage ,  
 Rempli de préjugés , esclave de l'erreur ,  
 Et du nom des mortels très - faux dispensateur ?

O gloire , illusion , cesse de nous séduire ,  
 L'amour de la vertu doit tout seul nous conduire :  
 Mon cœur doit me juger ; s'il m'approuve , suffit ,  
 J'arrache ces lauriers qu'on me prête à crédit.

Quoi ! je voudrais devoir mon nom et mon mérite  
 Au caprice inconstant d'une foule séduite ,

Et n'être vertueux que pour me voir louer !  
Que le monde me blâme ou daigne m'avouer ,  
Je ris de son encens , qui s'envole en fumée ,  
Et du peuple insensé qui fait la renommée.

## E P I T R E

*à ma Sœur de Suède.*

QUELLE gloire en ce jour , ma Sœur , vous environne !  
Vos premiers pas en Suède , en approchant du trône ,  
Vous ont déjà conduite à l'immortalité.

Ce royaume , autrefois si fier , si redouté ,  
Terreur du Danemarck , fléau de la Russie ,  
Arbitre du Sarmate , et maître en Germanie ,  
Était enfin réduit , à force de malheurs ,  
A la nécessité d'implorer ses vainqueurs ;  
Au milieu du sénat une guerre intestine  
Lui déchirait le sein et comblait sa ruine ;  
La Discorde ordonnait , et le peuple animé  
Tournait contre l'Etat son courage enflammé ;  
Tout paraissait perdu , l'Europe semblait dire ,  
Voici le dernier jour qui reste à votre empire.

Mais lorsque ce colosse , oppresseur du Germain ,  
S'incline vers sa chute et préface sa fin ,  
Une femme paraît , tout change , tout s'anime ,  
Le sénat généreux rompt le joug qui l'opprime ,  
La nation reprend des sentimens plus hauts ,  
Dignes du grand Gustave et de tous ses héros ;  
Ces cœurs humiliés , vaincus par la souffrance ,

Se remplissent d'espoir, d'ardeur, de confiance.  
Les peuples sont toujours ce que les font leurs rois ;  
Ma Princesse a fixé les destins des Suédois.  
Toutes les passions se taisent devant elle ,  
Il n'est plus d'envieux , il n'est plus de querelle ,  
L'ordre renaît du sein de la confusion ,  
On sacrifie enfin la haine à l'union.

Qu'Homère vainement vante Penthéésilée ,  
Que Mars guide ses pas , au fort de la mêlée ,  
Des bords du Thermodon aux bords du Simois :  
Quel que soit son courage et ses faits inouïs ,  
Des flammes qu'en ces murs la vengeance déploie ,  
Son bras ne peut sauver la malheureuse Troie ;  
Cette brave amazone , en ces champs pleins d'horreurs ,  
Ne combattit cent rois que pour voir des malheurs.

Qu'en vers harmonieux le sublime Virgile  
Dans le camp des Latins nous dépeigne Camille  
Dont les faibles secours, les stériles vertus  
Ne purent soutenir le bon roi Latinus.

Votre gloire , ma Sœur , plus sûre et plus brillante ,  
Mériterait au moins qu'un Voltaire la chante ;  
Mon cœur en est ému , j'admire vos exploits ,  
Mais pour tout exprimer je n'ai termes ni voix :  
Le seul pinceau d'Apelle osait peindre Alexandre ;  
Si ma témérité m'a fait trop entreprendre ,  
C'est qu'un si beau sujet soutient seul un auteur.

C'est donc vous que je vois à ce point de grandeur !  
C'est donc vous qui donnez à la Suède enchantée  
Ce feu divin qu'aux Cieux déroba Prométhée !  
Votre exemple étonnant porte la fermeté  
Jusqu'au sein palpitant de la perplexité ;  
Ce peuple libre et fier , ma Sœur , qui vous admire ,

Apprend à soutenir l'honneur de votre Empire !  
Timide auparavant, encouragé par vous,  
Il impose silence à ses voisins jaloux.

Un monstre que l'enfer vomit sur ce rivage ,  
Que l'implacable haine allaita de sa rage ,  
Qui se plaît dans le trouble à tramer des complots ,  
Ennemi des humains , de Thémis , du repos ,  
Qui nage dans le sang en ravageant la terre ,  
Infame précurseur du Démon de la guerre ,  
La Discorde en un mot , excitant ses fureurs ,  
S'échappant à moitié des fers de ses vainqueurs ,  
Répandait dans le nord ses poisons fantastiques ,  
Et corrompait les cœurs des altiers politiques.  
Les esprits sont troublés ; les peuples animés  
S'excitent aux combats l'un contre l'autre armés :  
Vous les voyez couvrir , rangés sous leurs bannières  
L'extrémité des champs de leurs vastes frontières ;  
Ce feu , qui couvè encore , est près d'être étendu ,  
Le ressort préparé par le monstre est tendu ;  
Un seul moment d'oubli d'une ardeur indiscrete ,  
Le maniment grossier d'une main mal - adroite ,  
Allait , malgré la paix , de nouveau vous plonger  
Dans les convulsions du trouble et du danger.  
La Discorde , en voyant prospérer son ouvrage ,  
D'avance se repaît du meurtre et du carnage.  
La barbare , en riant du faible des humains ,  
Applaudit en secret à ses cruels desseins ,  
Son succès l'enhardit , l'orgueil qui la possède  
La flatte qu'elle peut rappeler en Suède  
Ces jours , ces tristes jours qui confondant les droits ,  
Sur le trône ébranlé font chanceler les rois.  
Ce monstre , en redoublant la ruse et l'artifice ,

Sous les pas du sénat creusait un précipice :  
 Toujours accompagné de crimes , de forfaits ,  
 Il foulait à ses pieds l'olive de la paix.  
 Mais lorsqu'on le voit prêt à ravager la terre ,  
 Un Dieu dans ses cachots vient renfermer la guerre.  
 Le monstre audacieux en gémit de douleur ,  
 Il demeure interdit en proie à sa fureur ;  
 Rongé par les serpens qui servaient sa vengeance ,  
 Le bonheur des Suédois redouble sa souffrance.  
 Tel on peint sous l'Etna ce géant renfermé ,  
 Qui vomissant des feux de son gouffre enflammé ,  
 S'agite , et veut briser sa puissante barrière ;  
 Il brave en ses prisons l'auteur de la lumière ,  
 Mais ce Dieu , qui punit ses transports menaçans ,  
 Dédaigne au haut des cieux ses efforts impuissans.

Ce dieu , c'est vous , ma Sœur , oui , c'est vous dont l'égide  
 Pétrifia ce monstre envieux et perfide ;  
 Votre main détruisit ses infames complots  
 Sans armes , sans secours , sans foudres , sans carreaux ;  
 Il vous suffit d'un mot pour calmer la tempête ,  
 Vous dites : arrêtez , et la guerre s'arrête.

O Suède , reconnais d'aussi puissans secours ,  
 Si l'ombre de la paix protège tes beaux jours ,  
 Si du joug ennemi Stockholm est préservée ,  
 Bénis du fond du cœur la main qui t'a sauvée.

Auteurs , ne vantez plus dans vos pesans écrits  
 Les noms d'Elizabeth et de Sémiramis :  
 Suédois , votre Christine , indigne qu'on la prône ,  
 Par un caprice étrange abandonna le trône ;  
 Déjà mon héroïne a su le soutenir.

Ah ! quels engagemens , ma Sœur , pour l'avenir !  
 Si dans le second rang je vous vois si brillante ,

Parvenue au premier , jugez de mon attente :  
 Tout prêt à prononcer on tient les yeux ouverts ,  
 Votre règne intéresse et nous et l'univers ;  
 Il se dispose à voir l'Europe réunie ,  
 Par les soins généreux de ce puissant génie ,  
 Dont la sagesse égale , asservissant le fort ,  
 Fera l'amour du monde et la gloire du nord ;  
 Vénus à vos appas aurait cédé la pomme ,  
 Minerve à vos vertus connaîtrait un grand homme.

Vos tranquilles fujets , sous votre règne heureux ,  
 Diront : “ ô Prussiens ! ô peuple généreux !  
 „ C'est vous dont nous tenons cette nouvelle aurore ,  
 „ Premices des beaux jours qui la suivront encore ;  
 „ Nous vous devons la paix , nos biens , et nos honneurs. ”

Ah ! quel plaisir touchant ! quels concerts enchanteurs !  
 Foyers de mes aïeux , ô ma chère patrie !  
 O quel plus bel éloge et plus digne d'envie !  
 En respectant vos dons , on chante vos bienfaits ;  
 Nos voisins sont heureux , nos peuples satisfaits ;  
 On ne les entend point murmurer et se plaindre ,  
 Ils savent nous aimer , et ne sauraient nous craindre ;  
 De notre probité ces peuples convaincus  
 S'empressent d'ennoblir leur sang par nos vertus.  
 Combien viennent ici nous demander des femmes ?  
 Le tendre dieu d'Hymen , en embrasant leurs ames ,  
 Pour les encourager leur présente à la fois  
 Cinq exemples fameux des filles de nos rois ;  
 Celles \* ) dont s'applaudit l'heureuse Franconie ,  
 Que le Wéser chérit , que l'Oder déifie ;  
 Vous enfin que l'envie admire en frémissant ,

\* ) Mesdames les margraves de Bareuth et d'Anspach , madame la duchesse de Brunswic et madame la margrave de Schwedt.



Vous que vos ennemis estiment en tremblant ,  
Oui , vous qui contraignez jusqu'au vice lui-même ,  
A rendre hommage en vous aux vertus qu'il blasphème ;  
La vérité s'arrache à ces cœurs furieux :  
Ainsi l'enfer connaît et déteste les dieux.

Si le simple mérite est digne qu'on l'admire ,  
Quand la beauté s'y joint , il en a plus d'empire.  
Le stoïque Zénon , dans sa rigidité ,  
Aurait connu par vous le prix de la beauté ,  
Il eût été surpris de se trouver sensible.  
Ah ! malheur au mortel dont l'ame est inflexible !  
La raison ne doit point détruire l'homme en nous ,  
Quand le cœur s'attendrit , l'esprit en est plus doux.  
Oui , j'adore les dieux dans leur plus bel ouvrage ,  
Je vois dans vos attraits leur véritable image ;  
Cet hommage si pur et détaché des sens  
Se doit , comme aux vertus , aux charmes , aux talens.

Mais tandis que je vois la Suède fortunée  
Ne devoir qu'à vos soins sa haute destinée ,  
Vous le dirai-je ici , l'oserai-je , ma sœur ?  
C'est sa prospérité qui fait tout mon malheur :  
Ah ! si j'ai pu chanter votre gloire future ,  
Je sens en même temps murmurer la nature.  
Amitié , don du Ciel , sacrés liens du sang !  
Si nous devons tous deux nos jours au même flanc ,  
Parlez , enfin , parlez , sentimens d'un cœur tendre ,  
Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre  
Ce départ douloureux , cet adieu si touchant.  
Accablé de chagrin dans cet affreux moment ,  
Je vous quittai , ma sœur , m'arrachant à vos charmes.  
Que ce triste congé fut arrosé de larmes !  
Ce jour pour mon repos fut un fatal écueil ,

Ma douleur à jamais en fait un jour de deuil.  
Un éternel adieu ! ma sœur , quel sort barbare :  
Triste nécessité , devoir qui nous sépare !  
Fallait-il à mon peuple immoler mon bonheur ?

Heureux sont les mortels qui loin de la grandeur  
Réunissent en paix leur tranquille famille ,  
Dont un toit peut couvrir et mère et fils et fille !  
Satisfaits de leur sort dans leur obscurité ,  
Le bonheur est le prix de leur simplicité ;  
Ils ne redoutent point la fortune bizarre ,  
Et l'abyme des mers jamais ne les sépare ;  
Les brigues , les complots que forme l'étranger ,  
Amusent leur loisir , loin de les affliger ;  
Mais sur-tout , et c'est-là ce qui me désespère ,  
C'est chez eux que la sœur peut vivre auprès du frère.

Quels écarts insensés ! Où vais-je m'égarer ?  
Aimons sans intérêt , et sachons préférer  
Le bien de nos amis à notre bonheur même.

Je vois sur votre front poser le diadème ;  
Si la Suède connaît le prix de nos bienfaits ,  
Ne fouillons pas nos dons par d'impuissans regrets ,  
Etouffons nos soupirs et supprimons nos larmes.  
Loin de vous , mais toujours le cœur plein de vos charmes ,  
Votre félicité fera tout mon bonheur.  
Je le prévois déjà ce siècle de grandeur ,  
Ce temps où j'entendrai la prompte Renommée  
Répétant les accens de la Suède charmée ,  
Vous nommer à grands cris , en comptant vos exploits ,  
Le modèle du sexe et l'exemple des rois.

## E P I T R E

*à Podewils , sur ce qu'on ne fait pas tout ce qu'on  
pourrait faire.*

**L**ABORIEUX ami , dont l'esprit pacifique  
Dirige le vaisseau de notre république ,  
Vous , dont l'activité remplissant mes desseins ,  
D'un œil toujours ouvert veille sur nos destins ,  
Ne remarquez-vous pas , en passant en revue  
L'Europe , chaque jour présente à votre vue ,  
Dans des climats divers et parmi tant de lois ,  
Que du moine au pontife , et des commis aux rois ,  
Aucun mortel ne fait tout ce qu'il pourrait faire ?  
Le fils aveuglément suit les pas de son père ;  
Il n'est aucun Etat qui ne soit plein d'abus ,  
On les souffre , on s'en plaint , n'exigeons rien de plus.

Si quelque citoyen , pour l'Etat plein de zèle ,  
Ouvre au bonheur public une route nouvelle ,  
Entrant dans la carrière , il est d'abord lassé ,  
Et quitte son ouvrage à peine commencé.

Ces mortels adorés , dont l'ame magnanime  
Sert le genre humain sans briguer son estime ,  
Qui de tant de bienfaits , d'utiles changemens  
Laisèrent après eux d'illustres monumens ,  
Ces demi-dieux sur terre avec un esprit ferme  
Voulaient obstinément arriver à leur terme :  
La volonté peut tout ; qui ne veut qu'à demi ,  
Sort du sommeil , se lève , et retombe endormi.

En tous lieux , en tout genre on voit des gens habiles ;  
Bien peu d'un si grand nombre ont passé pour utiles ,  
S'ils n'ont point travaillé pour leur bien mutuel ;

La paresse , l'ennui , l'intérêt personnel  
Ont fait évanouir , dans leurs ames communes ,  
Des désirs vertueux dignes de leurs fortunes.

Eh ! qu'importe en effet à la société  
Qu'un ministre , absorbé dans la prospérité ,  
Ayant sans être roi la puissance suprême ,  
Pour le bien de l'Etat trouve un nouveau système ,  
Si quittant ce dessein , distrait par cent objets ,  
Il n'exécute point ses louables projets ?

L'un préfère aux travaux les plaisirs de la vie ,  
L'autre craint en secret de réveiller l'envie ,  
Et d'entendre crier contre le novateur  
Ce peuple , de l'usage aveugle sectateur ,  
Patron des vieux abus , insensible aux services ,  
Qui compte les bienfaits pour autant d'injustices.

Un autre dans son cœur des biens sent les attraits ,  
Immole ses devoirs à de vils intérêts ,  
Capable de servir l'Etat et la couronne ,  
Il ne voit , ne connaît , n'aime que sa personne.

Ces indignes mortels qui tolèrent nos maux ,  
Laissent nos lois , nos mœurs , et tout dans le chaos ;  
C'est un plaisir divin de pouvoir tirer l'ordre  
De la confusion et du sein du désordre ;  
Mais quelque fort malin , par des moyens secrets ,  
Retarde , et bien souvent enchaîne nos progrès ;  
L'intérêt , le dépit , la crainte , la paresse ,  
Sont les lâches ressorts de l'humaine faiblesse ;  
L'homme à l'humanité paya toujours tribut ,  
Guerriers , ministres , rois , aucun n'atteint son but.

Voyez-vous ces guerriers , au sein de la victoire ,  
Marquer imprudemment des bornes à leur gloire ,  
Préparer un pont d'or à l'ennemi qui fuit ,

Et de tous leurs travaux perdre eux-mêmes le fruit ?

L'amour-propre avec peu satisfait de lui-même,  
Se flatte, s'applaudit, s'élève au rang suprême,  
Il caresse un héros, il lui montre ses faits  
Par un verre trompeur qui grossit les objets ;  
Il lui dit : " C'est assez , et votre ardeur guerrière  
,, Dans ce jour mémorable a rempli sa carrière,  
,, Conservez les lauriers dont vous êtes muni ".  
L'ouvrage est commencé qu'il croit avoir fini.

Si le vil intérêt d'un ministre s'empare ,  
Si la corruption de son devoir l'égare,  
Du bonheur de l'Etat, de l'intérêt public  
Il fera sans remords un indigne trafic ,  
Embrouillera les lois, et se livrant au vice  
Au temple de Thémis il vendra la justice ;  
Sa voix dans les conseils, organe des voisins,  
Fera par artifice agréer leurs desseins ,  
Et troublant à leur gré le repos de la terre,  
Entraînera l'Etat dans l'horreur de la guerre ;  
Un traître s'enhardit de forfaits en forfaits.

Mais vous reconnaissez , à ces infames traits ,  
Ces monstres qu'à regret nous a tracés l'histoire ,  
Dont le peuple ulcéré déteste la mémoire ;  
Qui sans cesse abusant du nom du souverain,  
Opprimaient ses sujets sous leur sceptre d'airain ;  
Et dans ce second rang plus fiers, plus intraitables  
Que ne furent jamais les maîtres véritables ,  
Impérieux , et durs , et prompts à le trahir ,  
Le rendaient méprisable en se faisant haïr.  
Tel était ce Séjan, dont l'indigne statue  
Par le sombre Tibère enfin fut abattue :  
Tels, sous ces empereurs au vice trop enclins ,

On abhorrait Pallas, Narcisse, et Tigillin :  
Tels sous les faibles rois de la première race,  
Les maires du palais, en occupant leur place,  
Imposaient aux Français un joug oriental.

Quel abus des grandeurs et du pouvoir royal !  
Quelle utile leçon aux ministres, aux princes ,  
Qui loin de s'occuper du bien de leurs provinces ,  
Puissans pour leurs voisins, misérables chez eux ,  
Ont le cœur dévoré de soins ambitieux ;  
Ou qui voluptueux, plongés dans l'indolence ,  
En d'indignes mortels ont mis leur confiance !

Il n'est aucun Etat, quelque réglé qu'il soit ,  
Où pour le bien public la réforme n'ait droit ,  
Où l'usage et la loi, l'un à l'autre contraires ,  
N'offensent du bon sens les préceptes sévères.  
De ces difficultés on sent les embarras ,  
Mais pourquoi, dites-vous, ne les lève-t-on pas ?

Sachez comme en effet le monde se gouverne.  
Ceux devant qui le peuple en tremblant se prosterne ,  
Elevés dans la pompe, et dans l'oïiveté ,  
D'un ouvrage suivi redoutent l'âpreté ;  
Occupés de plaisirs, au sein de la mollesse ,  
Ces fainéans heureux respectent leur paresse ;  
Les affaires iront selon le gré des Dieux ,  
Tous les événemens étaient prévus par eux ,  
Et le soin que du monde a pris la providence ,  
De travaux superflus en honneur les dispense :  
Leur lâche quiétude adopte ces raisons  
Et perd dans ses langueurs les jours et les saisons ;  
Ces fardeaux de la terre, engourdis sur le trône ,  
Insensibles pour nous , tendres pour leur personne ,  
Semblables par leurs mœurs aux rois orientaux ,

Sans procurer le bien , tolèrent tous les maux.

Si la Saxe , autrefois puissante et fortunée ,  
A vu depuis dix ans changer sa destinée ,  
Préparer sa ruine , abaisser son crédit ,  
Ses peuples opprimés , son fonds à rien réduit ,  
N'en chargez point leur prince , il n'est point tyrannique ,  
Rien ne peut remuer son ame léthargique ;  
Condamnez sa faiblesse , et son oisiveté ,  
S'il cause tous leurs maux , c'est sans méchanceté ;  
Il s'endort sur des fleurs , et ses mains incertaines  
De l'Etat chancelant laissent flotter les rênes.

Avec d'anciens abus , la mollesse des cours ,  
L'oisiveté des grands , le monde va toujours ;  
Mais les vices des rois sont la première cause  
Que pour le bien public se fait si peu de chose.

Réprimons la satire , épargnons nos égaux ;  
Ah ! ferions - nous les seuls exempts de ces défauts ?  
Avons - nous en tout temps la même vigilance ?  
Dans nos travaux divers la même prévoyance ?  
Et n'est - il pas des jours où l'esprit detendu  
Incapable d'agir demeure sans vertu ?  
Où , loin d'approfondir le tout ou sa partie ,  
A peine glissons - nous sur la superficie ?

De ma légèreté vous me voyez rougir ;  
La mort est un repos , mais vivre c'est agir :  
Le temps , qui fuit toujours , aurait dû nous apprendre  
Que nos jours sont comptés , qu'il ne faut rien suspendre ,  
Qu'il faut par les cheveux saisir l'occasion ,  
Et passer constamment ses jours dans l'action ;  
La Parque coupe en vain le fil de notre vie ,  
Nous l'allongeons assez dès qu'elle est bien remplie ,  
Dès que nous dirigeons au bonheur des humains

L'usage du pouvoir qui repose en nos mains :

A ce but nos desseins doivent tous se réduire ;

L'ame est inépuisable, et peut toujours produire.

Voyez ces orangers féconds dans tous les temps ,

La sève leur fournit ses tributs abondans ;

Ces fleurs, ces pommes d'or, qu'ils produisent sans cesse ;

Semblent nous reprocher notre indigne paresse.

Si je chante en mes vers la môle activité ,

Ne me supposez point follement entêté

De ces esprits ardens qui désolent la terre ,

Et par inquiétude entreprennent la guerre ;

Non, je n'admire point ce fougueux roi du nord ,

Qui cherchant les travaux, les dangers et la mort ,

N'ayant d'autre plaisir que le trouble des armes ,

A détrôner les rois trouva ses plus doux charmes ;

Et loin de ses sujets, qu'il ne gouvernait pas ,

Conquérât la Pologne en perdant ses Etats.

Mais dans un citoyen revêtu de puissance ,

Je blâme hautement le goût de l'indolence ;

Son emploi, son honneur, son plaisir, son pouvoir ,

Tout devrait l'animer à remplir son devoir.

S'il est trop négligent, il est un infidelle ,

Et la paresse en lui peut être criminelle ;

On n'a pas de mérite à s'abstenir du mal ,

Etre ardent pour le bien, c'est le point principal.

Si l'on daigne approuver qu'un poème agréable

Orne la vérité des attraits de la fable ;

Si la naïveté peut être de saison ,

Pour adoucir les traits de l'austère raison ,

Qu'on me permette ici d'emprunter ses nuances ,

Pour cacher sous des fleurs l'âpreté des sentences.



Sur le sommet d'un mont de rochers hérissé,  
Le temple de la Gloire était jadis placé :  
Elle promet un prix à ceux dont le courage,  
Surmontant ces dangers , viendrait lui rendre hommage.

Un jour tous les amans , excités par ce prix ,  
Tentèrent de monter à son sacré pourpris :  
En approchant du mont , les uns , pleins de surprise ,  
Restaient tout étonnés de leur grande entreprise ;  
Plus loin de jeunes gens légers , fous , amoureux ,  
Allaient cueillant des fleurs pour l'objet de leurs vœux ;  
D'autres d'un pas timide entraient dans la carrière ,  
Effrayés du danger retournaient en arrière ,  
Et d'autres fatigués , rebutés , abattus ,  
Se couchaient sans vigueur sur le roc étendus ;  
On en voyait plus haut monter avec audace ,  
Jaloux de leurs rivaux , leur disputer la place ,  
Au bord du précipice , au point de succomber ,  
Se heurter en fureur , au bas du mont tomber.

Un sage , sans envie et sans incertitude ,  
Par un sentier plus court , et même encor plus rude ,  
Animé par le prix que la Gloire promet ,  
De rochers en rochers vola jusqu'au sommet :  
C'est - là qu'il fut reçu dans les bras de la Gloire ,  
Et son nom fut écrit au temple de Mémoire ,  
Dans ce livre si court , où sont les noms fameux  
Des mortels dont le cœur fut ferme et vertueux.

La Déesse , approuvant l'effort de son courage ,  
Lui dit : “ Soyez heureux , jouissez du partage  
„ De ces esprits actifs , auteurs , rois , et guerriers ,  
„ Le repos est permis , mais c'est sous les lauriers ”.

## E P I T R E

*à ma Sœur de Barcuth, sur l'usage de la Fortune*

Du songe des grandeurs l'image évanouie  
M'a rendu tout entier à la philosophie.  
Evitant les fâcheux, le tumulte et le bruit,  
Je profite du temps chaque instant qu'il s'enfuit ;  
J'achète à peu de frais mille plaisirs champêtres,  
J'arrondis des berceaux, je fais tailler des hêtres,  
Je lis *la Quintinie*, et par son art divin  
Je change un fable aride en fertile jardin ;  
Là je me plais à voir pousser, verdir, éclore  
Des fleurs que le midi reçut des dons de Flore ;  
Mon ami *Philémon* vient dans ces lieux reclus  
Diffuser avec moi du prix qu'ont les vertus,  
Et lorsque son discours échauffe mon génie,  
Je l'enrichis des traits qu'offre la poésie ;  
Une feuille, une fleur, et de moindres objets  
A nos moralités fournissent des sujets :  
La Nature à nos yeux est pleine de merveilles.  
Nous admirons souvent le peuple des abeilles ;  
O quel plaisir, ma Sœur, de les voir travailler  
Ce doux suc que l'instinct leur apprend à piller !  
De leurs soins mutuels, et de leur vigilance  
Résulte pour l'essaim la commune abondance ;  
L'un travaille pour l'autre, et ce miel apprêté  
Appartient sans partage à la communauté.

Pourquoi ne suit-on pas, disais-je, leur exemple ?  
L'homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple  
Cette heureuse union et l'ordre sans égal,  
Qui concourt en effet à leur bien général.

L'abeille a , mieux que nous , réglé sa république ;  
On n'y voit point de mouche altière et magnifique  
Refuser à ses sœurs le fruit de ses travaux ;  
L'orgueil et l'intérêt respectent leur repos.

Fièré raison humaine , orgueilleuse folie ,  
Que de ces animaux l'exemple t'humilie !  
Notre cœur endurci méprise les humains ;  
L'homme change de mœurs en changeant de destins :  
Enivré de l'éclat de son bonheur suprême ,  
Il suit son origine , il s'ignore lui-même.

Qui dirait , lorsqu'on voit ces grands si dédaigneux ,  
Que les pauvres sont faits du même limon qu'eux ,  
Que ces gueux en lambeaux , courbés sous les misères ,  
Marqués des mêmes traits sont en effet leurs frères ?  
L'orgueil les a changés , c'est l'ouvrage du fort ,  
Du riche au misérable il n'est plus de rapport ;  
A leur destin commun rien ne les intéresse ,  
Ce sont des animaux de différente espèce ;  
Les loups sans s'émouvoir regardent les faucons  
Du sang de la colombe arroser les vallons.

Que je suis en courroux lorsque certaine Altesse  
Jusqu'aux chevaux , aux chiens prodigue sa tendresse !  
On dirait que pour eux le destin l'agrandit ;  
De sa folle dépense ils tirent le profit ;  
Ces chevaux superflus s'engraissent à la crèche ,  
Tandis qu'abandonné le pauvre se desèche ;  
Il nage dans le luxe , il ne vit que pour lui ,  
Et c'est un songe vain que le malheur d'autrui :  
Cet abus , je l'avoue , à tel point m'importune ,  
Que j'en ai méprisé les grands et la fortune.

“ Vous en êtes surpris ? repartit Philémon :  
„ Le monde est inhumain , ingrat , et sans raison.

„ Pour moi, depuis long-temps j'appris à le connaître,  
 „ Jadis de la Fortune on m'a vu le grand-prêtre,  
 „ Son temple était rempli de fots adulateurs,  
 „ L'univers y venait demander des honneurs.  
 „ Le courtifan difait; ô puiffante Déesse!  
 „ Donnez-moi du pouvoir, afin que j'en opprefse  
 „ Un rival odieux qu'on dit de mes amis;  
 „ Le roi lui demandait des efclaves foudmis;  
 „ Un homme du bel air, à mine évaporée,  
 „ Voulait un grand état, une maifon dorée;  
 „ Un franc diffipateur exigeait un gros bien,  
 „ Pour qu'il eût le plaifir de le réduire à rien;  
 „ L'avare lui difait: Déesse falutaire,  
 „ Donnez-moi bien de l'or, afin que je l'enterre;  
 „ Un comte, en fe dreflant, criait avec fierté,  
 „ Quand parviendrai-je au rang que j'ai tant mérité?  
 „ Je n'aurais jamais fait, fi de tant de prières  
 „ Je voulais rapporter les phrafes fingulières:  
 „ Bref, aucun ne pensait dans fes bizarres vœux,  
 „ Au noble et doux plaifir de faire des heureux;  
 „ Et ma Déesse aveugle, inégale et quinteufe,  
 „ Sur l'emploi de fes dons nullement fcrupuleufe,  
 „ Refufait par travers, ou donnait fans raifon. ”

La Fortune, lui dis-je, eft un cruel poifon:  
 Lorsqu'elle a pu remplir l'efprit de fa chimère,  
 Elle altère le fond du meilleur caractère;  
 L'homme dans fes transports s'imagine être un Dieu,  
 Il prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu.  
 Ces grands, énorqueillis de leur magnificence,  
 Penfent qu'ils font l'objet pour qui la providence  
 Fit fortir du néant ces êtres fi divers  
 Qui rampent fur ce globe, ou volent dans les airs;

Ils se placent eux seuls au centre de ce monde ,  
Et tout le reste est bien , quand pour eux tout abonde ,  
Tendres sur leur fujet , insensibles pour nous ,  
Ivres de leurs plaisirs , de leur grandeur jaloux ,  
Semblables aux rameaux dont les feuilles stériles  
Du tronc qui les nourrit tirant les suc utiles ,  
Dans un feuillage vain étalent leur beauté ,  
Laissent leurs tendres fruits sécher à leur côté ;  
Est-ce donc pour eux seuls que se filtre la sève  
Qui par tant de tuyaux jusqu'aux branches s'élève ?  
Ah ! quelle heureuse main coupera ces rameaux ,  
Des présens de Pomone injurieux rivaux ?  
Avec trop de chagrin j'en vois grossir le nombre.

Philémon repartit , prenant un air plus sombre :  
“ Peut-être verrait-on plus de cœurs bienfaisans ,  
„ Mais ce monde pervers est peuplé de méchans ;  
„ Les bienfaits sont payés de noire ingratitude ;  
„ Qui fait de la sagesse une profonde étude ,  
„ S'il connaît les mortels , ne les servira pas ”.

Qu'il est beau , *Philémon* , de faire des ingrats !  
Faut-il , lorsqu'aux vertus un doux penchant nous guide ,  
Que l'austère raison contre le cœur décide ?

O vous , sage Minerve , aimable et tendre sœur ,  
O vous qui possédez tous les talens du cœur ,  
Vous pensez , je le fais , qu'un noble caractère  
Ne trouve en sa grandeur de plaisir qu'à bien faire ,  
Et qu'à communiquer à l'homme son égal  
Les faveurs dont pour lui le Ciel fut libéral.

Ces colonnes dont l'art d'un habile architecte  
Sait orner noblement sa façade correcte ,  
Ces masses ne sont pas de ces vains ornemens  
Que la profusion ajoute aux bâtimens ;

Mais leur commun concours , leur force réunie ,  
Soutient solidement la façade embellie.

Notre grand édifice est la société ,  
Tout citoyen concourt à son utilité ;  
L'embellir n'est pas tout , et pour le dire encore ,  
La bonté la soutient , le faste la décore.

O puissante Nature ! ame de l'univers !  
Souffre que tes secrets éclatent dans mes vers ;  
Menagère ou prodigue , on te voit toujours sage ,  
Ton dessein permanent mène tout à l'usage.

Voyez ces réservoirs qui pour les grands desseins  
Aux entrailles des monts sont creusés par les mains ;  
Les fleuves orgueilleux en ont tiré leur source ,  
D'un humide cristal ils fournissent la course ;  
En fuyant de leur sein , jeunes , faibles ruisseaux ,  
Ils arrosent les prés de leurs fécondes eaux ;  
Mais bientôt agrandis , enflés d'eaux passagères ,  
Ils portent leur tribut à des mers étrangères ,  
D'où le soleil après les changeant en vapeurs ,  
Goutte à goutte en pleuvant les rend sur les hauteurs ;  
Ce n'est point pour croupir que les monts les amassent ,  
Par ces mêmes canaux le Sort veut qu'ils repassent.

Et tels sont les devoirs attachés aux honneurs :  
Des dons de la Fortune heureux dispensateurs ,  
Les grands pour les Etats sont la source féconde  
Qui porte l'abondance et le bonheur au monde.

Que j'aime ce discours qu'un sage magistrat \*)  
Tint au peuple romain séparé du sénat !  
Autour du mont sacré triomphait la Discorde ,  
Son éloquente voix rétablit la concorde.

\*) Ménénus Agrippa.

“ La république, amis, leur dit-il, est le corps  
„ Dont tous les citoyens sont autant de refforts ;  
„ Un seul membre perclus peut troubler l'harmonie  
„ Qui maintient la santé, qui prolonge la vie :  
„ Supposons que la bouche, aimant mieux discourir,  
„ Refusât à son corps le soin de le nourrir ;  
„ L'animal épuisé dans sa langueur mourante ,  
„ Serait mis au tombeau par la faim dévorante.  
„ Membres féditieux, injustes plébéiens ,  
„ Servez votre sénat et foyez citoyens”.

Quel que soit le haut rang qu'on tienne en sa patrie :  
De la totalité l'on fait toujours partie :  
Si par vous les humains ne sont pas secourus,  
L'Etat ne voit en vous que des membres perclus.

Modérons nos transports, évitons la satire,  
C'est peu de condamner, le grand art est d'instruire ;  
Enseignons en amis, sans prêcher en censeurs,  
Comment l'homme sensé doit user des grandeurs,  
Comment fuyant l'orgueil, la haine, la vengeance,  
Sa bonté doit sur-tout annoncer sa puissance.

“ Il n'est rien de plus grand dans ton sort glorieux,  
„ Que ce vaste pouvoir de faire des heureux,  
„ Ni rien de plus divin dans ton beau caractère,  
„ Que cette volonté toujours prête à le faire” ,  
O fait dire à César ce consul orateur ,  
Qui de Ligarius se rendit protecteur ;  
Et c'est à tous les rois qu'il paraît encor dire :

“ Pour faire des heureux vous occupez l'empire,  
„ Astres de l'univers, votre éclat est pour vous,  
„ Mais de vos doux rayons l'influence est pour nous”.

Les grands, ces fils chéris de l'aveugle Fortune,  
Sont couverts de mépris si leur ame est commune.

Néron, quoique César, fût haï des Romains ;  
Rome pour leurs vertus chérit les Antonins ;  
Bienfaisans Antonins ! mes héros , mes exemples ,  
Il faut vous invoquer , vous méritez des temples ;  
Si de faibles humains peuvent atteindre aux dieux ,  
Vous êtes immortels , adorables comme eux :  
Je sens à votre nom dans le fond de mon ame ,  
Que l'amour des vertus redouble encor sa flamme ,  
Oui , j'en présume mieux du triste genre humain.

Julien peu connu fut le dernier romain.  
Que de monstres affreux profanèrent le trône ;  
Et firent éclipser l'éclat de leur couronne !

Mais faut-il être roi pour être bienfaisant ?  
N'est-il plus de vertus quand on est moins puissant ?  
L'occasion peut rendre un pauvre serviable ,  
Dans l'état médiocre on fera secourable ;  
Si l'on est riche , au pauvre on doit son superflu ;  
Un grand doit protéger l'indigente vertu ;  
Dans la prospérité l'ame entière s'étale ;  
On la voit ce qu'elle est , avare ou libérale.  
Nos états sont divers ; nos devoirs sont communs.

Ainsi la tendre fleur nous donne ses parfums ,  
La campagne ses blés , les arbres leurs ombrages ,  
Les rochers leurs métaux , les prés leurs pâturages ,  
L'océan ses poissons , et les vents leur fraîcheur.  
Ainsi l'astre du nord guide le voyageur.  
Ainsi lorsque la nuit répand ses voiles sombres ,  
La sœur du dieu du jour vient éclairer les ombres.  
Ainsi le grand flambeau , moteur de l'univers ,  
De ses rayons brillans remplit le champ des airs ;  
Par lui-même fécond , son influence pure  
Ranime tout , et rend la vie à la nature.



## E P I T R E

à Schwerts , sur les Plaisirs.

DE nos brillans plaisirs aimable directeur ,  
O vous qui gouvernez , au gré du spectateur ,  
Les jeux de Terpsichore et ceux de Polymnie ,  
Les pleurs de Melpomène et les ris de Thalie !  
Lequel de ces plaisirs pourrait selon nos vœux  
Contribuer le plus à faire des heureux ?

Serait-ce , dites-moi , la joie impétueuse ,  
Du brillant carnaval , fille si dangereuse ,  
Si chère à nos galans , si funeste aux époux ,  
Lorsque sous plus d'un masque on voit de jeunes fous  
Suivre les étendards du beau dieu de Cythère ,  
Enflammés de ses feux , prompts à se satisfaire ,  
Sauter , tourbillonner au son des instrumens ,  
Et s'enivrer enfin de cent plaisirs bruyans ?  
L'aurore en plein hiver si lente et si tardive ,  
Paraît selon leurs vœux trop prompte et trop active ,  
Quoique de leur amour le rapide roman  
Souvent en un quart d'heure ait dégoûté l'amant.  
Peut-être aimeriez-vous qu'on préférât la scène  
Où Molière traça , de sa naïve veine ,  
De nos bizarres mœurs l'humiliant tableau.

“ Cherchez , me dites-vous , un spectacle nouveau :  
„ Allez à ce palais enchanteur et magique  
„ Où l'optique , la danse , et l'art de la musique  
„ De cent plaisirs divers ne forment qu'un plaisir ;  
„ Ce spectacle est de tous celui qu'il faut choisir.  
„ C'est-là que l'Astrua par son gosier agile  
„ Enchanter également et la cour et la ville ,

„ Et que Félicino par des sons plus touchans  
 „ Sait émouvoir les cœurs au gré de ses accens ;  
 „ C'est-là que Marianne , égale à Terpsichore ,  
 „ Entend tous ces *bravo* dont le public l'honore ;  
 „ Ses pas étudiés , ses airs luxurieux ,  
 „ Tout incite aux désirs nos sens voluptueux. ”

Je vous entends : fachez que dans le fond de l'ame  
 J'aime tous ces plaisirs qu'un faux mystique blâme ;  
 Ami des sentimens des épicuriens ,  
 Je laisse la tristesse aux durs stoïciens ;  
 Si comme Thèbe hélas ! notre ame avait cent portes ,  
 J'y laisserais entrer les plaisirs en cohortes.

Tout le monde après tout ne pense pas ainsi ;  
 J'ai vu d'outrés chasseurs , en haussant le fourcil ,  
 Bailler et s'endormir au sein de ces merveilles ;  
 Nul son ne peut flatter leurs stupides oreilles ;  
 Leur esprit occupé de cerfs , de sangliers ,  
 Au lieu de voir Cinna , rêvait aux lévriers.

J'ai vu sur vos gradins frémir d'impatience  
 Plus d'un vieil Harpagon rêvant à la finance ,  
 Pressé de visiter ses ferrures , ses huis ,  
 Et de compter tout seul ses sacs pleins de louis ;  
 Vous savez qu'au spectacle un certain fils d'Euclide  
 S'avisa d'égayer son cerveau trop aride ,  
 Sans entendre , sans voir , et même sans parler ,  
 Il se mit en rêvant d'abord à calculer  
 Les effets de la voix , l'espace de la salle ,  
 Le théâtre , l'optique et le grand cintre ovale :  
 Cela fait , ne trouvant rien de touchant pour lui ,  
 Et se sentant glacé de dégoût et d'ennui ,  
 Sans qu'il eût vu finir un acte , est-il croyable ?  
 Il sortit brusquement , donnant le tout au diable.

Quel feu n'anime point toutes nos actions ,  
Lorsqu'on nous voit servir nos propres passions ?  
Mais nous sommes glacés pour les plaisirs des autres.  
Si notre instinct nous force à préférer les nôtres ,  
Tolérons dans chacun ses propres sentimens ,  
Comme les traits de l'homme , ils sont tous différens :  
Oui , bénissons plutôt la sage providence ,  
Qui suffisant à tout avec tant d'abondance ,  
Ayant à l'infini varié tous nos goûts ,  
Pourvoit en même temps à les contenter tous ;  
Sans quoi ces doux plaisirs , seuls charmes de ce monde ,  
Seraient pour les humains une source féconde  
De jalouses fureurs , de démêlés cruels ;  
On verrait à la fin les malheureux mortels ,  
Pour satisfaire un goût , ensanglanter la terre ,  
Et le plaisir ferait le sujet de la guerre.

Pensez-vous donc qu'il faille aux hommes fainéans  
Des plaisirs merveilleux pour chatouiller leurs sens ?  
Que manquant de spectacle ou de feux d'artifice ,  
Ils aient droit d'accuser le destin d'injustice ?

La Nature attentive en tout temps a voulu  
Suffire à nos besoins , et même au superflu ;  
Elle transforme , au sein des misères humaines ,  
En désir les besoins , en volupté les peines ;  
C'est d'elle que nous vient le charme de l'amour ,  
Aussi doux pour Colin que pour l'homme de cour ;  
C'est d'elle que nous vient le sommeil délectable ,  
Secours voluptueux , au corps si favorable.  
Dans une ardente soif trouvez un clair ruisseau ,  
C'est boire du nectar que d'avaler son eau :  
Quand le lion brûlant nous fait rechercher l'ombre ,  
Quel bien de respirer l'air frais dans un bois sombre !

Sur le duvet des prés couché nonchalamment ,  
De laisser son esprit errer tranquillement !  
Mais enfin , quel spectacle approche de l'aurore ?  
La nuit fuit , et bientôt un beau pourpre colore  
Un tiers de l'horizon aux bords de l'orient ;  
On voit pâlir les feux du vaste firmament ,  
Le brouillard se dissipe , et du haut des montagnes  
Quelques faibles rayons vont dorer les campagnes ;  
Zéphyre en voltigeant vient agiter les fleurs ,  
Un instinct de plaisir s'empare de nos cœurs ;  
Le monde est renaissant , l'astre de la lumière  
Remplit de son éclat sa brillante carrière ,  
Des flambeaux de la nuit ses rayons triomphans ,  
Paraissent et plus purs et plus étincelans ;  
Dites , par quel prestige , ou bien par quel miracle  
L'art pourra-t-il jamais atteindre à ce spectacle ,  
Et par quelles couleurs peindrez-vous du soleil  
La pompe fastueuse , et l'éclat sans pareil ?  
Graun n'imitera point , quoiqu'il soit un grand maître ,  
Le doux gazouillement si simple et si champêtre  
Du tendre rossignol et des chantres des bois ,  
Quand l'aube d'un beau jour semble exciter leur voix.

Une nymphe à quinze ans , de sa beauté parée ,  
A vos visages peints doit être préférée ,  
Malgré le vermillon , les pompons , et le fard ,  
La nature a le droit de triompher de l'art.

Tels sont les doux plaisirs d'une vie innocente ;  
Si leur simplicité vous paraît moins brillante  
Que vos fêtes , vos jeux , où tout est cadencé ,  
Sachez qu'étant unis ils n'ont jamais lassé ;  
Ils sont comme un ruisseau , qui voit couler sans peine  
Son onde de cristal sur l'argentine arene ,

Il embellit les prés en les rendant féconds,  
Il ne se vante point de ses superbes ponts,  
Et sans avoir l'honneur qu'ont les grandes rivières,  
De porter des bateaux décorés de bandières,  
Et de laver les murs des plus grandes cités,  
Où par nos bons Germains leurs flots sont insultés,  
Sa course moins gênée en est bien plus égale.  
Goûtez de ces plaisirs qu'enseigne ma morale :  
Les remords dévorans ne les suivent jamais ,  
On en jouit sans trouble, on les prend sans excès,  
On y revient toujours lorsqu'on est las des vôtres.

Dans tout âge nos goûts sont succédés par d'autres ;  
Le printemps nous soumet à l'inconstant amour ,  
La Gloire, en notre été, sur nous règne à son tour ,  
Dans l'automne souvent l'intérêt en ordonne ,  
Et l'hiver de nos jours se plaint, gronde, et raisonne ;  
Des visages ridés , des cheveux blanchissans  
Sont honteux d'arborez tous vos déguisemens ;  
Dans la décrépitude il s'écarterait bien sans doute  
D'endosser sans desirs le masque et la bahoute ;  
L'amour n'a plus pour eux ni flèches ni carquois ,  
Et la caducité n'en reçoit plus de lois ;  
L'amour aux cœurs glacés paraît une folie ,  
En les abandonnant l'amour les humilie ;  
Ils blasphèment les Dieux qu'ils avaient adorés ,  
Ils ne sont qu'impuissans et non pas modérés.  
Sans passions, adieu vos galantes merveilles ,  
Les sens sont comme sourds au rapport des oreilles.  
Les yeux sont-ils frappés des objets les plus beaux ?  
C'est l'ombre d'un palais qui se peint sur les eaux ,  
Tandis que chaque flot d'une course légère  
Emporte en s'échappant cette ombre passagère ;

Ainsi pour un vieillard passent les voluptés.

Jouissons des plaisirs fans en être entêtés ;  
Schwerts , heureux qui s'en va reprenant sa houlette  
Retrouver ses jardins , ses bois , et sa retraite ,  
Après que sur la scène il a vu dans un champ  
Amollir par des pleurs le fier *Coriolan* ,  
Ou fauver , au milieu de la Grèce assemblée ,  
La triste *Iphigénie* au point d'être immolée !

Tout ce brillant fracas à la fin assourdit ,  
Et l'homme dissipé lui-même s'étourdit :  
Dans une vie errante et presque vagabonde ,  
Suivez le tourbillon de la cour et du monde ,  
Toujours embarrassé d'affaires fainéans ,  
Profondément remplis de cent riens importants ;  
Et sans cesse entraîné par le torrent rapide  
Des plaisirs répétés , dont la mode décide ,  
De cette oisiveté prompt à vous infecter ,  
Sans vivre , sans penser , réduit à végéter ,  
Au grand monde , au spectacle empressé de paraître ,  
Vous vous fuirez de crainte un jour de vous connaître.

Qui veut s'étudier doit chercher le repos ,  
Là seul avec lui-même il peut voir ses défauts.  
C'est ainsi de son temps que doit user le sage ;  
De l'art de se connaître il fait l'apprentissage ,  
Et dans un examen souvent trop odieux ,  
Vainqueur des préjugés qui fascinaient ses yeux ,  
Il foule sous ses pieds l'artificieux masque ,  
Qui cachait ses travers , ou son humeur fantasque ,  
Repousse l'amour-propre , en son cœur renaissant ,  
Qui flatte ses desirs , et blesse en caressant.

Je vois que vous pensez que toute comédie  
Prend le ridicule et réforme la vie ;

Oui, mais ce jeu plaifant, quelquefois trop bouffon,  
 Effleure nos défauts fans attaquer le fond;  
 On y cherche un bon mot, qu'aiguife la satire,  
 Ce n'est point un sermon, au théâtre on veut rire.  
 Montrez - moi, s'il fe peut, un mortel vicieux  
 Que votre comédie ait rendu vertueux:  
 Non', cet augufte emploi ne fut point fon partage:  
 Qui veut fe corriger trouve un pénible ouvrage,  
 C'est le combat interne et la réflexion  
 Qui nous font approcher de la perfection.  
 Oui, notre vrai bonheur et notre récompense,  
 C'est d'établir la paix dans notre confcience.  
 Schwerts, de vos vains plaifirs on ne doit s'occuper  
 Que lorsque du travail il faut fe diffiper.

## E P I T R E

à *Algarotti.*

AIMABLE rejeton de l'antique Aufonie,  
 En qui l'on reconnaît tout le brillant génie,  
 L'urbanité, le goût de ces efprits ornés  
 Que Rome produifit en fes temps fortunés,  
 D'où vient, Algarotti, que l'homme né caustique  
 Jusques fur fes amis fe permet la critique?  
 Qu'à trouver des défauts occupant fa raifon,  
 Au nectar de l'éloge il mêle du poison?  
 N'est-ce point l'amour-propre, ingénieux Protée,  
 Qui prenant de l'efprit la figure empruntée,  
 Des mœurs, du ridicule, et des défauts d'autrui  
 Elève un monument qu'il érige pour lui?  
 Ou ferait-ce qu'un Dieu, dont nous fommes l'ouvrage,  
 Eût empreint dans nos cœurs une fécète image,

Qui retraçant les traits de la perfection ,  
 Nous fait juger d'autrui par la comparaifon ?

Cherchons moins d'argumens pour pallier un vice  
 Que forma l'amour - propre au fein de la malice.  
 Un courtifan adroit condamne fes rivaux ,  
 D'une main complaifante il flatte fes défauts ;  
 Il n'eft point médifant , il s'en ferait fcrupule ;  
 Mais d'un sot plaifamment il rend le ridicule :  
 Cet efprit pénétrant , dont il fe fait honneur ,  
 Me fait craindre fa langue , et foupçonner fon cœur :

S'il étoit bienfefant , fon éloquence vaine  
 Ne déchirerait pas toute l'efpèce humaine ,  
 Sur les défauts d'autrui beaucoup moins rigoureux ,  
 Par charité fouvent il fermerait les yeux.

Mais de ces fcrutateurs la langue trop hardie  
 Glace chez les mortels l'amitié refroidie ,  
 Plaçant à tout propos des *fi* malins , des *mais* ;  
 Juges de leurs amis , ils leur font leur procès.  
 Même , à force de goût et de délicateffe ,  
 Ils prennent en horreur notre fragile efpèce :  
 Dans ce fiècle de fer , dans ces temps corrompus ,  
 Il n'eft plus par malheur d'Achate , de Nifus ;  
 L'homme plein de bonté paffe pour imbécille ,  
 L'amitié s'exprimant prend le ton de Zoïle.

“ Lycidas mon ami , dit l'un , me fait bâiller ,  
 „ Perfe ferait charmant s'il n'aimait à railler ,  
 „ Chryfippe eft ennuyeux , il eft toujours fublime ,  
 „ Et l'emporté Damon à tout propos s'anime ,  
 „ Ménélas eft trop fier , Sulpicius trop bon ,  
 „ L'économe Lycas eft plus qu'un harpagon ,  
 „ Héraclite hypocondre en lui-même fe mine ,  
 „ Et Narcyffe , en vrai fat , chérit fa bonne mine ”.



Par de pareils propos , pleins de malignité ,  
On renverse l'esprit de la société.  
Ah ! si l'homme , du moins , dans sa folie extrême ,  
Fesait sans préjugés un retour sur lui-même ;  
Il trouverait en lui le nombre des défauts  
Qu'il va si hautement blâmer chez ses égaux ;  
On le verrait bientôt , quand son ami le blesse ,  
Compenser avec lui faiblesse pour faiblesse ,  
Et l'aidant à voiler certains défauts trop nus ,  
Relever de bon cœur l'éclat de ses vertus.  
Qui trouve tout mauvais , est rempli de malice ,  
Un œil qui voit tout jaune est atteint de jaunisse ;  
Souvent les préjugés et les préventions  
Nous dictent les arrêts de nos décisions.

La Nature , en suivant ses maximes constantes ,  
Tailla tous les objets à faces différentes ,  
Burrhus voit le dessus , Séjan voit le revers ;  
De-là sur un objet cent jugemens divers.  
J'ai honte qu'un soldat , nourri dans l'ignorance ,  
Réprouve d'un lettré l'étude et la science ,  
Ou lorsqu'aux financiers quelque pédant fourré  
De leur utile emploi fait un portrait outré ,  
Ou qu'en argumentant l'homme de lois s'engage  
A prouver qu'un soldat est un anthropophage :  
Extravagans , bouffis de vos faibles exploits ,  
Don Quichottes zélés de vos divers emplois ,  
Ne verrez-vous jamais que l'immense Nature  
A bien plus d'une fin a fait la créature ?  
Tout être eut ses destins , tout homme eut ses talens ,  
Et pour le bien du monde ils sont tous différens.

Si chacun s'enrôlait sous Cujas et Barthole ,  
Qui de ses bras nerveux rendant la terre molle ,

Déchirerait son fein , cultiverait son champ ,  
Ramasserait les blés coupés d'un fer tranchant ?  
Sera-ce l'avocat qui pourra vous défendre ,  
Si quelque prince actif , prêt à tout entreprendre ,  
Forme sur le royaume un projet dangereux ,  
Et vient couvrir vos champs de ses soldats nombreux ?

Supprimons le soldat ou le jurisconsulte :  
Même danger alors pour l'Etat en résulte ;  
Ce ferait un vaisseau privé de matelots ,  
Voguant au gré d'Eole , à la merci des flots.  
Ce ces instincts divers l'espèce et la nuance  
Fait , loin de la blâmer , bénir la providence :  
Ne condamnons jamais que le vice effronté ,  
Trop funeste ennemi de la société.

On peut vous pardonner l'humeur acariâtre ,  
A vous que la Nature a traités en marâtre ,  
Vous , malheureux Therfite , et vous triste Brunel ,  
Oui , vengez-vous sur nous des cruautés du Ciel.

Mais qu'un homme d'esprit se porte à la folie  
D'obscurcir les talens , de ternir le génie ;  
Que par malice enclin à blâmer ses égaux ,  
Taupe sur leurs vertus et lynx sur leurs défauts ,  
Il se fasse un plaisir de critiquer , de nuire ,  
Non , c'est à quoi mon cœur ne peut jamais souscrire.  
Ce sujet me rappelle un conte qu'on me fit  
Dans cet âge où la fable instruisait mon esprit.

En ces temps où le monde était dans son enfance ,  
Chaque être était , dit-on , doué de connaissance ,  
La raison éclairait les sages animaux ,  
L'on entendait parler jusques aux végétaux ,  
Toute chose en naissant semblait être parfaite ,  
Et ni plante ni fleur n'était alors muette.

Dans un certain jardin, en ces temps renommé,  
Que l'auteur par oubli ne nous a pas nommé,  
La Rose, en s'admirant, et méprisant la Vigne,  
Lui dit un jour : " Je plains ta destinée indigne,  
„ Si l'homme ne taillait tes rameaux superflus,  
„ Si tu n'élevais pas tes pampres abattus,  
„ Entourant tendrement cet ormeau charitable,  
„ Tes farnens languissans ramperaient sur le sable ;  
„ Tes seps disgraciés ne portent point de fleurs,  
„ Tes feuilles sont sans ombre, et tes fruits sans odeurs.  
„ Aux rayons d'un beau jour lorsqu'on me voit éclore,  
„ Mon éclat cède à peine au pourpre de l'aurore,  
„ Cet encens recherché, ces baumes peu communs  
„ N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes parfums ;  
„ Nous sommes des festins les compagnes fidelles,  
„ J'orne dans des bouquets la coiffure des belles,  
„ Et reine des jardins, mes charmes ravissans  
„ Assurent mon empire établi sur les sens.  
„ Je vaux bien plus que toi, dit la Vigne à la Rose ;  
„ Trop peu durable fleur, souvent à peine éclosé,  
„ Un souffle d'aquilon vient terminer ton fort,  
„ Le jour qui t'a vu naître est le jour de ta mort ;  
„ J'estimerais bien plus tes qualités divines,  
„ Si ta tige inégale enfantait moins d'épines,  
„ Si joignant à tes fleurs l'avantage des fruits,  
„ Tu devenais utile ainsi que je le suis.  
„ Regarde mes raisins si féconds en délices,  
„ Qui ne préférerait mon vin à tes calices ?  
„ Ces grappes au pressoir réduites en liqueurs  
„ Chassent l'ennui chez l'homme, et raniment les cœurs ;  
„ Mes pampres ont crû, dans des fêtes galantes,  
„ Le thyrsé de Bacchus, la tête des bacchantes ;

„ Ta beauté n'a qu'un temps, et je dure toujours. ”

Un gros vilain chardon, écoutant leurs discours,  
Occupant un terrain qu'il rendait inutile,  
Leur dit, en hérissant son panache stérile,  
“ Je n'ai ni vos parfums, ni vos fruits de bon goût,  
„ Mais tout terrain m'est bon, ma plante vient par-tout;  
„ Et vos fruits et vos fleurs, de quel nom qu'on les nomme,  
„ Ne font qu'un vil tribut que vous payez à l'homme;  
„ De notre liberté nous connaissons le prix,  
„ Allez, et des chardons n'attendez que mépris ”.  
Déjà ces végétaux se feraient fait la guerre,  
Ils se feraient battus, mais ils tenaient en terre.

Au fort du démêlé l'aigle de Jupiter  
Entendit leurs brocards, planant sur eux en l'air :  
“ Etouffe, vil chardon, dit-il, ta voix profane,  
„ Rebut de la nature, et pâture de l'âne;  
„ Que ma leçon t'apprenne à te moins estimer.  
„ Il faut être parfait quand on veut tout blâmer,  
„ Et s'adressant après à ces diverses plantes,  
„ Réprimez, leur dit-il, vos fatires mordantes,  
„ Et sans vous avilir par vos propos amers,  
„ Applaudissez plutôt à vos talens divers :  
„ Tout est ce qu'il doit être, et les vignes et roses  
„ Tiennent toutes leur rang selon l'ordre des choses;  
„ N'élevez pas trop haut vos téméraires vœux ”.

Oui, la perfection est l'attribut des dieux;  
Du bon et du mauvais le bizarre assemblage,  
De ce faible univers doit être le partage.  
La terre si féconde a d'arides cantons,  
L'été brûle d'ardeur, l'hiver a ses glaçons;  
Ce globe raboteux, hérissé de montagnes,  
A des gouffres, des bois, des mers, et des campagnes;

Le feu dévore tout, l'air est troublé des vents :  
Cet éternel combat maintient les élémens.

Qui se peint tout en beau dans ces lieux qu'il habite ,  
Méconnaît la Nature , et rêve en Sybarite ;  
Qui trouve tout mauvais , trahit son intérêt :  
Il faut prendre ici-bas le monde tel qu'il est.

## E P I T R E A F I N C K.

*La Vertu préférable à l'Esprit.*

LE défaut principal du siècle où nous vivons ,  
Digne des habitans des petites maisons ,  
C'est que jusqu'au cerveau le plus paralytique ,  
Chacun de bel esprit au fond du cœur se pique ;  
Cette fureur s'accroît et nous possède tous :  
Non , les Abdéritains ne furent pas plus fous.

Le monde aime l'esprit , il rit de la bêtise :  
L'esprit , l'esprit , dit-on , et nous ferons de mise ;  
Du plus sot sur ce point l'aveuglement est clair ,  
Et s'il ne fait penser il en affecte l'air ;  
Pareil à ces taureaux qui , dans un champ aride ,  
Paraissent se nourrir , et ne mâchent qu'à vide ,  
Le pédant le plus lourd se croit spirituel ,  
Et sur-tout dans le monde on veut passer pour tel ;  
Ah ! que ne fait-on pas pour usurper ce titre ?

L'un , fléau des auteurs , s'érigeant en arbitre ,  
Avec moins de talens que ses rivaux n'en ont ,  
Admire ce qu'il fait , déchire ce qu'ils font ,  
Il pense qu'en jouant le rôle de Zoïle  
L'univers abusé l'en croira plus habile.

Un autre plus pervers va jusqu'à la noirceur ,  
Aux charmes de l'esprit il immole son cœur ,

Prépare des poisons, s'arme de la satire ,  
Comme un chien furieux attaque, mord, déchire ;  
De l'encens des humains son esprit altéré  
Ne s'est perdu d'honneur que pour être admiré.

D'autres présomptueux , qui s'élèvent aux nues ,  
Débitent hardiment leurs visions cornues ,  
Du vulgaire ignorant se font les précepteurs ,  
Et se flattent d'atteindre au rang des grands auteurs ;  
Mais le public ingrat , dédaignant leurs hommages ,  
Siffle cruellement l'auteur et ses ouvrages.

J'en ai même connu d'assez écervelés ,  
Et du faux bel esprit assez enforcelés ,  
Pour oser nier Dieu , présent à leur mémoire ,  
Lorsque tout l'univers nous annonce sa gloire ;  
Il leur importait peu d'avoir raison ou tort ,  
Ils voulaient s'illustrer d'un brevet d'esprit fort ,  
Et pour se distinguer du vulgaire orthodoxe ,  
Ces raisonneurs abstraits s'armaient du paradoxe.

A ce prix que le Ciel nous prive de l'esprit !  
C'est dans un vase impur un miel doux qui s'aigrit ;  
C'est l'esclave du cœur , il en reçoit l'empreinte ;  
Chez le tendre il est doux , chez le dur plein d'absynthe ,  
Défenseur obstiné de nos productions ,  
Avocat éloquent d'indignes passions ,  
C'est un sophiste adroit , dont l'argument perfide  
Etouffe le flambeau dont la raison nous guide.

L'esprit n'en est pas moins un présent précieux ,  
Que l'homme ingrat reçut de la faveur des Cieux ,  
Il est un rayon pur de l'essence divine ,  
Qui fait penser , agir , dont l'âme s'illumine ;  
Il voit dans le passé , perce dans l'avenir ,  
Conçoit , juge , conclut , prouve et fait définir ,

Et d'un principe admis tirant la conséquence ,  
Il guide à la raison , et mène à la prudence :  
La Nature voulut que ses puissans ressorts  
Fussent et le moteur et l'ame de nos corps.

Mais cet esprit vanté, divin par son essence ,  
N'aura jamais chez moi l'injuste préférence  
Sur un cœur simple et pur , fidelle à son devoir.  
Ayez de la mémoire , ayez un grand savoir ,  
Soyez spirituel , plaisant , profond , sublime ;  
Ce n'en est pas assez , je veux qu'on vous estime ;  
Mon suffrage en un mot n'est dû qu'à la vertu ,  
Sans vertu tout esprit est mal fait et tortu ;  
Elle fait l'ornement et la base de l'homme :  
Sectateur de Genève ou sectateur de Rome ,  
Soyez bon citoyen , et mon cœur vous chérit ;  
Charmé de vos vertus plus que de votre esprit ,  
Vous m'inspirez alors une amitié sincère.

L'esprit n'altère point le fond du caractère.  
Cet auteur tant noté \*), détesté des Français ,  
Qui contre le régent décocha tant de traits ,  
Et couvrit des attraits d'une douce harmonie  
L'assassinat affreux que fit sa calomnie ,  
Avec quelques talens avait tant de noirceur ,  
Qu'en tolérant ses vers on abhorrait son cœur.  
Avec beaucoup d'esprit on peut être perfide ,  
Trompeur , fripon , brigand , scélérat , parricide.

Cromwel , qui chez l'anglais fit respecter ses lois ,  
Qui du trône sanglant précipita ses rois ,  
Cromwel , ce fourbe heureux , sans qu'il daignât paraître ,  
Fit sur un échafaud exécuter son maître ;

\*) La Grange.

Vainqueur dans les combats il fournit ses égaux ;  
Cromwel eut quelques traits qui forment les héros.

Un esprit malfaisant , toujours enclin à nuire ,  
Séduisant quelquefois , ne peut toujours séduire :  
Souvent il éblouit par des dehors brillans ,  
Mais lorsqu'on les connaît , on hait tous les méchans ;  
Leur esprit est pareil aux arides contrées ,  
Qui portent pour tout fruit des ronces bigarrées ,  
Les malheureux efforts de leur fécondité ,  
Nous nuisent encor plus que leur stérilité.

Si le public , poussé d'un caprice bizarre ,  
Admire aveuglément le singulier , le rare ;  
Je prétends lui produire , en un terme prescrit ,  
Pour un homme d'honneur cent personnes d'esprit.  
J'entends ici l'honneur pris dans un sens sévère ,  
Qui ne brilla jamais dans une ame vulgaire.

Le monde de nos mœurs juge légèrement ,  
Il condamne , il approuve , et sans discernement  
Trouve la probité , la bonté , la prudence ,  
Où le sage éclairé n'en voit pas l'apparence.  
Le nonchalant Simon passe pour vertueux ,  
S'il n'est point criminel , c'est qu'il est paresseux ;  
Le sot Afranius d'aucun mal ne s'avise ,  
Ce n'est point sentiment , dans le fond c'est bêtise ;  
Le scélérat Damon craint d'être confondu ,  
Ses vices sont couverts du fard de la vertu ,  
Si vous sondez son cœur ce n'est qu'hypocrisie.

Plein d'un meilleur esprit , l'ame du vrai faisie ,  
*Tarus* combat le charme et l'abus des plaisirs ,  
Réprime l'intérêt , étouffe ses desirs ,  
Rabaisse son orgueil , lutte contre lui-même ,  
Et sert le genre humain qu'il déplore et qu'il aime.



Telles sont les vertus d'un digne citoyen ,  
Tel doit être tout sage et tout homme de bien :  
Ce caractère heureux , cette vertu si rare ,  
C'est le plus beau présent dont la Nature avare  
Ait honoré jamais la faible humanité.  
Oui , mortel généreux , exemple de bonté ,  
Oui , mon ame attendrie , admirant ta sagesse ,  
Pardonne en ta faveur aux vices de l'espèce ;  
Tandis que tant d'humains sont faibles , chancelans ,  
Pareils à ces roseaux agités par les vents ,  
Mon héros , tel qu'un chêne affermi dans la terre ,  
Résiste à la tempête , et brave le tonnerre :  
Le crime essaye en vain de fouiller son honneur ,  
Et l'envie impuissante en frémit de fureur ;  
Il est comme un vaisseau qui triomphe d'Eole ,  
Ses voiles sont l'esprit , la gloire est sa boussole ,  
Son jugement le sert comme un pilote heureux ;  
Les ouragans qu'il craint sont ses desirs fougueux ;  
Le rivage charmant où tend son espérance ,  
C'est un port peu connu , la bonne conscience ;  
Dans ce port fortuné , terme de ses succès ,  
Il jouit constamment d'une éternelle paix.

Pourrait-on présumer qu'une vertu si pure  
Sortît souvent des mains de l'avare Nature ?  
Et pour notre malheur n'observons-nous donc pas  
Pour un cœur généreux qu'on trouve mille ingrats ?  
Cette perfection , cette sagesse égale ,  
C'est la Vénus des Grecs \*) en genre de morale.  
Eprouvons au creuset tous vos esprits charmans :  
J'y vois peu de solide et beaucoup d'agrémens ;  
C'est un propos léger , plein de plaisanterie ,

\*) Fameuse statue de Phidias.

Un ton de politesse et de galanterie ;  
Mais gardez-vous bien d'eux , un rien peut les piquer ,  
Et malheur à celui qu'ils voudront attaquer ;  
Il n'est dans leur commerce aucun lien durable ,  
Point de pouvoir sacré , point de droit respectable ,  
Bienfaiteurs , ennemis , à leurs yeux sont égaux ,  
Nulle empreinte ne tient dans leurs légers cerveaux ,  
Ils vous sacrifieront pour un trait de folie :  
Sans dessein , sans objet , tout sert à leur faillie ,  
Ils brodent en riant vos plus légers défauts ,  
Ils mourraient s'il fallait supprimer leurs bons mots ;  
S'ils empruntent de vous , c'est pour ne rien vous rendre ,  
En vain vous les pressez , il n'en faut rien attendre ;  
Ou leur ingratitude , oubliant vos bienfaits ,  
Jusqu'à la trahison portera leurs forfaits ;  
Dangereux par leur langue ils le sont par leur plume ,  
Je les vois sous leur main amasser un volume ,  
Et de mauvais plaifans devenus plats auteurs ,  
D'un déluge de vers chargeant leurs éditeurs ,  
Ils deviendront du jour la fable et la nouvelle ;  
Tous leurs livres seront une longue querelle ,  
Ecrits injurieux , ou fatras insensés ,  
Tantôt calomnians et tantôt accusés.  
Le Parnasse , infecté de leurs injures fales ,  
Est surpris de parler le langage des halles.

Voyons un bel esprit d'un coup d'œil différent ,  
Donnons-lui quelque emploi , certain éclat , un rang.

Qu'on le place à la cour , il en fait l'usage ,  
Il intrigue , il cabale , en secret il outrage  
Un Mécène en faveur qu'il trouve en son chemin.

S'il est juge , au barreau voyez cet inhumain ,  
Devant son tribunal la justice est vénale ,

Le droit entre ses mains devient un vrai dédale ;  
L'innocence opprimée élève en vain sa voix ,  
Le corrupteur l'étouffe , et fait taire les lois.

Que fera-ce , grand Dieu ! Quel avenir sinistre ,  
Si le prince aveuglé le prend pour son ministre !  
D'abord l'extravagant , Alberoni nouveau ,  
De la guerre en Europe allume le flambeau ,  
Il veut se faire un nom , l'extravagant se flatte  
De l'immortalité dont jouit Hérostrate.

L'honnête homme n'a pas autant de faux brillant ;  
Mais sûr en son commerce , ami sage et prudent ,  
Il est toujours égal , discret en chaque affaire ,  
Simple au sein de la cour , doux quoique militaire ,  
Auteur sans arrogance , et juge sans erreur ,  
Il ne s'écarte point des règles de l'honneur.

Dites , à votre gré lequel est préférable ,  
Ou cet homme en tout temps modeste , sûr , aimable ,  
Ou cet esprit bouillant qui pousse en ses écarts ,  
Comme un feu d'artifice , un nombre de petards ;  
Qui produit à la fois la fumée et les flammes ,  
Et qui met sans pudeur l'Europe en épigrammes ;  
Qui change dans un jour , tantôt blanc tantôt noir ,  
Votre ami le matin , votre ennemi le soir ;  
Qui parle , se repent , affirme , défavoue ,  
Et qui fait vous blâmer de même qu'il vous loue ?  
Consultez le bon sens , foudr à vos préjugés ,  
Comparez - les tous deux , pesez - les , et jugez.

## E P I T R E

à CHAZOT, *sur la modération dans l'amour.*

N<sup>E</sup> pensez point, Chazot, vous que l'amour possède,  
Que marchant sur les pas du fougueux Diomède,  
En vers injurieux j'ose blesser Vénus;  
Pour les dieux des plaisirs mes respects sont connus:  
Si j'attaque l'Amour, c'est qu'il peut souvent nuire,  
Je veux le modérer, et non pas le détruire;  
Conservez votre vue à travers son bandeau.

Un amant me paraît dépourvu de cerveau,  
Quand pieds et poings liés il se livre au caprice  
D'un sexe plein d'appas, mais rempli de malice,  
Qui de nos passions saisissant les travers,  
S'en fert adroitement pour nous donner des fers.  
Pensez-vous qu'à l'amour, comme au seul Dieu suprême,  
Il faut immoler tout jusqu'à la vertu même?  
Votre raison répugne à de tels sentimens.

L'amour croît avec nous à la fleur de nos ans:  
L'âge des passions est l'heureuse jeunesse,  
Un cœur novice est prompt à brûler de tendresse:  
La Nature, attisant ses feux séditieux,  
De la vigueur des sens enfans impétueux,  
Excite vivement la jeunesse fougueuse  
A courir de l'amour la carrière épineuse;  
De flatteuses erreurs, et des desirs puissans  
Triomphant sans combats de son faible bon sens.

Si l'on nous peint l'amour sous les traits de l'enfance,  
C'est que ce vieil enfant n'eut jamais de prudence;  
Il est le compagnon de l'âge des erreurs;  
Un sourire, un regard le rend maître des cœurs;

Dompté

Dompté par la raison , vainqueur par le délire ,  
Il vit dans la jeunesse , il l'anime , il l'inspire.

Mais quand on a passé cette heureuse saison ,  
Que l'âge à pas tardifs amène la raison ,  
Que le sang refroidi se calme dans nos veines ,  
Pourquoi par métaphore , en bénissant ses chaînes ,  
Aller sacrifier aux autels de Vénus ,  
Et rappeler l'Amour qui ne vous entend plus ?

Dans nos temps corrompus remarquez , je vous prie ,  
Combien d'originaux de la galanterie  
La province et la cour ont en foule produits ,  
Qui pleins de vanité , du faux bel air séduits ,  
Nous vantent les ardeurs de leurs flammes stériles.

Vieux guerriers languissans , vous n'êtes plus Achilles ,  
Vos feux se sont éteints , un Dieu vous a quitté ,  
La honte est le seul prix de la témérité.

Ah ! ne regrettez plus votre superbe maître ;  
Vous avez servi tous un Dieu sans le connaître ,  
Son église eut le fort des églises du temps ,  
L'hérésie à la fin sapa leurs fondemens.

Le bon vieux temps n'est plus , le siècle dégénère ;  
L'amour était jadis tendre , discret , sincère ;  
Il n'est plus à présent que léger et trompeur ,  
La débauche succède aux sentimens du cœur ,  
On se prend sans amour , on se quitte de même ,  
Souvent quand on se hait , on se jure qu'on s'aime ,  
On se brouille , on revient , on change , on se reprend ;  
De nos jours la tendresse et s'achète et se vend.

Cet homme du bel air , prodigue de caresses ,  
Voudrait comme Tarquin suborner nos Lucrèces :  
S'il essuie un refus , pour venger cet affront ,  
Sa langue sur leurs mœurs distille son poison ;

S'il est vainqueur ; voyez ce galant coryphée  
D'une indigne victoire ériger un trophée,  
Amener ses captifs, comme un autre César,  
Dans un jour de triomphe, attachés à son char,  
Et se vanter tout haut de son bonheur insigne.  
Non, de ces procédés la bassesse m'indigne,  
Il n'est plus de secret, d'honneur, de bonne foi,  
L'amour est détrôné, l'orgueil donne la loi.

Je ne fais qu'effleurer, mais si je voulais mordre,  
Je vous exposerais le coupable désordre  
Qu'un amant du bel air, par sa légèreté,  
Fait et fera toujours dans la société;  
Comment dans nos maisons un enfant né du crime  
Usurpe biens et droits sur le fils légitime,  
A l'abri d'un faux nom réunissant sur lui,  
Malgré toutes les lois, l'héritage d'autrui.

Vous direz qu'un mari se rit de cet échange,  
Et que le talion avec plaisir le venge;  
Soit, mais l'ordre établi n'en est-il pas troublé,  
Quand un crime produit un crime redoublé?  
Quel usage du temps! indignes Sybarites,  
Vos amoureux larcins sont donc tous vos mérites?

Supposons qu'un galant, favorisé du sort,  
Atteignît dans sa course aux ans du vieux Nestor,  
Examinons tous deux la vie irrégulière  
Qu'on lui verrait mener dans sa longue carrière.

De sa jeunesse ardente il donnera les jours  
Aux charmes inconstans des frivoles amours;  
Mais puni des excès de sa flamme légère,  
De ses fougueux écarts emportant le salaire,  
Il quitte la roture, et dans un plus beau champ  
Des femmes de la cour il grossit son roman,

Il intrigue, il tracasse ; il entreprend , il tente ,  
Il abuse à son gré d'une fille innocente ,  
Il remplace l'amour, dont il est moins séduit ,  
Par l'éclat indécent, le scandale, et le bruit ;  
Là se prêtant au goût d'une femme quinquese ,  
Ici se ruinant pour plaire à la joueuse ;  
Bientôt par la coquette adroitement trompé ,  
Et désigné du doigt par le monde attroupé ;  
Enfin par ce désordre usé même avant l'âge ,  
N'ayant plus de l'amour que le flatteur langage ,  
Et gardant pour le sexe un goût enraciné ,  
Il régnait autrefois ; je le vois enchaîné ,  
Je le vois sous le joug d'une femme insolente ,  
Excité par le fiel de sa langue méchante ,  
Et par son artifice en cent façons commis ,  
Il est forcé de rompre avec tous ses amis.

Si j'avais de mes jours à rendre un pareil compte ,  
Vous m'en verriez rougir de dépit et de honte ;  
Qu'un galant effronté s'en fasse seul honneur ,  
Je méprise sa gloire en plaignant son erreur.

Ah ! sans nous avilir , restons ce que nous sommes ,  
Tous ces efféminés ressemblent-ils aux hommes ?  
Livrés à la mollesse, et perdus sans retour ,  
Dans l'ordre le plus bas esclaves de l'amour ,  
Ce sont les descendants du lâche Héliogabale.

Mais Hercule , dit - on , fila bien pour Omphale.  
Soit , égalez d'abord son courage inouï ,  
Terrassez des tyrans ; et filez comme lui :  
Servez votre pays comme il servit la Grèce ;  
Et méritez le droit d'avoir une faiblesse.  
Diane ornait les nuits , avant qu'Endymion  
Fit naître dans son cœur sa folle passion ;

Avant qu'après Daphné l'on vît courir son frère ,  
Il avait parcouru l'un et l'autre hémisphère ;  
Pluton dans les enfers , tenant l'urne en ses mains ,  
Avait jugé long-temps tous les pâles humains ,  
Avant que de Cérès il enlevât la fille.

A Virgile ou Voltaire on passe une cheville ;  
Aux petits rimaillers , dépourvus de beautés ,  
Dont les défauts nombreux ne sont point rachetés ,  
On marque des mépris , le sifflet les affomme ;  
Je ne vous passe rien , si vous n'êtes grand homme.  
Tout fait illusion à vos jeunes désirs ,  
L'amour , les jeux , les ris , la troupe des plaisirs :  
De ce perfide enfant la cour voluptueuse ,  
'Tranquille en apparence , est toujours orageuse :  
Arrachez tout-à-fait le bandeau de vos yeux ,  
Apercevez enfin ces pièges dangereux.

A Cythère un beau jour Vénus , par fantaisie ,  
Des habits de Minerve embellit la Folie ,  
Et voulut qu'elle ouvrit son école aux amans ;  
La Folie affecta le ton des sentimens ,  
Et leur fit des sermons sur l'amour platonique ;  
Les sages , dédaignant sa parure héroïque ,  
Découvrirent d'abord sa marotte à grelots ;  
Mais elle demeura la maîtresse des fots ;  
Son université , qui s'accroît et prospère ,  
A banni le bon sens , en prêchant l'art de plaire :  
De-là nous sont venus tant de fades galans ,  
Romanesques esprits , amans extravagans.

Le début de l'amour est doux et plein de charmes ;  
A ses premiers assauts a-t-on rendu les armes ?  
Son apide succès le rend maître de tout ,  
Sa fin c'est le regret , le dépit , le dégoût :



C'est un cheval fougueux , qui s'emporte et vous guide ,  
Il est trop dangereux en lui lâchant la bride ,  
La sagesse est le mors qui le peut arrêter.

Voyez donc si j'ai tort de ne vous point flatter ;  
Examinez ici que de maux dans ce monde  
A causés cet amour que dans mes vers je fronde.

Léandre pour Héro périt dans l'Hellespont ,  
Le maître en l'art d'aimer fut banni dans le Pont ;  
Tant qu'Achille amoureux écouta sa colère ,  
Hector du sang des Grecs se fait rougir la terre ;  
L'adultère Paris alluma ce flambeau  
Par qui le vieux Priam , descendant au tombeau ,  
Dans la fatale nuit , la dernière de Troie ,  
Vit aux flammes des Grecs sa capitale en proie.

Si vous me demandez des exemples plus grands ,  
Les fastes des humains en ont rempli les temps.  
On ne reconnaît plus , tant le fort est injuste ,  
Le bras droit de César , le fier rival d'Auguste ,  
Sur les mers d'Actium esclave de l'amour ,  
Lorsqu'il perd Cléopâtre et sa gloire en un jour.  
Quand l'Anglais dans Paris porta sa violence ,  
Agnès à Charles sept fit oublier la France.  
Du grand Turenne enfin imprimez - vous ce trait ,  
Envers son roi l'amour le rendit indiscret.

Craignez donc cet enfant et ses flèches dorées ,  
Gardez - vous de porter ses brillantes livrées ;  
Il fait les plus grands maux , même en vous caressant ,  
Et s'il perdit Didon , ce fut en l'embrassant.  
Qui pourrait raconter toutes ses perfidies ,  
Et combien ses fureurs ont fait de tragédies ?

Ne vous attendez point que dans mes vers mordans  
J'ajoute à d'anciens faits des exemples récents ,

Je me suis pour toujours interdit la satire ;  
Il est bon de reprendre , et cruel de médire.  
Mais par quelle raison décrier les plaisirs ?  
Est-il rien de plus doux que les tendres desirs ?  
Et que peut-on gagner , quand d'une humeur austère  
On va prêchant toujours la morale sévère ,  
Dans des vers chevillés tristement vertueux ?  
Quoi , veut-on repeupler des couvens de chartreux ?  
Veut-on que la raison , outrageant la Nature ,  
En herbe ose étouffer notre race future ?  
Serions-nous par raison de ces monstres hideux ,  
Par un bacha jaloux réduits à leurs neveux ?  
Je veux être Ixion , je veux être Tantale ,  
Si jamais à ce but a tendu ma morale ;  
La sagesse , Chazot , prudente en ses leçons ,  
Evite les excès où donnaient les Catons.  
Loin d'ici ce docteur qui sans cesse nous damne :  
L'amour est approuvé ; l'abus on le condamne.  
Rien n'est de sa nature absolument mauvais.  
Mais le bien et le mal sont voisins d'assez près.

L'amour paraît semblable aux plantes vénéneuses ,  
Mortelles quelquefois , et toujours dangereuses ;  
Mais en les mitigeant de sçavans médecins  
S'en fervent , par leur art , au salut des humains :  
Loin d'être un aliment , ce doit être un remède.

Un amour modéré peut venir à notre aide ,  
Quand lassés d'un travail long et laborieux ,  
Nous empruntons de lui quelques momens joyeux.

Si je vous ai tracé d'une touche légère  
Les écueils différens qu'ont les eaux de Cythère ,  
C'est pour vous empêcher d'y périr quelque jour ;  
Arrosez cependant les myrthes de l'Amour ,

Et suivant les conseils que vous dicte ma verve,  
 En adorant Vénus n'oubliez pas Minerve;  
 Et recueillez toujours, sensible à votre nom,  
 Les suffrages de Mars avec ceux d'Apollon.

Ainsi l'on vit jadis dans Rome florissante,  
 Lorsque tant de héros la rendaient triomphante,  
 Que dans le Panthéon le sénat vertueux,  
 Ayant tous les talens adorait tous les Dieux.

## E P I T R E

A U M A R É C H A L K E I T H. \*)

*Sur les vaines terreurs de la mort, et les frayeurs d'une  
 autre vie.*

**I**L n'est plus ce Saxon, ce héros de la France,  
 Qui du superbe Anglais renversa la balance,  
 De l'aigle des Césars abâissa la fierté,  
 Dompta dans ses roseaux le Belge épouvanté,  
 Et rendit aux Français leur audace première.

Ah! Mars dans les combats prolongea sa carrière;  
 Mais le cruel trépas, qui dans ces champs fameux  
 Respecta du héros les jours victorieux,  
 Et ménageait en lui les destins de la France,  
 Dans les bras de la paix qu'on dut à sa vaillance,  
 Le frappe dans son lit, et lui laisse, en mourant,  
 Envier les destins qu'ont eus, en combattant,  
 Le généreux Belle-Isle et l'illustre Bavière:  
 Ce héros triomphant est réduit en poussière;  
 Tout est anéanti, de l'Achille saxon  
 Il ne nous reste rien que son illustre nom,  
 Des sons articulés, des syllabes stériles  
 Qui frappent du tympan les membranes subtiles,

\*) Imitation du livre III de Lucrèce.

Et vont se dissiper dans l'espace des airs ,  
Tandis que le grand homme est rongé par les vers.

Nos soupirs , nos regrets , ce souvenir , sa gloire ,  
Ses combats , où toujours présida la victoire ,  
Tout se perd à la fin , l'immenfité des temps  
Abсорbe jusqu'aux noms des plus grands conquérans.

Si Maurice n'est plus , dites , qu'a-t-il à craindre ?  
Nous , qui l'avons perdu , c'est à nous de nous plaindre ;  
C'est un pilote heureux qui vient d'entrer au port.

Le sage de sang-froid doit regarder la mort ;  
Des maux désespérés son secours nous délivre ,  
Il n'est plus de tourmens dès qu'on cesse de vivre :  
Qui connaît le trépas , ni ne fuit ni ne craint.

Ce n'est pas , croyez-moi , ce fantôme qu'on peint ,  
Ce squelette effrayant dont la faim dévorante  
Engloutit des humains la dépouille sanglante ,  
Et par d'amples moissons qu'il fait dans l'univers ,  
Remplit incessamment l'abyme des enfers :  
Ce sont des songes vains que ces plaintives ombres  
Qui passent , sans retour , en des demeures sombres ,  
En des lieux de douleurs , où ces esprits tremblans  
Souffriront , sans espoir , d'éternels châtimens ;  
Les fables de l'Égypte , et celles de nos pères  
Sont un frivole amas de pompeuses chimères ;  
La crainte et l'artifice ont produit ces erreurs.

Ah ! repoussons , cher Keith , ces indignes terreurs ;  
La vérité paraît , mes vers sont ses organes ;  
Mentonges consacrés , mais en effet profanes ,  
Ne vous montrez ici que pour être vaincus.

Dépouillons le trépas de tous les attributs  
Dont la secrète horreur révolte la nature.

Qu'importe que des vers le corps soit la pâture ?

Ne voyons dans la mort qu'un tranquille sommeil ,  
A l'abri des malheurs , sans songe , sans réveil ;  
Et quand même après nous une faible étincelle ,  
Un atome inconnu , qu'on nomme ame immortelle ,  
Ranimant du trépas la froide inaction ,  
Pourrait braver les lois de la destruction ,  
Hélas ! tout est égal pour notre cendre éteinte ;  
Il n'est aucun objet ni d'espoir ni de crainte.

Qu'aurais-je à redouter au séjour éternel ?  
Quoi , le Dieu que j'adore est-ce un tyran cruel ?  
Serais-je après ma mort l'innocente victime  
De l'auteur dont je tiens ce souffle qui m'anime ,  
Et ces tendres desirs des sens voluptueux ?

Si l'esprit des mortels sortit des mains des Dieux ,  
Se peut-il que ces Dieux punissent leur ouvrage  
Des imperfections qui furent son partage ?  
Non , ma raison répugne à de tels sentimens.

Un père dont le cœur est tendre à ses enfans ,  
Serait-il parmi nous assez dur et bizarre ,  
Pour accabler son fils d'un châtiment barbare ,  
Si ce malheureux fruit de sa fécondité  
Le choquait en naissant par sa difformité ?

Un fils dénaturé peut irriter son père ,  
Et se voir écrasé du poids de sa colère ;  
Mais nous , contre les Dieux que peut notre fureur ;  
Rien ne peut altérer leur éternel bonheur.  
Ecarts audacieux de notre extravagance ,  
Pourriez-vous offenser l'auguste providence ?  
Signalez , fiers géans , votre rébellion ,  
Entassez , s'il se peut , Ossa sur Pélion ,  
Armez contre le Ciel votre bras redoutable ,  
Vous ne sauriez heurter ce trône inébranlable ,

Dieu voudrait il punir qui ne peut l'offenser ?  
Un Dieu sans passions peut-il se courroucer ?  
Je connais ses bienfaits , sa bonté , sa clémence ;  
Qui le dépeint barbare , est le seul qui l'offense.

Ah ! cette ame , cher Keith , qu'on ne peut définir ,  
Et qu'après notre mort un tyran doit punir ,  
Ce nous qui n'est pas nous , cet être chimérique  
Disparaît au flambeau que porte la physique :  
Que le peuple hébété respecte ce roman ;  
Regardons d'un œil ferme et l'être et le néant.

J'implore ton secours , ô divine Uranie !  
Accorde à ma raison les ailes du génie ,  
Montre-moi la Nature au feu de tes clartés ,  
Heureux qui peut connaître et voir tes vérités !

Déjà l'expérience entr'ouvre la barrière ,  
Je vois Lucrèce et Locke au bout de la carrière ;  
Venez , suivons leurs pas , et montrons aux humains  
Leur nature , leur être , et quels sont leurs destins.  
Examinons l'esprit depuis son origine ,  
Pendant tous ses progrès , jusqu'à notre ruine.  
Il naît , se développe et croît avec nos sens ,  
Il éprouve avec eux différens changemens :  
Ainsi que notre corps , débile dans l'enfance ,  
Etourdi , plein de feu dans notre adolescence ,  
Abattu par les maux , et fort dans la santé ,  
Il baisse , s'affaiblit dans la caducité ,  
Il périt avec nous , son destin est le même.

Mais l'ame , qu'on nous dit de nature suprême ,  
Quoi ! cet être immortel , presque l'égal des Dieux ,  
Quitterait-il pour nous l'heureux séjour des cieux ?  
Daignerait-il s'unir à ce corps peu durable ,  
A la matière ingrate , abjecte et périssable ,

Epier les momens des plaisirs de Vénus ,  
Se tenir en vedette , animer le fœtus ,  
Et s'enfermer neuf mois dans le sein de la mère ,  
Dans un cachot obscur prisonnier volontaire ,  
Pour s'exposer après à tous les coups du fort ,  
Souffrir le chaud , le froid , la douleur et la mort ?

Voilà les visions dont notre orgueil nous flatte :  
Consultons sur ces faits les enfans d'Hippocrate ;  
Voyons la mécanique et les jeux des ressorts  
Qui meuvent nos esprits de même que nos corps.

Lorsque l'astre du jour termine sa carrière ,  
Que le discret sommeil ferme votre paupière ,  
Que fait alors cette ame ? elle dort avec vous :  
Quand le sang en fureur agite votre poulx ,  
Que par redoublement la fièvre vous dévore ,  
Votre esprit dérangé pendant l'accès s'ignore ;  
Laissez sortir le sang par ses ruisseaux ouverts ,  
Que sa pourpre en jets d'eau s'élance dans les airs :  
Bientôt le mal n'est plus , votre poumon respire ,  
Et l'esprit égaré revient de son délire.

Voyez le verre en main ce dévot de Bacchus ,  
Il bégaye des mots , il ne les comprend plus ;  
Un homme évanoui perd d'abord sa pensée ,  
Son ame en ce moment , par les maux oppressée ,  
Reste ainsi que le corps dans l'engourdissement ;  
Aussitôt qu'il revient de ce faiblissement ,  
Quand il r'ouvre les yeux , son ame appesantie  
Après un court trépas est rendue à la vie ;  
Souvent un peu de sang , qui presse le cerveau ,  
De la faible raison étouffe le flambeau ;  
L'esprit a pour penser besoin de nos organes.

S'il était dégagé de leurs fines membranes ,

Comment pourrait-il voir , sentir , toucher , ouïr ,  
Sans mémoire penser , craindre ou se réjouir ?  
Cet atome immortel , sans matière solide ,  
Privé de tous les sens , n'est qu'un être stupide.

Il n'est qu'un nom pompeux , un fantôme idéal.  
Peut-il se souvenir de notre jour natal ?  
Sait-il comment le Ciel l'unit à la matière ,  
Et quelle était jadis sa nature première ?

L'âme que je reçus , cet être clairvoyant ,  
Avait très-mal instruit mon esprit en naissant :  
Je n'ai pas apporté la plus légère trace  
De ce qui se passa dans cet immense espace ,  
Dans ces temps où mon âme a dû me précéder ;  
Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.

Non , mon cœur attendri n'a point donné de larmes  
A ces jours rigoureux , à ces jours pleins d'alarmes \* ) ,  
Quand dans nos champs féconds l'oppresser des Germains  
Ravillait les moissons semées par nos mains ;  
Quand de nos ennemis la fureur divisée  
Ruinaït tour à tour ma patrie épuisée ,  
Pillait les habitans , saccageait les cités ;  
Que les Cieux rigoureux , contre nous irrités ,  
Pour comble de nos maux envoyèrent la peste ,  
Qui de nos habitans emporta tout le reste ,  
De son poison mortel corrompit enfin l'air ,  
Et fit de nos États un immense désert.

Ces faits à mon esprit sont connus par l'histoire :  
S'il subsistait alors , il était sans mémoire.  
De l'avenir , cher Keith , jugeons par le passé ;  
Comme avant que je fusse il n'avait point pensé ,  
De même après ma mort , quand toutes mes parties

\* ) la guerre de trente ans.



Par la corruption feront anéanties ,  
Par un même deftin il ne penfèra plus.  
Non , rien n'eft plus certain , foyons-en convaincus ,  
Dès que nous finiffons , notre ame eft éclipfée.

Elle eft en tout femblable à la flamme élançée ,  
Qui part du bois ardent dont elle fe nourrit ,  
Et dès qu'il tombe en cendre , elle baiffe et pèrit.

Oui , tel eft notre fort , et je vois d'un œil ferme ,  
Que le temps fugitif m'approche de mon terme.

Craindrais-je le trépas et fes coups imprévus ?

Je fais qu'il me remet dans l'état où je fus

Pendant l'éternité qui précéda mon être ;

Etais-je malheureux avant qu'on me vît naître ?

Je me foudets aux lois de la néceffité ,

Mes jours font paffagers , mon être eft limité ,

Je prévois mon trépas , faut-il que j'en murmure ?

Ah ! mortel orgueilleux , écoute la Nature :

C'est peu d'avoir fur toi répandu fes faveurs ;

Elle veut bien encor détruire tes erreurs ,

Vaincre tes préjugés , diffiper tes chimères ,

Enfin t'initier à fes favans myftères :

“ Je t'ai donné la vie , et c'est par mon concours

„ Que fe forma ton corps , que s'accrurent tes jours :

„ D'organes déliés la tiffure fubtile

„ Aurait dû t'annoncer que ton être eft fragile :

„ A des conditions tu vis quelques momens ;

„ Quand je te composais de divers élémens ,

„ Je leur promis alors que la mort équitable

„ Acquitterait un jour cet emprunt charitable ;

„ Jouis de mes bienfaits , mais garde mon accord ;

„ Je t'ai donné la vie , et tu me dois ta mort ;

„ Tu veux que mon fecours allonge tes années ,

„ Redoute , malheureux , tes tristes destinées ;  
 „ Je vois fondre sur toi les maux et la douleur ,  
 „ Le chagrin dévorant te rongera le cœur ;  
 „ Réduit à désirer la fin de ta carrière ,  
 „ Ta main à tes parens fermera la paupière ,  
 „ A tes plus chers amis , à ta postérité ;  
 „ Isolé dans le monde en ta caducité ,  
 „ Et perdant chaque jour tes sens et ta pensée ,  
 „ De tes derniers neveux tu feras la risée.  
 „ Eugène et Marlborough , malgré leurs grands exploits ,  
 „ Ont senti les effets de ces sévères lois ;  
 „ Condé , le grand Condé survécut à lui-même ;  
 „ L'Auguste des Français , malgré son diadème ,  
 „ Eprouva l'infortune à la fin de ses ans ,  
 „ Et vit dans le tombeau porter tous ses enfans. ”

Voilà ce que dirait notre mère commune ;  
 Hélas ! trop vain mortel , son discours t'importune ,  
 Ton cœur aime le monde , il brille , il éblouit ;  
 Mais sa figure passe , et tout s'évanouit.  
 Malgré tant de dangers , tu désires la vie ,  
 Le bien de tes parens , leur amour t'y convie ,  
 Ta fin ferait pour eux un lamentable deuil ,  
 Tes affaires un temps ont besoin de ton œil ;  
 Ah ! que de grands projets ta mort viendrait suspendre !  
 Tu n'as rien achevé , que ne peut-elle attendre ?

Eh ! pourquoi , malheureux , ne t'es-tu point hâté ?  
 Croyais-tu donc jouir de l'immortalité ?  
 Apprends que nos desirs nous suivent en tout âge ,  
 Et que personne enfin n'acheva son ouvrage  
 Avant que d'arriver à son terme fatal.

Ou plutôt ou plus tard , le trépas est égal :  
 Tous les temps écoulés sont effacés de l'être ,

Cent ans passés font moins que l'instant qui va naître ,  
Tout change , et c'est , cher Keith , la loi de l'univers.  
Les fleuves orgueilleux renouvellent les mers ;  
On engraisse la terre aride sans culture ,  
Lorsque l'air s'épaissit , un zéphire l'épure ;  
Ces globes enflammés qui parcourent les cieux ,  
De l'astre des saisons renouvellent les feux :  
La Nature attentive , et de son bien avare ,  
Fait des pertes toujours , et toujours les repare ;  
Depuis les élémens jusques aux végétaux ,  
Tout change et reproduit quelques objets nouveaux :  
La matière est durable et se métamorphose ;  
Mais si l'ordre l'unit , le temps la décompose.

Le Ciel pour peu de temps nous a prêté le jour ;  
Mais tout doit s'animer , tout doit avoir son tour :  
Sommes-nous malheureux si la Parque infidelle  
Ne fila pas pour nous les jours de Fontenelle ?  
Serait-ce donc à nous à redouter la mort ?  
A nous pauvres humains , frêles jouets du sort ;  
Qui rampons dans la fange , et dont l'esprit frivole  
S'il ne possédait point le don de la parole ,  
Serait égal en tout à ceux des animaux ?

Ah ! voyons dans la mort la fin de tous nos maux.  
Ennemis irrités , armez votre vengeance ,  
Le trépas me défend contre votre insolence.  
Grand Dieu ! votre courroux devient même impuissant ,  
Et votre foudre en vain frappe mon monument ;  
La mort met à vos coups un éternel obstacle.  
J'ai vu de l'univers le merveilleux spectacle ,  
J'ai joui de la vie et de ses agrémens ;  
Et je rends de bon gré mon corps aux élémens.

Quoi , César qui soumit sous son bras despotique  
 Tout l'univers connu , Rome , sa république ;  
 Quoi , Virgile , l'auteur des plus sublimes vers ;  
 Newton , qui devina les lois de l'univers ;  
 Que dis-je ? et vous aussi , vertueux Marc-Aurèle ,  
 L'exemple des humains , mon héros , mon modèle :  
 Vous avez tous subi les arrêts du trépas.  
 Ah ! si le sort cruel ne vous épargna pas ,  
 Devons-nous murmurer si la Parque lassée  
 Vient du fil de nos jours trancher la trame usée ?  
 Qu'est-ce que nos destins ? L'homme naît pour souffrir ,  
 Il élève , il détruit , il aime , il voit mourir ,  
 Il pleure , il se console , il meurt enfin lui-même.

Voilà , pauvres humains , votre bonheur suprême ;  
 Nous ne quittons ici qu'un séjour passager ,  
 Nous vivons dans le monde , ainsi qu'un étranger  
 Qui jouit en chemin d'un riant paysage ,  
 Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage.

Cher Keith , suivons les pas de nos prédécesseurs ,  
 Faisons à notre tour place à nos successeurs ;  
 Tout le monde a les siens , et nous aurons les nôtres ,  
 Ceux qui nous pleureront feront pleurés par d'autres.

Allez , lâches humains , que les feux éternels  
 Empêchent d'affouvir vos desirs criminels ,  
 Vos austères vertus n'en ont que l'apparence.

Mais nous qui renonçons à toute récompense ,  
 Nous qui ne croyons point vos éternels tourmens ,  
 L'intérêt n'a jamais souillé nos sentimens ;  
 Le bien du genre humain , la vertu nous anime ,  
 L'amour seul du devoir nous a fait fuir le crime ;  
 Oui , finissons sans trouble , et mourons sans regrets ,  
 En laissant l'univers comblé de nos bienfaits.

Ainsi l'astre du jour au bout de sa carrière  
 Répand sur l'horizon une douce lumière,  
 Et les derniers rayons qu'il darde dans les airs  
 Sont ses derniers soupirs qu'il donne à l'univers.

## E P I T R E A D A R G E T.

*Apologie des rois.*

DE mes productions laborieux copiste,  
 Qui de tous mes écrits sous ta clef tiens la liste,  
 Confesse - moi, Darget, les secrets de ton cœur;  
 Dis - moi, que penses - tu d'un Maître si rêveur,  
 Inégal, agité, pensif, distrait et sombre,  
 Tel qu'est un algébriste en combinant un nombre?  
 Le plaisir vainement veut dérider son front,  
 Il paraît absorbé dans un travail profond;  
 Tu lui vois tellement faire la sourde oreille,  
 Qu'à peine, quand tu lis, Cicéron le réveille.  
 Alors, réfléchissant au fond de ton cerveau  
 Sur un roi si rêveur dans un poste si beau,  
 Tu penses en toi-même, enviant ma fortune,  
 " Astolphe n'a pas seul son bon sens dans la lune,  
 „ Un roi dans l'univers n'a rien à souhaiter,  
 „ Que son sort est heureux, s'il fait en profiter!  
 „ Il peut tout ce qu'il veut; ô trop fortunés princes,  
 „ Arbitres souverains de nombreuses provinces;  
 „ Janus ouvre son temple ou le ferme à leur choix,  
 „ Les mortels semblent nés pour fléchir sous leurs lois,  
 „ Idoles des humains, demi-Dieux de ce monde,  
 „ Le Ciel qui les chérit les fert et les seconde:  
 „ S'il plaisait au Destin de couronner Darget,  
 „ Au lieu d'approfondir un pénible projet,

„ Ses beaux jours couleraient de plaisirs en délices ,  
 „ A ses vœux les Amours seraient toujours propices ,  
 „ Buvant, riant, chantant du soir jusqu'au matin ,  
 „ Les Dieux mêmes, les Dieux envieraient son destin.  
 „ Qui sous le diadème a l'air mélancolique ,  
 „ N'est rien qu'un hypocondre, un rêveur lunatique ”.

Tout doucement, Darget, que ton esprit calmé  
 Appaise le courroux dont il est animé :  
 Ton erreur t'éblouit, et juge téméraire  
 Tu fuis les préjugés qu'adopte le vulgaire :  
 Ecartons l'appareil, l'illusion, l'éclat ,  
 Examinons ici le fond de notre état.

La médiocrité fait le fort de ta vie ,  
 Tes jours sont tous égaux, et ta fortune unie  
 Te plaçant au milieu des deux extrémités,  
 Des besoins indigens, des superfluités,  
 Ecueils où si souvent le genre humain échoue,  
 De ses biens mesurés en ce monde te doue ;  
 Plus élevé qu'un nain, plus petit qu'un géant,  
 C'est être comme il faut ; c'est ton fort, fois content.  
 Libre des embarras et d'un travail pénible ,  
 Ton ame peut goûter un fort doux et paisible ,  
 Jouissant du présent sans prévoir l'avenir ,  
 Tous tes soins sur toi seul peuvent se réunir.

Ah! trop heureux Darget! qui dans ta vie obscure  
 Ne crains pour ton honneur l'outrage ni l'injure ,  
 Que sur les noms connus des grands et des héros,  
 L'envie, en frémissant, répandit à grands flots.

Pourvu qu'en ta maison ta femme douce, honnête ,  
 D'un bruyant carrillon ne rompe point ta tête ,  
 Qu'elle daigne du moins le soir, à ton retour,  
 T'accueillir, t'embrasser, ranimer ton amour :

Pourvu que du cerveau nulle âcreté fâcheuse  
 Ne porte sur tes yeux son humeur douloureuse,  
 Pourvu que Dalichamp \*) t'assure ta santé,  
 Que manque-t-il alors à ta félicité ?

Je vois à ta froideur, ton air, ta contenance,  
 Que tu crois, cher Darget, rempli de méfiance,  
 Qu'égayant mes crayons par un riant tableau,  
 Je flatte tes destins en les peignant en beau.

Eh bien donc, j'y consens, il ne faut plus rien taire,  
 O le fâcheux métier que d'être secrétaire  
 Auprès d'un maître auteur, soi-disant bel esprit,  
 Qui du matin au soir lit, versifie, écrit,  
 Et croit la Renommée, avec ses cent trompettes,  
 Occupée à prôner ses frivoles fornettes !  
 Tous les jours par cahiers tu mets ses vers au net,  
 Et quand tu les lui rends, Dieu fait le bruit qu'il fait ;  
 D'un sévère examen le pointilleux scrupule  
 S'étend sur chaque point et sur chaque virgule,  
 Là sont des E muets qui devraient être ouverts,  
 Ou c'est un mot de moins qui fait clocher un vers :  
 Puis en recopiant cet immortel ouvrage,  
 Tu donnes son auteur au diable à chaque page ;  
 Tel est de ton histoire en deux mots le précis.  
 Mais viens, apprend de moi quels sont les vrais foudris,  
 Qui de nous est lié des plus fortes entraves,  
 Des Dargets ou des rois qui sont les plus esclaves.  
 Tu crois par ce début que j'orne mes discours  
 Des paradoxes vains, la honte de nos jours,  
 Qui heurtant le bon sens, aux vérités rebelles,  
 Débitent des erreurs sous des formes nouvelles :

\*) Chirurgien.

Soit paradoxe ou non , c'est une vérité ,  
Qu'on sent trop malgré foi , qu'on tait par vanité.

L'emploi d'un souverain , Darget , n'est pas facile ,  
Quand il veut gouverner en roi vraiment habile ,  
Que sans se rebuter d'un pénible travail ,  
Il règle en ses Etats jusqu'au moindre détail.

Là Thémis redressant sa balance inégale ,  
Et réprimant en vain la discorde infernale ,  
Aux lois de l'équité conformant ses arrêts ,  
Doit dans un temps donné terminer les procès ;  
Un monstre renaissant , qu'on nomme la Chicane ,  
En aboyant contr'elle élève un front profane ,  
Et lorsque dans les fers on veut le captiver ,  
Il s'échappe à l'instant , et revient vous braver ;  
Cet ouvrage est pareil à ceux de Pénélope :  
Mais qui ne deviendrait à bon droit misanthrope ,  
Quand ayant terminé cent procès fatigans ,  
On voit dans les plaideurs autant de mécontents ,  
Qui mesurant leurs droits au gré de leurs caprices ,  
De propos diffamans accablent la justice ?  
Il faut taxer le peuple : il subvient aux emplois  
Attachés à la cour , aux finances , aux lois ;  
Ce que donne à l'Etat le fuseau , la charrue ,  
Aux héros , ses vengeurs , de droit se distribue ;  
Et c'est à l'équité de régler ces impôts ,  
Sur les biens des sujets différens , inégaux ;  
Quand le peuple se plaint qu'on charge les villages ,  
Le courtisan prétend qu'on augmente ses gages ;  
Et féconds en projets qui bercent leur espoir ,  
Aucun ne veut donner , et tous veulent avoir ;  
Qu'heureux ferait le roi , qui véritable adepte ,  
Du grand œuvre un beau jour trouverait la recette !



Plus heureux s'il pouvait, élevant leur raison,  
Réaliser l'Etat qu'imagina Platon!

Mais voici d'autres soins : il faut qu'un bras féroce  
Retienne en son devoir le fougueux militaire ;  
Dans son libertinage un farouche soldat,  
Parjure à ses sermens, renverferait l'Etat ;  
En ses prétoriens Rome eut autant de traîtres,  
Ils marchandèrent l'empire, et lui donnaient des maîtres ;  
Il faut que ces lions, pour les combats nourris,  
Par Bellone lâchés, soient domptés par Thémis ;  
Mais pour assujettir leur fière indépendance,  
Mais pour donner un frein à leur folle licence,  
Il nous faut tour à tour employer la rigueur,  
L'espérance, la crainte, et même la douceur ;  
Il faut pour que l'Etat ne perde point sa gloire,  
Au milieu de la paix préparer la victoire,  
Afin que tant d'esprits, unis par le devoir,  
Ne forment qu'un seul corps, qu'un seul chef fait mouvoir.  
C'est lui dont la raison, pour servir la patrie,  
Guide, excite, modère ou retient leur furie.

“ Ah ! grâce au Ciel, dis-tu, prenant un air aisé,  
„ Mon Maître en ce discours enfin s'est épuisé.  
Epuisé ? Moi ? Mais oui, Darget, cette matière  
Pour un homme d'Etat est une ample carrière ;  
Je ne t'ai présenté que trois points différens,  
Il en est plus de mille et tous sont importans.

Dans le gouvernement la sûreté publique  
Ne peut se soutenir que par la politique ;  
En unissant des rois elle oppose à propos  
Le pouvoir des amis au pouvoir des rivaux,  
Et par les poids égaux d'un prudent équilibre,  
Elle maintient l'Europe indépendante et libre ;

Tant que la bonne foi parla dans les traités,  
Ces utiles liens ont été respectés;  
Mais bientôt l'intérêt, corrompant la droiture,  
Amena l'artifice et même l'imposture;  
La politique alors adopta le soupçon;  
L'envie aux noirs serpens, l'affreuse trahison,  
Préparèrent de loin les jours de la vengeance,  
Et de tant de forfaits on fit une science;  
Le monde fut peuplé d'illustres scélérats,  
Peste du genre humain et fléau des Etats,  
La sagesse elle-même adopta ces maximes,  
Et devint criminelle en combattant les crimes;  
Dans le conseil des rois on osa les citer,  
Tout pacte eut un sens louche et put s'interpréter;  
Tout traité fut suspect et devint un problème,  
La fraude sur son front posa le diadème;  
Des crimes dont le peuple est puni par les lois,  
Devinrent des vertus appartenant aux rois.

Depuis que les forfaits parurent légitimes,  
Nous voyons sous nos pas s'entr'ouvrir des abîmes;  
Nous sommes entourés de cent pièges tendus,  
Comme sur ces glâcis, avec art défendus,  
Où l'assiégeant timide, en main tenant la sonde,  
Avance en éventant les mines à la ronde.

Entre les souverains il n'est que peu d'amis.  
Les plus proches voisins sont les plus ennemis.  
L'un de l'autre en secret ils trament la ruine,  
Il faut qu'on les observe, il faut qu'on les devine,  
Et d'un œil pénétrant lisant dans l'avenir,  
Il faut y voir le mal que l'on doit prévenir.

Tels sont les soins, Darget, que la couronne exige;  
Mais à moins que le Ciel ne fasse un grand prodige,

Lors même que le prince est quitte envers l'État,  
Le peuple de son roi juge comme un ingrat.

On veut qu'il sache tout, la guerre, et la finance,  
L'art de négocier, et la jurisprudence,  
Qu'il soit universel dans ce vaste métier,  
Dont chaque point demande un homme tout entier;  
Celui qui l'offensa le trouve trop sévère,  
L'autre le croit trop doux, celui-ci trop colère.

Fait-il la guerre? on dit: " c'est un roi furieux ,  
„ Le Ciel, pour nous punir, l'a fait ambitieux ".  
S'il se maintient en paix: " ce monarque stupide  
„ Redoute les dangers, la gloire l'intimide ".  
S'il gouverne lui seul: " c'est un prince jaloux ,  
„ Têtu, capricieux, qui ne suit que ses goûts. „  
Commet-il de l'État le soin à ses ministres?  
" Pourquoi tolère-t-il tous leurs complots sinistres ? "  
A-t-il des favoris? " son faible fait pitié. "  
N'en a-t-il point? " ce prince est sourd à l'amitié. "  
L'un est trop remuant, l'autre craint la fatigue,  
L'économe est vilain, le libéral prodigue,  
Et le galant sur-tout passe pour débauché.

Tel est de notre état le portrait ébauché.  
Comment joindre, Darget, tout grands rois que nous sommes,  
Les vertus qu'ont les Dieux aux faiblesses des hommes?  
L'humanité n'a point tant de perfections:  
Si nous voulons des rois privés de passions  
Dont la tranquillité ne saurait être émue,  
Allons, qu'Adam \*) travaille et fasse une statue.  
Et pourquoi se flatter d'appaiser ces frondeurs?  
César eut ses jaloux, Titus eut ses censeurs.

\*) Sculpteur.

Veux-tu favoir pourquoi la cruelle satire  
S'acharne sur les rois, et toujours les déchire ?  
C'est que, par son penchant aimant la liberté,  
L'homme hait un pouvoir qui n'est pas limité;  
Et du maître au sujet la grande différence  
Rabaissant son orgueil, blesse son arrogance.  
L'un se dit en secret, " je condamne le roi,  
,, Il n'a jamais l'esprit de penser comme moi : "  
Un autre dit tout haut, " si j'étais dans sa place,  
,, Notre gouvernement aurait une autre face. "  
Vois-tu ce peuple abject d'obérés mécontents,  
Solliciteurs fâcheux de tous postes vacans ?  
Tous veulent les avoir, on les donne aux plus dignes,  
Alors de ces jaloux les fatires malignes,  
Qui comme autant d'affronts regardent les refus,  
Défigurent nos traits, noircissent nos vertus.  
De nouveaux mécontents cette troupe grossie  
Epilogue tout haut le cours de notre vie ;  
Le Ciel même jamais n'a pu les contenter,  
Un roi, faible mortel, pourrait-il s'en flatter ?  
Aimer toujours le bien, le suivre par principe,  
Mépriser un vain bruit, dont l'écho se dissipe,  
C'est-là notre parti : laissons donc bourdonner  
Cet essaim de frelons, sans nous en chagriner ;  
A ces juges des rois si nous osions répondre,  
Par le mot de l'énigme on pourrait les confondre ;  
Ils n'ont vu que de loin ces importants objets.  
Ces censeurs pointilleux sont autant de Dargets ;  
La critique est aisée, et l'art est difficile,  
Un citoyen charmant fait un roi mal-habile,  
Et tous ces Phaétons, si savans dans notre art,  
Tomberaient de l'Olympe en guidant notre char.

Ne pense point , Darget , que dangereux sophiste ,  
 De cent rois criminels affreux apologiste ,  
 Abusant de ma lyre et du charme des vers ,  
 Je chante des tyrans , l'horreur de l'univers :  
 Ma Muse ose blâmer la funeste conduite  
 De ces vulgaires rois sans honneur , sans mérite ,  
 Endormis sur le trône , ou pleins de vains projets ,  
 Trop mous pour leurs voisins , trop durs pour leurs sujets ;  
 Je vais te crayonner leurs traits d'après nature ,  
 Un tel . . . mais mon discours te lasse outre mesure ,  
 Tu brûles , cher Darget , de revoir ta maison ,  
 Où ta femme t'attend pour plus d'une raison ;  
 Je crois cuir gronder ta cuisinière experte ,  
 Déjà le rôti sèche , et la table est couverte ,  
 Tes ragoûts délicats vont tous se refroidir ,  
 Et ton cocher là-bas fouette à nous étourdir.  
 Dix heures vont sonner ; lassés de ton absence ,  
 Tes valets excédés grondent d'impatience.

Fars donc , puisqu'il le faut , mais conviens avec moi  
 Que les grands ne sont pas plus fortunés que toi.

## E P I T R E

*à mon Esprit.*

ÉCOUTEZ , mon Esprit , je ne saurais le taire ,  
 Les contes que sur vous tous les jours j'entends faire ,  
 Vos défauts , vos travers m'ont mis au désespoir.  
 Quoi ! vous étudiez du matin jusqu'au soir ?  
 D'un violent désir suivant l'intempérance ,  
 Vous faites le savant ! Ah ! quelle extravagance  
 En feuilletant sans cesse un auteur vermoulu ,  
 Qui lassa les Achards , et qu'aucun roi n'a lu ,

Vous voulez , imitant les Huets , les Saumaïses ,  
Vous remplir le cerveau de leurs doctes fadaïses ?  
O Ciel ! Un roi savant ! Ce mot me fait frémir ,  
Jamais dessein plus fou pouvait-il vous venir ?  
Qu'un roi sache arrêter un calcul de finance ,  
Parafier un traité , signer une ordonnance ;  
C'est beaucoup dans le siècle où l'on vit aujourd'hui ,  
Peut-on en conscience exiger plus de lui ?

Un roi doit soutenir la majesté du trône ;  
Tout plein de la grandeur dont l'éclat l'environne ,  
Fier envers ses voisins , et toujours dédaigneux ,  
Il doit vivre d'encens égal en tout aux Dieux ;  
Qu'importe le savoir ? la science parfaite  
C'est de connaître à fond les lois de l'étiquette ;  
Cette règle des cours occupe auprès des grands  
Ces oisifs affaires qu'on nomme courtisans.

Oui , marmottez tout bas au ministre en silence  
Un compliment obscur dans un jour d'audience ,  
Soyez chasseur outré , forcez-vous à jouer ,  
Et sur-tout sans rougir entendez-vous louer ,  
Empressez-vous au prône , et bâillez au spectacle ,  
Soyez morne au souper , ne parlez qu'en oracle ,  
Et par air de grandeur affectez de l'amour ,  
Voilà comment un roi doit ennuyer sa cour ;  
Tel était le métier qu'il vous fallait apprendre.

Vos plaisirs , mon Esprit , ont droit de me surprendre ;  
L'étude , qui pour vous a tant de volupté ,  
Déroge à vos grandeurs , et perd la royauté.  
Je vous dirai bien plus , pour comble de manie ,  
On vous dit possédé de la métromanie ;  
Oui , vous êtes poète en dépit d'Apollon ;  
Pouvez-vous renier ce poème bouffon ,

Où d'un style mordant blessant toute la terre ,  
 Vous critiquez les Cieux au mépris du tonnerre ,  
 Et sur Homère même aiguifant vos bons mots ,  
 Vous attirez sur vous l'essaim de ses dévots ?  
 Pouvez-vous ignorer , que sous différens titres  
 On voit courir de vous des odes , des épîtres ,  
 Où , comme la Neuville échauffant vos poumons ,  
 Vous prêchez la vertu par d'ennuyeux sermons ;  
 Du langage français ignorant les fineses ,  
 Vous mettez Vaugelas et d'Olivet en pièces ;  
 Ah ! si Boileau vivait , peut-être un beau matin  
 Votre nom dans ses vers remplacerait Cotin.  
 Que la rougeur du moins vous en monte au visage ,  
 Ayez honte du temps qu'absorbe un tel ouvrage ,  
 Et sans vous dessécher le cerveau vainement ,  
 Quittez du bel esprit le fol amusement.

Mais vous me répondez “ qu'amant de l'harmonie ,  
 „ Transporté malgré vous par le Dieu du génie ,  
 „ Vous pouvez librement suivre votre plaisir ,  
 „ Quand le roi fatigué vous donne du loisir ;  
 „ Que si pour s'amuser on voit plus d'un grand prince  
 „ Prendre dans ses filets les daims de sa province ;  
 „ Vous charmez vos ennuis par des écrits divers ,  
 „ Inondant le papier d'un déluge de vers ”.

Comment ! lorsque d'un cerf précipitant la fuite  
 Des princes et des chiens courent à sa poursuite ,  
 Et qu'ils font la curée au milieu des marais ,  
 Au lieu d'être affecté par les mêmes attraits ,  
 Vous poursuivez chez vous une bizarre rime ,  
 Un mot que votre sens exige et qui l'exprime ?

Ah ! quel étrange esprit le Ciel m'a-t-il donné ,  
 Si contraire à nos mœurs , si mal morigéné ,

Qui par bizarrerie à sa grandeur rebelle  
Prétend s'ouvrir tout seul une route nouvelle ?  
Oui, vous me soutenez " que s'il fallait toujours  
„ Vous occuper de riens, grand ouvrage des cours,  
„ Vous quitteriez plutôt grandeur, sceptre, patrie,  
„ Et des rois empestés la lourde confrérie ”.  
Enfin vous ajoutez " que vos savans écrits  
„ Mériteraient l'estime, au lieu des vains mépris  
„ D'un peuple plein d'erreur, d'un vulgaire imbécille  
„ Qui juge en vrai Midas, et prononce en Zoïle ”.

J'en conviens, mon Esprit, mais n'allez pas choquer  
Des usages reçus qu'on risque d'attaquer.  
Je vous rends simplement, sans être fatirique,  
Tous les bruits que sur vous répand la voix publique.  
On se moque sur-tout du peu de gravité  
Dont vous assaisonnez l'auguste royauté ;  
Il est sur vos défauts plus d'un Caton qui veille,  
Et j'entends très-souvent qu'on se dit à l'oreille,  
" N'avons-nous pas, amis, un bien plaisant consul ? ”  
Mais vous comptez toujours suivant votre calcul ;  
" Ces censeurs, dites-vous, sont aisés à confondre,  
„ Et voici de ma part ce qu'on peut leur répondre :  
„ Ivre de mes plaisirs, ai-je, comme un ingrat,  
„ Négligé mes devoirs ? sacrifié l'Etat ?  
„ M'a-t-on vu du public tromper les espérances ?  
„ Traîner de longs procès ? embrouiller les finances ?  
„ Oublier les traités, pour penser aux beaux arts ?  
„ M'a-t-on vu des derniers paraître aux champs de Mars ?  
„ Mais si sur tous ces points j'ai fait briller mon zèle,  
„ Si l'on m'a vu toujours à mes devoirs fidèle,  
„ Du peuple et du soldat prévenir les desirs,  
„ Par quelle cruauté fronde-t-on mes plaisirs ?



„ Je vois couler mes jours au sein de l'innocence ,  
„ Enchanté des attraits dont brille l'éloquence.  
„ J'ai su monter ma lyre à différens accords ,  
„ Chez Horace et Maron j'é puise mes trésors.  
„ Je ne me flatte point de pouvoir les atteindre ,  
„ Mais un peu plus bas qu'eux je n'ai point à me plaindre.  
„ Eh ! quoi ! dans ma grandeur , et dans ma royauté  
„ Je ne jouirai point du peu de liberté  
„ Qu'un berger , conduisant son troupeau pacifique  
„ A de chanter le soir une chanson rustique ,  
„ Quand , l'ombre ayant chassé les ardeurs du soleil ,  
„ Le plaisir lui prépare un tranquille sommeil ?  
„ Achille pourra donc , dans son jaloux délire ,  
„ Appaiser son courroux par les sons de sa lyre ;  
„ Et moi je ne pourrai , moi seul dans l'univers ,  
„ Adoucir mes travaux par le charme des vers ?  
„ Quoi ! l'on m'interdira les sources du Permesse ?  
„ Du monde prosterné voyant grossir la presse ,  
„ Je serai dans ma niche , au milieu de ma cour ,  
„ Encensé par des fots comme le saint du jour ?  
„ On me rendra martyr de la cérémonie ?  
„ Ah ! secouons le joug de cette tyrannie ,  
„ Tant pis si le bon sens paraît hors de saison ,  
„ Je m'éclaire au flambeau que porte ma raison ,  
„ Et bravant des censeurs la sottise fantaisie ,  
„ Mon goût préfère à tout l'auguste poésie.  
„ Puisque j'en ai tant dit , comparons une fois  
„ Les lauriers d'Apollon , et les lauriers des rois.  
„ Nous devons nos transports au seul Dieu du génie.  
„ Le hasard qui préside au destin de la vie ,  
„ Fait au plus grand héros succéder quelquefois  
„ Un stupide fœtus sur le trône des rois ,  
„ Qui végète sans vivre , et des humains l'arbitre ,

„ N'a pour toute vertu que l'enflure d'un titre :  
„ Mais les fils d'Apollon s'élèvent jusqu'aux cieux ,  
„ Quand nous osons parler le langage des Dieux ,  
„ A peine parle-t-il le langage des bêtes ;  
„ Des lauriers toujours verts ont couronné nos têtes ,  
„ Plus d'un roi par nos chants est devenu fameux ,  
„ Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux :  
„ En vain de notre fort un souverain décide ,  
„ Son exil dans le Pont n'avilit point Ovide :  
„ Qu'un prince sans honneur , sur le trône amolli ,  
„ Termine sa carrière , il est mis en oubli ;  
„ Son nom dans un bouquin de généalogie  
„ Pourra servir d'époque à la chronologie ,  
„ Ces rois anéantis restent pour toujours morts.  
„ Mais de nos vers heureux les sublimes accords ,  
„ Des siècles destructeurs perçant la nuit obscure ,  
„ Font passer notre nom à la race future ;  
„ Nos durables travaux , victorieux des temps ,  
„ Ont vu des plus grands rois périr les monumens ;  
„ De la superbe Troie il n'est trace légère ,  
„ Quand après trois mille ans nous conservons Homère ;  
„ Depuis que le trépas , redoutable aux humains ,  
„ D'Auguste et de Virgile eut tranché les destins ,  
„ Lassé de ces combats que l'histoire nous vante ,  
„ Aux exploits du héros mon ame indifférente  
„ N'y voit que de hauts faits , qu'ont produits tous les temps ,  
„ Mais Virgile me charme , et plaira dans mille ans ;  
„ Il m'émeut , lorsqu'il peint la malheureuse Troie  
„ Au fer des Grecs vengeurs , à leurs flammes en proie ;  
„ Il touche par l'amour de la triste Didon ,  
„ Du bûcher funéraire allumant le brandon.  
„ Quel feu , quand sur le Styx il fait voguer Enée !  
„ Il me guide aux enfers , j'y vois la destinée

„ Des descendans d'Anchise et du peuple romain :  
„ J'évoque avec Virgile un nouveau genre humain,  
„ Du Gange aux bords des mers où le soleil expire,  
„ Je vois l'heureux Octave étendant son empire ;  
„ Des enfans d'Apollon, héros, foyez jaloux,  
„ César fit tout pour lui, Virgile tout pour vous.  
„ Mais du pouvoir des rois connaissons l'origine ;  
„ Pensez-vous qu'élevés par une main divine,  
„ Leur peuple, leur Etat leur ait été commis,  
„ Comme un troupeau stupide à leurs ordres soumis ?  
„ Les crimes effrontés, l'artifice des traîtres,  
„ Forcèrent les humains à se donner des maîtres,  
„ Thénis arma leur bras de son glaive vengeur,  
„ Pour inspirer au vice une utile frayeur ;  
„ D'autres en usurpant un bien illégitime,  
„ Devinrent souverains en prodiguant le crime,  
„ Et passent pour héros chez les ambitieux.  
„ Notre origine est pure, elle nous vient des cieux ;  
„ Apollon nous plaça vers le haut du Permesse,  
„ C'est l'immortalité qui fait notre noblesse.  
„ Ah ! si jamais les grands n'avaient fait que des vers,  
„ Qu'ils auraient épargné de maux à l'univers !  
„ César moins enivré du pouvoir despotique,  
„ Aurait par des beaux vers charmé sa république,  
„ On n'aurait point connu ces deux triumvirats,  
„ Sanguinaires liens d'illustres scélérats,  
„ Qui sur les grands de Rome exerçaient leur vengeance,  
„ Si le héros du nord, si fier de sa vaillance,  
„ Moins roi, moins souverain que chevalier errant,  
„ Au lieu d'être amoureux d'Alexandre le grand,  
„ Eût choisi pour modèle Horace ou bien Pindare,  
„ Il n'eût point imploré le Turc et le Tartare.  
„ Les Muses de tout temps ont adouci les mœurs ;

„ Leurs exploits sont des jeux , leurs armes sont des fleurs.  
 „ Dans les tranquilles bois où ces Nymphes habitent ,  
 „ Des plaisirs délicats les charmes les excitent ,  
 „ Leurs cœurs ne sont touchés que par le sentiment. ”

Mais , que dis-je ? A quoi sert ce long raisonnement ?  
 Quel flux impétueux d'éloquence frivole !

Quel inutile abus du don de la parole ;

Ce n'est pas contre moi que vous devez plaider ,

C'est l'univers entier qu'il faut persuader ,

Il ne se nourrit point d'une vaine fumée ;

Sa critique sur-tout vivement animée ,

Rit de vos méchans vers . . “ Mais quoi ! s'ils étaient bons ,

„ Et s'ils pouvaient charmer , en variant leurs sons ,

„ D'Argens , Algarotti ? Si Maupertuis les loue ?

„ Si l'Homère français lui-même les avoue ?

„ Si la postérité . . . ” Quelles sont vos erreurs !

Connaissez , mon Esprit , le poison des flatteurs ;

Leurs sons plus dangereux que le chant des Syrènes

Peuvent bien enchanter vos veilles et vos peines ,

Mais imitez Ulysse , et sourd à leurs accens ,

Rejetez pour jamais un si funeste encens.

Pouvez-vous ignorer qu'un roi , quoi qu'il propose ,

Et quoi qu'il entreprenne , excelle en toute chose ?

S'il aime les dangers , les combats , les hasards ,

Pour l'élever plus haut on abaissera Mars ;

S'il est fort , aussitôt le flatteur sans scrupule

Lui prouve que d'Alcide il est le seul émule ;

Son cœur est-il d'amour facile à s'enflammer ?

C'était pour lui qu'Ovide avait fait l'art d'aimer ;

Lorsqu'à de mauvais vers comme vous il s'amuse ,

Il rend jusqu'à Voltaire envieux de sa Muse :

Revenez , mon Esprit , de votre aveuglement ,

Que l'amour-propre enfin le cède au jugement,  
Est-il chez les humains de vertu sans mélange?  
Rabattons sans orgueil les trois quarts des louanges  
Que certains beaux esprits nous donnent à l'excès.  
Vous faut-il tant d'encens pour ces faibles succès?  
Qu'avec Horace un jour votre Muse barbare  
Pour vous apprécier humblement se compare;  
Alors de vos écrits les défauts dévoilés  
Vous feront convenir du peu que vous valez;  
Détestant de vos vers l'insipide volume,  
Vous remettrez d'abord l'ouvrage sur l'enclume.  
Étudiez sur-tout la docte antiquité,  
Plus vous approcherez de son urbanité,  
Plus vous aurez de goût pour ses divins ouvrages,  
Et plus vous aurez droit d'attendre des suffrages.

C'est-là votre modèle, et ces trésors ouverts  
Orneront vos écrits, et plairont dans vos vers;  
Mais puisque je vous vois toujours inébranlable,  
Que les vers ont pour vous un charme inconcevable,  
Que ne pouvant vous taire, et marimottant tout bas,  
Comme cet indiscret confident de Midas,  
Vous contez aux roseaux mes passe-temps frivoles,  
Du moins consolez-moi de vos visions folles;  
Apprenez quelque jour aux lecteurs indulgens,  
Si vous pouvez percer la sombre nuit des temps,  
Ou si quelque hasard vous amène au grand monde,  
Quel était cet auteur dont la Muse féconde,  
Monta sur l'Hélicon sur les pas du plaisir,  
Et composa des vers pour charmer son loisir.

Dites que mon berceau fut environné d'armes,  
Que je fus élevé dans le sein des alarmes,  
Dans le milieu des camps, sans faste, sans grandeurs,

Par un père, sévère et rigide censeur ;  
Que je fus écolier des plus grands capitaines ;  
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athènes,  
Je fus ami des arts plutôt que vrai savant ,  
Et que sans écouter un orgueil décevant ,  
Et simple courtisan des filles de Mémoire ,  
Je n'aspirai jamais à la sublime gloire  
D'être le plus fêté parmi leurs nourrissons ;  
Que sachant me borner et rabaisser mes sons ,  
Je me suis contenté de peindre ma pensée ,  
Et de parler raison en prose cadencée.

Dites que j'ai subi , bravé l'adversité ,  
Mais que parmi les rois depuis on m'a compté ;  
Attestez hardiment que la philosophie  
A dirigé mes pas et réformé ma vie ;  
Dites qu'en admirant le système des cieux ,  
J'ai préféré ma lyre aux arts fastidieux ;  
Que sans haïr Zénon j'estimais Epicure ,  
Et pratiquais les lois de la simple Nature ;  
Que je fus distinguer l'homme du souverain ,  
Que je fus roi sévère et citoyen humain ;  
Mais quoiqu'admirateur de César et d'Alcide ,  
J'aurais suivi par goût les vertus d'Aristide.  
Lorsque la Parque enfin , lasse de ses fuseaux ,  
Terminera mes jours d'un coup de ses ciseaux ,  
Que sur ma cendre éteinte aboîra la satire ,  
Dites que méprisant tout ce qu'en pourra dire  
Un esprit irrité , chagrin , mal - fait , tortu ,  
Trop rigide censeur de ma faible vertu ,  
Sans aimer la louange , insensible à tout blâme ,  
J'ai toujours conservé le repos de mon ame ,  
Et que m'abandonnant à la postérité ,  
Elle peut me juger en toute liberté.

# É P I T R E S

## F A M I L I E R E S.

---

### E P I T R E

#### A M O N F R È R E H E N R I.

Ou courez - vous ? “ Ah ! je fuis la campagne ,  
„ Je ne veux pas tout vif m’ensevelir ;  
„ Lorsque j’y fuis , d’abord l’ennui me gagne ;  
„ Rester tout feul , autant vaut - il mourir.  
„ J’aime Berlin : c’est - là que dans le monde  
„ Le doux plaisir en cent façons abonde ;  
„ Jeunes beautés , bals , festins , en un mot ,  
„ Y trouve tout quiconque n’est pas fot. ”  
Oui , vous pouvez vous amuser , mon Frère  
Nos belles font faciles à plier ,  
Berlin fournit aifance et bonne chère ;  
Mais ces plaifi qu’ont - ils de fingulier ?  
“ C’est chez Milon que se donne une fête ;  
„ On fera feul ; Milon n’a convié  
„ Que quatre - vingts personnes ”. C’est honnête :  
On vient , on entre , on est supplicié ;  
En se pressant on s’étouffe à la porte ;  
On perce enfin des deux bras , à main forte ;

Voilà d'abord trente tables de jeu ,  
Et qui n'y joue y paraît sans aveu ;  
Tous sont rêveurs , attentifs à leur rôle :  
L'un , en suant , attend un as de cœur ;  
Et celui - là , qui méditait la vole ,  
Sur ses écarts écume de fureur :  
Pourquoi ce bruit ? et qu'est - ce qu'on regarde ?  
Philinte a - t - il un transport au cerveau ?  
“ Pis que cela ; certain roi de carreau  
„ Entre ses mains est arrivé sans garde . ”

On voit plus loin , dans un coin isolé ,  
Force joueurs ; le Hasard tient la table :  
L'or en monceaux s'y présente étalé :  
Son grand pontife , à face vénérable ,  
Mêle en ses mains un jeu bariolé :  
Tout à l'entour une immense cohue  
Sur ce grand-prêtre a dirigé la vue :  
Le bon public a quelquefois raison.  
Quant au prélat , ce respect l'importune :  
Il est adroit ; le bon seigneur , dit - on ,  
De ses dix doigts gouverne la fortune :  
Un feu soudain s'empare de ses sens ;  
Le front ridé , le regard plus farouche ,  
Des mots coupés s'échappent par élans  
Comme en grondant rudement de sa bouche ;  
Très - attentifs y sont ses courtisans ;  
Ce peu de mots , ce sont autant d'oracles ,  
Qui , sur le fort opérant des miracles ,  
Ont l'art de rendre , en très - peu de momens ,  
Humbles ou fiers , les petits et les grands ;  
Tel pâme d'aise , et tel autre blasphème :  
L'un vend , hélas ! son bien qu'il a perdu :



L'autre enivré de son bonheur extrême ,  
Court acheter ce que l'autre a vendu.  
Quand l'heure sonne , il faut se mettre à table ,  
Et regagner dans un ample soupé ,  
Enjoué , vif , brillant et délectable ,  
Le temps perdu , dans l'ennui dissipé ,  
Et qu'emporta ce jeu si détestable.

Voyons : voilà plus de trente laquais ,  
A pas comptés , qui suivent à la file  
D'Apicius un habile profès ;  
De tant de plats on nourrirait la ville ;  
Le sieur Hamoch , plus fier que Paul Emile ,  
De la cuisine au fallon du palais  
Mène en grand'pompe un soupé de Luculle ;  
Le moindre plat , c'est lui qui l'intitule  
D'un nom baroque et très - mal assorti ;  
De cette armée il est le quartier - maître ;  
Là pour l'entrée , ici pour le rôti ,  
Il fait placer le plat comme il doit être ;  
Ragoûts nouveaux , pâtés , fins entremets ,  
En les louant à Messieurs les gourmets.

De tant de plats quelle odeur dégoûtante !  
L'hôte prenant la mine plus riante ,  
Trouve qu'Hamoch surpasse ses projets ;  
On va s'asseoir ; et cette compagnie ,  
Quoique fournoise , est tout au mieux choisie.

Mais tout le monde est stupide ou muet :  
Ah ! cette paire est au mieux assortie :  
De ce baron si maigre et si fluët ,  
Cette bégueule est la vieille ennemie ;  
Certain procès les a rendus rivaux ;  
Avec quel air ils se tournent le dos !

De ces paniers dorés par des réseaux .  
La place à table est d'avance remplie ;  
Et sur la chaise , en ferrant les genoux ,  
A peine encore en reste - t - il pour vous.

De bavarder Damis aurait envie ;  
Mais s'il affecte un air de rêverie ,  
C'est par prudence ; il craint ce médifant ;  
Ce vieux baron , à langue de serpent.

L'hôte attentif à ranimer son monde ,  
Dit quelques riens , fait le mauvais plaisant ;  
Il sert cent mets qui courent à la ronde :

“ Que le plaisir s'empare de céans !  
„ Dit-il ; Messieurs , qu'ici la joie abonde.”

Corinne jeûne et pour un million  
Ne goûterait de cette sauce fine ;  
Elle pourrait laver le vermillon ,  
Qui fait l'éclat de sa lèvre divine.

Si Marianne , au visage poupin ,  
Ne mange pas un seul morceau de pain ,  
C'est qu'en son corps étroitement ferrée ,  
Elle craint trop que la galimafrée  
N'aille gâter le corsage divin  
De cette taille en tous lieux admirée.

A l'autre bout , sans s'en embarrasser ,  
Le comte mange à se déboutonner ;  
De tous les plats goûte l'un après l'autre ;  
Avec Hamoch se met à raisonner ;  
D'Apicius le comte est grand apôtre ,  
Et les Nevers pourraient les consulter.

Julie enfin rompt ce cruel silence ,  
Et se tournant , dit d'un air d'indolence :  
“ Ah ! c'est affreux : tout ce jour il a plu ;

„ En vérité , c'est un nouveau déluge. ”

Merlin répond : “ Tout comme vous j'en juge ;

„ Et l'almanach ainsi l'a résolu. ”

Merlin dit bien : ce docte personnage

De son favoir fait un riche étalage ;

Hors l'almanach jamais il n'a rien lu.

Le discours tombe , on bâille ; on prend courage ,

On le relève ; on parle de pompons ,

De gands glacés , coiffures et jupons :

Et l'on médit un peu de Rosalie ;

Elle est absente ; et la noire Sylvie

Ne trouve rien d'aimable en sa beauté.

Ne croyez pas que ce soit par envie :

Son cœur , dit-elle , est plein de charité ;

Mais le bon goût , qu'elle trouve insulté ,

Quoiqu'à regret la presse et la convie

De rendre hommage à la sincérité.

Bientôt après on parle comédie :

“ Ah ! la Marville a l'air d'un éléphant ,

„ Dit l'une ; c'est une exécration : ”

„ La Rouffelois est un corps élégant ,

„ Elle est bien mise ; ah ! c'est un vrai délice

„ Lorsqu'elle joue ; au vrai , mal on l'entend :

„ Mais ce n'est rien ; va-t-on là pour entendre ? ”

Valère fait , à ne s'y point méprendre ,

Que le Plutus de Saxe ruiné

Va dans huit jours vendre sa garde-robe ;

Sur quoi chacun en faisant l'étonné ,

Sur Monseigneur très-malignement daube ;

De brocarder chacun se met en train ,

Et l'on médit doucement du prochain.

Mais s'endormant par tant de balourdises ,  
De main en main se donnent des devises  
Qu'en ricanant le beau sexe relit ;  
A ces soupers on ménage l'esprit ,  
Et l'on s'occupe en lisant les bêtises  
Que le galant confiturier produit.

On imagine une fanté nouvelle :  
A l'équivoque on rit , on applaudit ;  
La pointe en est digne de Fontenelle :  
On veut parler ; et ce jargon forcé ,  
Ne tenant rien de la gaieté naïve ,  
Meurt en naissant dans la bouche craintive ,  
Aussi souvent qu'un mot est prononcé.

On se regarde , on est embarrassé ,  
Et tous les mots expirent sur la langue.

L'hôte le voit et , pour en bien user ,  
D'un conte plat il vient les amuser ;  
Mais il en est pour sa fotte harangue :  
Par bienfiance un moment on fourit ;  
On dit , bâillant , que l'on se divertit :  
Mais en secret maudissant l'assemblée ,  
On voudrait fort , pour que l'ennui finit ,  
Que de sommeil elle fût accablée.

Cloris alors , sur un ton aigret ,  
D'un vaudeville entonne un vieux couplet ,  
Et pousse en l'air , de cette voix aiguë ,  
De longs hélas ! qu'on entend de la rue ;  
Et d'un accent tudesque qui déplaît ,  
Elle assaisonne un air de flageolet.

Eglé , qui croit qu'elle a la voix plus belle ,  
En détonnant chante un air d'opéra  
Très-langoureux , que composa Campra ;

Un fat se pâme et jure qu'elle excelle :  
Ah ! de chanter , non , tu ne cesseras ,  
Maudite voix , pire que la crécelle ;  
Un siècle entier , je crois , tu chanteras !  
“ Pour vous charmer , dit-elle , je vous prie ,  
„ Prêtez l'oreille à cette bergerie :  
„ Cet air pour moi semble fait tout exprès ;  
„ J'ai de mon mieux saisi le goût français ;  
„ Ces ports de voix qu'avec force j'élève ,  
„ Ces tremblemens battus si lentement ,  
„ Ces longs fredons , qui n'ont ni fin ni trêve ,  
„ Font de ce chant les plus doux agrémens ;  
„ De ce fallon même , sans qu'il m'en coûte ,  
„ Ma forte voix fera sauter la voûte . ”

L'hôte pâlit ; il croit de Jéricho  
Qu'il a chez lui la trompette fatale ;  
Il est tremblant pour les murs de sa salle ;  
Pour éviter l'effet de cet écho ,  
Il rompt les chiens et bavarde morale ;  
Et ce discours les amuse à ravir :  
Mais dans le temps que ce seigneur déploie  
Des argumens ennuyeux à mourir ,  
Sa chère épouse à travers vient glapir ,  
Et minaudant croit réveiller la joie :  
Chassant le Dieu libertin du plaisir ,  
La bonne dame , induite par le Diable ,  
Au lourd Ennui donne la primauté ,  
Qui force enfin , par importunité ,  
Tous ces bâilleurs à se lever de table .

Aux violons alors on a recours ;  
La joie enfin règnera dans ce jour :  
Aux menuets , aux graves polonaises ,

Vont succéder frétilantes anglaises :  
Tous ces muets dansent, sans se parler ;  
Les spectateurs disent, par bienfiance,  
Quelques douceurs, avec tant d'indolence,  
Que cet Amour de froid paraît geler :  
L'Oisiveté, qui regarde la danse,  
Rit souvent haut, sans trop savoir pourquoi.  
Le jour paraît ; avec indifférence,  
Mais sans regret, on retourne chez soi,  
En se flattant de faire accroire aux autres,  
Qu'on s'est au bal diverti comme un roi.

Ces plaisirs-là, mon Frère, sont les vôtres ;  
Leur carrillon n'a plus d'appas pour moi.

Société douce et bien assortie,  
Bien moins nombreuse et d'autant mieux choisie ;  
Délassemens innocens de l'esprit !  
Propos légers, qui sur mille matières,  
En voltigeant répandent des lumières ;  
Où sans éclat, mais à propos, on rit,  
Sans que jamais des langues meurtrières,  
Pleines de fiel, rendent à leurs manières  
Quelques bons mots qu'en plaisantant on dit :  
Oustrera-t-on l'injure et le scandale  
En préférant à ce goût qui périt,  
Le faux clinquant, l'ennui dont se bouffit  
Votre stupide et bruyante rivale ?

Ah, peuple né le jouet des erreurs !  
Si follement envieux des grandeurs !  
Voyez de près le néant de ces fêtes,  
Qui tant de fois ont captivé vos têtes ;  
Ayez pitié de nos destins heureux.

Quand vers le ciel j'ose élever mes yeux ;

Je dis tout bas : " Fortune secourable !  
 „ Ne permets pas qu'un orgueil détestable ,  
 „ Me remplissant d'inutiles désirs ,  
 „ Corrompe en moi le goût des vrais plaisirs ,  
 „ De ces plaisirs d'un esprit raisonnable ;  
 „ Et laisse - moi , Fortune , par pitié ,  
 „ Un cœur toujours sensible à l'amitié.

## E P I T R E

à *Poellnitz.*

**M**EPRISERA , qui le veut, les richesses ,  
 Leur faux éclat et leur frivolité ,  
 Leur embarras, leur inutilité ;  
 Ces vains dédains ne font que des finesse ;  
 Pour les avoir se font mille bassesse ;  
 Si leur éclat n'a point su me frapper ,  
 Si jusqu'ici leur force enchanteresse  
 N'a point eu l'art de me préoccuper ,  
 Le monde enfin vient de me détromper.

Je vois par-tout que la grande dépense ,  
 Les biens , le luxe et la magnificence  
 Du sot public se font fait estimer ;  
 " Verrès , dit - on , est digne de primer ;  
 „ Il a tout net vingt mille écus de rente ,  
 „ Bonne cuisine , et du vin que l'on vante ,  
 „ Qu'en cave il tient , sans vouloir l'entamer ,  
 „ Au moins depuis l'an mil six cent foixante :  
 „ Son train est grand et sa maison brillante ;  
 „ C'est un seigneur qu'on ne peut trop aimer. "

Ce gros Crépus , qui paraît inutile ,  
A tous les arts donne occupation ,  
Et de - là vient qu'on le chérit en ville ;  
La dépense est sa forte passion ;  
Son luxe , au moins , fait vivre l'industrie :  
Pour lui l'on fait beaucoup d'orfèvrerie ;  
Le peintre vit de sa profusion ;  
Et l'architecte orne sa galerie :  
Il met l'argent en circulation ,  
Et sa maison vaut une hôtellerie.

Quand Vadius , d'un ton de flatterie ,  
Vient louer l'inepte Bavius ,  
Le doux espoir sur lequel il se fonde ,  
C'est d'emprunter de lui nombre d'écus.

Oui , l'Intérêt est le roi de ce monde ;  
Il règle tout dans ce siècle falot ;  
En enrageant le malheureux le fronde ,  
Mais qui n'a rien , fait le rôle d'un fot :  
Un vrai Platon vivant dans la misère ,  
Ne recevrait qu'humilians rebuts ;  
Mais l'opulent Matthieu , dit l'infectaire ,  
A des respects , et très-humbles saluts.

Ce cher métal , ce beau don de Plutus  
Peut tenir lieu de rang et de noblesse ;  
Il donne au fot , esprit , bon sens , vertus ,  
Nombre d'amis , maîtresses encor plus ;  
Par sa vertu vraiment enchanteresse ,  
Aucun richard n'essuya des refus.

Au bon vieux temps où florissaient nos pères ,  
Le sentiment formait le nœud des cœurs :  
Les passions alors étaient sincères ,  
L'or n'avait point pu corrompre nos mœurs :



L'amour tout seul possédait son empire ;  
Savoir aimer , c'était l'art de séduire ;  
Pour tout présent on donnait quelques fleurs ,  
Et ce bouquet, venant d'une main chère ,  
S'estimait plus que tout l'or de la terre ;  
Baifers légers étaient grandes faveurs.

Mais à présent tout se vend, tout s'achète ;  
Et la dévote , ainsi que la coquette ,  
A son mari fait trouver un rival ;  
Ce marché-là se fait à la toilette ,  
Au plus offrant , à l'amant libéral :  
Du doux soupir à la faveur parfaite ,  
Tout a son prix , et l'amour est vénal.  
On apprend tout : cette ville causeuse  
Sur le caquet n'a rime ni raison :  
On fait le prix d'une beauté fameuse ,  
Tout comme on fait le prix d'une maison :  
On dit tout-haut : “ Que telle aimable femme  
„ Pour cent louis sent allumer sa flamme :  
„ Ajoute-t-on encor deux fois autant ?  
„ La passion s'empare de son ame ,  
„ Ce vil métal est maître de ses sens ,  
„ Et la rend tendre envers tous ses amans. ”

Cette Corinne , autrefois tant courue ,  
Depuis six mois de prix a fort baissé ;  
La jeune Eglé nouvellement venue ,  
A tout d'un coup doublement rehaussé.

Vous savez bien que cette vieille amante ,  
Cette Laïs , à la tête tremblante ,  
Aux longs tetons , si flasques et pendans ,  
Dont le pinceau grossièrement abuse  
Du vermillon brossé sur la céruse .

Rend à présent à ses jeunes amans  
Ce qu'elle avait, dans la fleur de ses ans,  
Eu de profit en marchandant ses charmes ;  
A ses attraits l'or seul fournit des armes.

Le bon pays où tout peut s'acheter !  
O siècle heureux qu'on ne peut trop vanter !  
Ayez d bien, c'est la grande maxime :  
Vous payerez des femmes, de l'estime,  
Amis, respects et réputation ,  
Cocus titrés et de condition.  
Les tendres cœurs se vendent à l'enchère ;  
Et sans rougir , la noblesse ose faire  
Un vil métier contraire à la pudeur ,  
Humiliant, flétri du déshonneur ,  
Que la grifette à l'ame mercenaire  
Fait par débauche et souvent par misère.

Qu'arrive-t-il de ces coûteux marchés ?  
Nos beaux seigneurs trouvent des infidelles ;  
Ils sont toujours imprudemment trichés  
Par leurs amis , ainsi que par les belles ;  
Un freluquet enlève leurs donzelles ;  
Ils sont cocus sans en être fâchés ;  
Leur amour vain , magnifique et bizarre ,  
Se refroidit ; le mépris les sépare ;  
Et ces amis , qu'ils croyaient attachés ,  
Sont très-zélés tant que dure leur table :  
Si la ruine entraîne ces seigneurs ,  
Que la Fortune ingrate les accable ;  
Ces scélérats sont de tous les malheurs  
Indifférens et joyeux spectateurs.

Si l'avantage insigne des richesses  
N'a rien de vrai que des dehors trompeurs

Fuyez , Poëllnitz , ses charmes imposteurs ;  
 Ses faux dehors cachent des petiteffes ;  
 La Fortune a de légères faveurs.  
 Sur vos vieux jours elle fema des fleurs ;  
 Et c'est bien plus que toutes ses largeffes.  
 Aimez le poste où le Ciel vous a mis ;  
 Dans votre état on a de vrais amis ,  
 Et quelquefois de fidelles maîtresses.

## EPI TRE A FOUQUET.

**P**OURQUOI toujours nous prôner le vieux temps ?  
 Se répéter , et se tuer de dire ,  
 Que les humains font bêtes et méchans ,  
 Et que le monde en vieillissant empire ?  
 Ces vieux propos des modernes frondeurs ,  
 Sont tous marqués au coin de la satire ,  
 Et l'âcreté qui les force à médire ,  
 Pour avilir notre siècle et nos mœurs ,  
 Des temps passés leur fait vanter l'empire.

Le grand Maurice \*) a-t-il moins de vertus  
 Que n'en avait certain Cincinnatus ?  
 Maurice , au vrai , d'une très-noble issue ,  
 Ne mena point de ses mains la charrue ;  
 Mais dans la Flandre en tous lieux confondus ,  
 Les Hollandais furent-ils moins battus ?

Quoi ! nos auteurs font-ils des misérables ,  
 Pour composer leurs écrits en français ?  
 “ Bien différens , sublimes et parfaits  
 „ Etaient , dit-on , ces Grecs tant admirables. ”  
 Virgile , Horace , ont écrit en latin ,

\*) Le comte de Saxe.

Les Grecs en grec , et nous dans notre langue :  
Il est plaissant qu'un censeur clandestin  
Prétende ici qu'en hébreu l'on harangue.

Ah ! dans ces jours , où notre heureux destin  
Nous a fourni , pour effacer Homère ,  
Un Apollon plus vif et plus brillant ,  
Comment peut-on , en possédant Voltaire ,  
Avec dédain regretter un instant  
Ce vieux bavard toujours se répétant ,  
Que sans bâiller nul mortel ne lit guère ?

Valons-nous moins que nos simples aïeux ,  
Très-ignorans , très-großiers , très-gothiques ?  
Si l'on nous croit plus fins , plus galans qu'eux ,  
Plus opulens et bien plus magnifiques ;  
Que nos palais soient plus voluptueux ,  
Et nos repas beaucoup plus somptueux ;  
Oui , si les Cieux , à nos desirs propices ,  
Versent sur nous un torrent de délices ,  
Mon cher Fouquet , ce n'est que d'autant mieux  
Nous condamner : quels étranges caprices !

De tous ces morts que l'on a tant vantés ,  
Le mérite est défaut de facultés ;  
Et nos péchés , ce sont quelques richesses :  
Beaux argumens , dignes d'un hébété ,  
Ou d'un esprit né pour les petiteßes ,  
Qui des fureurs de l'envie agité ,  
Va publier , comme des gentilleßes ,  
Les songes creux de sa malignite !

Depuis le temps que subsiste le monde ,  
Il va toujours son train également ;  
Le ridicule en cent façons abonde ,  
Et reparait toujours plus follement ;

C'est un Protée , et ses formes nouvelles  
De nos censeurs irritent les cervelles.

Au demeurant , les hommes de nos temps ,  
Avec ces morts rangés en parallèles ,  
Ne sont meilleurs , ni ne sont plus méchans.

Si nos frondeurs me mettent en colère ,  
Je vais prouver à tout critique austère ,  
Que les beaux arts , de nos farouches mœurs  
Ont adouci la rage sanguinaire.

O jours heureux ! ô siècle débonnaire !  
Vous ne montrez trahisons ni fureurs.  
Les cœurs pervers ne le sont pas sans honte ;  
Et c'est beaucoup gagner , selon mon compte.

Mais gardons-nous de pousser sur les bancs ,  
En *barbara* , d'ennuyeux argumens :

Convaincre un fat est une œuvre impossible ;  
Un envieux a-t-il l'esprit flexible ?  
Sombre ennemi des hommes à talens ,  
Pour ses péchés qu'il reste incorrigible !

Qu'en enrageant de la gloire d'autrui ,  
Rempli de fiel et plus amer qu'absynthe ,  
Amant des morts , il s'en fasse un appui ;  
S'il nous hait tous , ma foi , tant pis pour lui :  
Que son œil louche et sa paupière éteinte  
Verse des pleurs en voyant la vertu  
Qui l'écrasa , sous ses pieds abattu :  
Qu'en ses discours il nomme avec emphase  
De vieux héros , ses chéris , ses élus ,  
Qu'il aime tant parce qu'ils ne sont plus :  
Qu'il en décore à son gré chaque phrase :  
Mais si ces morts le mettent en extase ,  
Ce n'est , Fouquet , qu'en haine des vivans :

Ah ! s'ils pouvaient , de leur sombre demeure ,  
Au gré du Ciel , ressusciter sur l'heure ,  
On entendrait , dès les premiers momens ,  
Nos vils censeurs , à langues de serpens ,  
Exagérer leurs défauts et leurs vices ;  
Et leurs héros retourneraient là - bas ,  
En maudissant de ces censeurs ingrats  
Les trahisons et les noires malices.

Triste envieux ! hurle , plein de fureur ,  
Contre ce siècle en grands hommes fertile :  
Farouche aspic ! vil calomniateur !  
Va te bouffir de colère et de bile ;  
Contre nos jours exerce ta fureur ;  
Forge en secret ta satire imbécille :  
C'est en vain que tu veux en ternir la splendeur.

Eh ! qu'importait aux bourgeois de Ninive ,  
Qu'un pleûtre triste , à cervelle chétive ,  
Leur annonçât mille calamités ?  
Rien ne troubla tant de prospérités :  
Mais le prophète , oiseau de triste augure ,  
Au fond d'un arbre ou de quelque masure ,  
Où l'idiot en fureur se nicha ,  
De désespoir qu'on vit son imposture ,  
En frémissant sur ses pieds dessécha.

De l'envieux telle est la récompense ;  
Sur lui retombe enfin son impudence ;  
Et ces serpens dont il chérit l'attrait ,  
Cruels agens qui servent sa vengeance ,  
Au fond du cœur le rongent en secret.

Méprisez donc tous les traits que l'Envie  
A décochés pour flétrir votre vie :  
Sur vos vertus ses dents s'émousseront ;  
A vous en vain elles s'attaqueront.

Censeurs cruels , révérez , mais sans feinte ,  
Tous les humains qui se firent un nom ;  
Jetez des fleurs dessus leur cendre éteinte :  
En relevant leur réputation ,  
Que les vivans n'en souffrent point d'atteinte.

Oui , cher Fouquet , nous périrons un jour ;  
Dans deux mille ans nous vaudrons quelque chose.  
Morts anciens , nous aurons notre tour ;  
Quand une fois dans la tombe on repose ,  
Sans sentiment , à la louange sourd ,  
Sans que l'Envie en fureur s'y oppose ,  
Par le public , trop prévenu d'amour ,  
Du pauvre mort se fait l'apothéose.

## ÉPI TRE A LA COMTESSE DE C A M A S.

NE pensez point , respectable Camas ,  
Qu'à votre esprit , si brillant , si solide ,  
J'ose jamais comparer les appas  
De nos oisons à la cervelle vide ;  
Fraîche jeunesse et des traits de beauté  
Leur tiennent lieu de toute qualité.

Ce sont des fleurs dont la couleur brillante  
A de durée à peine une saison ;  
Un souffle chaud dans le brûlant lion  
Fane , à jamais , leur beauté ravissante :  
N'ont-elles plus leur couleur éclatante ?  
Pour les cueillir , ou pour les arroser ,  
Aucun passant ne daigne se baisser.

L'esprit, le goût et le bon sens préfère,  
A la beauté l'esprit qui nous éclaire.  
On trouve en vous ces trésors réunis.  
Votre raison, de cent talens douée,  
Est douce, humaine et toujours enjouée;  
Oui, votre esprit est de tous les pays,  
De tous les temps et de toutes les heures :  
Vous méritez d'avoir de vrais amis,  
Et par-delà, des fortunes meilleures.

Vos cheveux gris ne sont point décorés  
De cent pompons, de rubans, de parure;  
Et votre corps n'est point à la torture  
Dans des paniers immenses et dorés;  
Mais vous cachez dessous votre coiffure  
Esprit, qui plaît, et ce mâle bon sens,  
Hélas ! si rare et si digne d'encens.

Tant d'agréments suppriment la vieillesse.  
Fades beautés, qu'avez-vous d'approchant ?  
Vos beaux minois, parés de la jeunesse,  
Vont débiter des riens en ricanant;  
Vous nous lorgnez, pour plaire, en minaudant;  
Dans la beauté tout paraît gentillesse;  
Mais, le dirai-je à mon corps défendant ?  
Autant vaudrait, pour le moins, à la vue,  
De Bouchardon une belle statue.

Ah ! si le Ciel, secondant vos amours,  
Vous eût rendu dès le berceau muettes,  
Ou qu'il eût fait de vos amans des sourds;  
En cas pareil nos flammes indiscrètes  
Auraient au moins long-temps pu soupçonner  
Que vos esprits ont le don de penser :  
Mais à présent, tant causeuses vous êtes,



Qu'un froid mortel commence à me geler  
Dès le moment qu'on vous entend parler ;  
Tous les progrès que vos mines coquettes  
Et vos attraits avaient faits sur mon cœur ,  
Par vos propos perdent de leur chaleur.  
Le jeu , pompons , coiffures , médifances ,  
Contes forgés , mille fadeurs d'amours ,  
Affaïonnés de cent impertinences ;  
C'est l'abrégé de tout votre discours.

Quand il vous plaît à l'esprit de prétendre ,  
Alors vraiment il fait beau vous entendre ;  
Je crois revoir ces plats originaux ,  
Tympanisés de femelles pédantes ,  
Sans jugement , affichant les savantes ,  
Que nous peignit de ses maîtres pinceaux ,  
Le grand Molière en ses pièces charmantes ,  
Où sa critique enfantant des bons mots ,  
En mille endroits a foudroyé les fots.

Tremblez , tremblez , bégueules insipides :  
La beauté passe , et l'âge arrivera ,  
Qui sillonnant vos fronts flétris de rides ,  
Tous vos attraits à jamais détruira.

De leur miroir , lorsqu'il présentera  
Des teints plombés , des visages livides ,  
Des yeux éteints , des paupières humides ,  
Bouche sans dents et cheveux grisonnans ,  
Dans la fureur qu'auront ces Euménides ,  
La glace , hélas ! dans leurs emportemens ,  
Sera brisée en cent mille fragmens.

Ah , quel dépit ! ce teint , plus beau qu'albâtre ,  
Se jaunira ; plus de roses , de lis ;

Ni plus d'amant de charmes idolâtre ;  
Vieilles laidrons n'ont plus de beaux Tircis.

En vain tout l'art raffiné des ruelles ,  
Pompons brillans , mêlés de fleurs nouvelles ,  
Pareront-ils vos attraits furannés ;  
L'ajustement et les atours des belles ,  
Bien loin d'orner vieilles sempiternelles ,  
Semblent jurer avec des fronts fanés.

L'amour coquet qui plane sur vos têtes ,  
Qui vous protège aux bals , soupers et fêtes ,  
Qui de vos yeux nous décoche ses traits ,  
De ces beaux yeux s'enfuira pour jamais.  
Jeune beauté paraît toute adorable ;  
Vieille guenon du public est la fable :  
De vos vieux jours je plains l'affliction ;  
Il n'est alors aucun moyen de plaire ,  
Hors que ce soit la conversation ;  
Mais sans esprit comment y brille-t-on ?  
Vieille bégueule , ennuyeuse commère ,  
En ne faisant que contes de grand'mère ,  
N'attire pas la foule des chalans ;  
Du vestibule , une odeur pestifère  
Dégoutera vos tristes courtisans ,  
De l'air impur , de l'affreuse atmosphère ,  
Que sans relâche exhale le cautère.

Dieu fait comment les Chazots de ces temps ,  
Les damerets , les jeunes Ferdinands ,  
Gens nés moqueurs et très-peu charitables ,  
Plaisanteront vos faces vénérables ;  
Quand requinquant vos spectres ambulans ,  
Il vous plaira de faire les aimables :  
Oui , votre porte ouverte à vos galans ,

Par leur concours ne fera plus usée ;  
Vous en ferez la fable et la risée ,  
Et je vous vois regretter les rigueurs ,  
Dont à présent , exerçant vos caprices ,  
Vous dédaignez cette foule de cœurs  
Dont vos amans vous font les sacrifices ;  
Et je prévois que vos attraits usés ,  
Voyant décheoir leurs folles espérances ,  
S'abaisseront à faire des avances  
A ces amans à présent méprisés :  
Mais vainement ; car la rouille de l'âge  
Du tendre Amour ne reçoit plus d'hommage.

Tel est le sort des frivoles appas ,  
Dont la beauté fait l'unique partage ;  
Mais croyez - moi , respectable Camas ,  
Votre vertu vous sauve du naufrage.

Qu'importe enfin que l'âge destructeur  
De vos attraits ternisse la fraîcheur ?  
C'est attaquer la moitié de vous-même :  
Mais votre esprit que j'estime et que j'aime ,  
A vos attraits est bien supérieur :  
Bravez le Temps et sa rage insolente ;  
Il ne peut rien sur votre belle humeur ,  
Ni sur votre ame impassible et constante ;  
Vous méprisez la sotte gravité ,  
Dont à la cour s'enfle une gouvernante ;  
Votre sagesse est toujours indulgente ,  
Et votre esprit rappelle la gaieté  
Dans les ennuis d'une cour indolente ;  
Bien plus encor vous êtes par piété ,  
Bonne huguenote et pourtant tolérante.  
Après ce trait , adorable Camas ,

Ah ! quel mortel ne vous aimerait pas ?  
Les ignorans vous jugent ignorante ,  
Et les savans vous prennent pour savante ;  
Vous vous pliez avec facilité ,  
Au goût , aux mœurs de la société ;  
Vous savez rire et plaire à la jeunesse ;  
L'âge sensé prise votre sagesse ;  
Et complaisante et pleine de bonté ,  
Vous supportez de l'infirme vieillesse  
Le bavardage et la caducité.

C'est par ces traits que votre ame accomplit  
A par l'estime acquis de vrais amis ;  
Ne pensez point qu'Amour plein de folie ,  
Papillonnant trouve en effet unis  
Ces éventés que la débauche lie.

C'est sur l'estime , et c'est sur les vertus  
Que l'amitié véritable se fonde ;  
Vous possédez ces titres , et de plus  
Vous avez l'art de plaire à tout le monde.

Oui , désormais , Camas , je chanterai  
Ce beau génie , et je consacrerai  
A vos vertus mes talens et ma verve ,  
Et dans mes vers je vous implorerai ,  
Comme Pallas et comme ma Minerve.

## EPI TRE A JORDAN.

FLORE aux abois faisant place à Pomone,  
De nos jardins s'enfuit avec le Temps ;  
L'Eté nous quitte ; et les vents de l'Automne  
Fanent les fleurs et dessèchent les champs ;  
L'astre du jour , faible , tremblant et pâle ,  
D'un feu moins vif réchauffe ce canton ;  
De son palais l'aurore matinale  
Déjà plus tard paraît sur l'horison.

Colin , Lycas , transportés d'alégresse ,  
De nos guérets rapportent les moissons ;  
Et les transports de leur bruyante ivresse  
Font retentir l'écho de leurs chansons :  
La liberté , l'amour , l'indépendance  
Versent sur eux plus de félicités  
Que n'en fournit la plus riche abondance  
Dans le vain luxe et l'orgueil des cités.  
Ils pensent peu , leur estomac digère ,  
Sans se douter qu'ils ont un méfentère ;  
Leur exercice et leur sobriété  
Leur sont garans d'une bonne santé :  
Sans se bercer de visions cornues ,  
Ils ne vont point se perdre dans les nues ;  
Connaissant peu la sombre antiquité ,  
Et sans souci pour le destin du monde ,  
Dans leurs hameaux règne une paix profonde ,  
Les jeux , les ris , l'amour et la gaieté.

De l'Intérêt la tyrannique idole  
Ne les vit point accourant au Pactole ,

Porter le joug de la Cupidité ;  
La vaine Gloire impérieuse et folle  
N'a pu jamais tenter leur vanité ;  
Et de leurs vœux l'arrogance frivole  
N'importuna point la Divinité.

Ils sont heureux dans leur rusticité ;  
Tandis qu'en ville , au centre du tumulte ,  
Enseveli dans les vapeurs occultes  
Du pays grec et du pays latin ,  
Digne Jordan , tu lis et tu consultes  
Tous ces savans dont le savoir certain  
Est le flambeau du faible genre humain.  
Pour te tirer de ta mélancolie ,  
Pour t'inspirer notre aimable folie ,  
Ma Muse et moi nous mîmes en chemin.

Tu fais très-bien que nous autres poètes  
En peu de temps fessons de longues traites :  
Ainsi d'abord nous fûmes à Berlin.  
En approchant de tes doctes retraites ,  
Près de la porte , orné de ses vignettes ,  
Je fus frappé d'un gros saint Augustin ,  
Qui , de travers , s'appuyait sur l'ouvrage  
D'un grand bavard , savant bénédictin :  
Là se trouvait rangé sur le passage  
D'autres en *us* le pédantesque essaim ,  
De Quatre-gros (\*) méritant le suffrage ;  
Qui dans ta salle , en bravant le Destin ,  
Grands de renom , mais pauvres d'équipage ,  
Ne sont vêtus qu'en sale parchemin.  
Passant enfin du sacré vestibule  
Au cabinet , dans l'asile divin

(\*) Bouquiniste.

Qui te renferme , ainsi qu'un capucin ,  
 Je vis l'auteur dont la plume polie  
 Eloquemment défendit la folie ,  
 Ton gros portier , tel que Grandonio ,  
 Le sieur Erasme en grand in - folio ;  
 Je le passai , perçant avec surprise  
 L'énorme tas des pères de l'Eglise ,  
 J'arrive enfin auprès de ton bureau.  
 C'est - là , Jordan , que tes savantes veilles  
 En cophte , en grec t'apprennent cent merveilles ,  
 Qu'avec ardeur tu mets dans ton cerveau.

Là se trouvait l'ouvrage incognito  
 De l'inconnu mais fameux Aboesite : (\*)  
 Là se trouvait tout le recueil nouveau  
 Des derniers vers que fabriqua Rousseau  
 Depuis le temps qu'il se fit hypocrite.

Je vis encor rangé sur tes rayons  
 Un gros recueil d'injures bien écrites  
 D'un huguenot contre les jésuites ;  
 Je vis aussi quelques réflexions  
 D'un prestolet déclamant comme au prône  
 Contre la Bête et contre Babylone ,  
 Par charité damnant les mécréans ;  
 Pour papégauts livres édifiants.  
 Près d'eux était le livre des insectes (\*\*),  
 Enfin la source où l'on puisa les sectes (\*\*\*) :

Auprès de toi résidait Apollon ,  
 Qui démeublait , pour remplir ton Lycée ,  
 Son cabinet et même l'Hélicon.

(\*) Professeur genevois que Jordan cite comme un grand auteur ,  
 mais que personne n'a l'honneur de connaître.

(\*\*) Réaumur.

(\*\*\*) La B...le.

Il appelait une ombre au haut placée ;  
C'était Horace , ami de la raison ,  
Qui , transporté du feu de son génie ,  
Chantait les vers de sa Muse polie ,  
Et te disait : " Choisis les meilleurs vins ;  
„ Crois - moi , ce soin à tout est préférable ;  
„ Les grands projets sont insensés et vains ;  
„ Car de nos jours le fil est peu durable . "

Après de lui , Despréaux se rangeait ,  
Ami du sens et de l'exactitude ,  
Trop satirique et quelquefois trop rude ,  
Mais dont la lyre au Parnasse plaisait .

D'un air aisé Lucien , qui suivait ,  
Sage , plaisant et sans sollicitude ,  
Du haut du Ciel tous les Dieux dénichait ,  
Et librement sur leur compte riait .

Des bords du Pont , cherchant la compagnie ,  
Le tendre Ovide après ceux - ci venait ,  
Et des couleurs de son riche génie  
Trop brillamment décorait l'élégie ;  
Avidement pourtant on le lisait .

Plus loin , parut ce célèbre sceptique , (\*)  
Qui bien armé de sa dialectique ,  
En un champ clos combattit les docteurs ,  
Qui fut à bout pousser le fanatique ,  
Et foudroyer l'orgueil théologique ,  
En détruisant le règne des erreurs .

Là , j'aperçus le vieux bon - homme Homère ,  
Qui , se voyant obscurci par Voltaire ,  
Dans son poème avec soin se cachait ,  
Et des Ligueurs l'Illiade couvrait .

(\*) Bayle.



Au-dessus d'eux, en belle reliure,  
Je vis l'auteur qui peignit la Nature, (\*)  
Ce bel esprit qui par ses vers divins  
Illustra plus l'empire des Romains,  
Que les Césars n'ont pu par la victoire  
En assurer la grandeur et la gloire.

C'est-là, Jordan, chez ces illustres morts,  
Que ton esprit de la nature entière  
Approfondit l'essence et les ressorts,  
Et prend si haut son vol et sa carrière.

J'estime fort tes soins laborieux,  
Et tes travaux profonds et studieux;  
Mais, cher Jordan, te couvrant dans ta vie  
De ces lauriers rares et précieux,  
Qui sur le Pinde excitent tant d'envie,  
Dis-moi, Jordan, en es-tu plus heureux?

Comptons ici les peines qu'il faut prendre,  
Pour arriver à l'immortalité:  
Si tu gagnas en t'efforçant d'apprendre,  
Tu perds, Jordan, ta propre liberté:  
Oui, dans l'erreur, en toi l'orgueil préfère  
Un vain encens, une vapeur légère  
Au vrai bonheur, à la félicité,  
Que tu pouvais, ayant le don de plaire,  
Trouver chez nous dans la société.

Comme l'on voit à la fin de l'automne,  
Ayant payé ses tributs à Pomone,  
La terre en paix respirer le repos;  
Ainsi, Jordan, renonce à tes travaux:  
Reviens chez nous, dans ce séjour paisible,  
De l'amitié recueillir tout le fruit.

(\*) Virgile.

Affez long-temps , par un travail pénible ,  
Tu cultivas le champ de ton esprit ;  
L'étude enfin , crois-moi , devient nuisible ,  
Il faut par-fois se donner du répit :  
Tout se repose ; et même la nature  
Fait aux étés succéder les hivers ;  
Mais le printemps répare avec usure  
Le temps stérile où dormait l'univers.

Plus d'un plaisir est préparé pour l'homme ,  
Mais de ses biens négligent économe ,  
Il n'en fait point tirer tout l'usufruit.

Chazot se plaît dans la chasse et le bruit ,  
Le bon Jordan dans ses savantes veilles ,  
Césarion à vider des bouteilles ,  
Un courtisan à briller à la cour ,  
Un amoureux à soupirer d'amour ,  
L'ambitieux à sentir la fumée  
D'un vain encens qu'offre la renommée ;  
Le gros Auguste (\*) à payer ses desserts ,  
Et moi peut-être à cheviller des vers.

Nos plus beaux jours se passent comme une ombre ;  
Sage Jordan , pourquoi borner nos goûts ?  
Ah ! je voudrais en augmenter le nombre :  
L'homme sensé doit les réunir tous.

Pensant ainsi , ta sagesse épurée ,  
N'est point austère , insupportable , outrée ;  
Dans les momens d'une aimable gaieté ,  
J'ai vu ta tête au Pinde révérée ,  
Du tendre myrte et de pampre parée ;  
Et j'ai cru voir assise à ton côté  
Ton Uranie en Vénus décorée ,

(\*) R. de P.

Et la Raïson des Grâces entourée,  
Qui par principe aimait la Volupté.

Viens donc jouir sous un autre empyrée,  
Du doux plaisir qui fuit avec le temps :  
Hâte tes pas ; car dans cette contrée,  
Point de salut pour nous sans les Jordans.

Je t'attendrai sous ces hêtres antiques,  
Qui relevant leurs fronts audacieux,  
Entrelaçant leurs branchages rustiques,  
Et nous donnant leurs ombres pacifiques,  
Semblent toucher à la voûte des cieux :  
Au lieu, Jordan, de nos riches portiques,  
Sous leurs abris, simples, non magnifiques,  
La Volupté régnait chez nos aïeux.

C'est-là qu'en paix je vois couler ma vie  
Sans préjugés et sans ambition ;  
Cherchant le vrai dans la philosophie,  
Et me bornant à ma condition :  
Là, plein du Dieu de qui le feu m'inspire,  
Je peins en vers quelques légers tableaux,  
Et de ma voix accompagnant ma lyre,  
Je fais souvent répéter aux échos  
Les noms chéris d'amis que je révère.

Et méprisant ennemis et rivaux,  
Compatissant, ami tendre et sincère,  
Toujours enclin à servir les humains,  
J'attends sans peur l'arrêt de mes destins.

## EPITRE A MA SOEUR DE BAREUTH.

DIGNE et sublime objet d'une amitié sincère,  
Sœur, dont la solide vertu  
T'a fait l'idole de ton frère;  
O Toi ! que le Destin têtue  
Poursuivit constamment d'une rigueur sévère ;  
O Toi ! dont le cœur débonnaire  
Par un tissu de maux ne fut point abattu ;  
Depuis nos jeunes ans, un sort toujours contraire,  
Obstinément fut t'accabler ;  
L'injustice dardant sa langue de vipère,  
Osa de plus te désoler.  
Dans ton premier printemps un foudre politique  
Sur ta tête vint à crever,  
Et la méchanceté, par un sentier oblique,  
Contre ton innocence eut l'art de soulever  
De ton sang, justes Dieux ! la source alors inique.  
Tu plias sous le joug de l'humble adversité ;  
Le premier soleil de ta vie,  
Eclipsé dans son cours par un nuage impie,  
Te plongea dans l'obscurité.  
Enfin, qui n'aurait cru que le sort et l'envie  
Auraient usé leurs traits dès-lors à t'affronter ?  
Mais à présent la maladie,  
Par un tourment nouveau, vient te persécuter.  
Dieux ! détournez de ma pensée  
L'objet d'un présage effrayant ;  
De douleur mon ame oppressée,

Mon cœur abattu, défailant,  
Tremblant de ce péril extrême,  
Que la Mort, de son fer tranchant,  
Ne me sépare en ce moment  
De cette moitié de moi-même.

Plutôt tournez sur moi, Destins ou Dieux jaloux,  
Le redoutable poids de vos injustes coups !  
Frappez, puisqu'il le faut, de votre faux sanglante,  
Je m'offre victime innocente ;  
Mais ne frappez que moi ; sans me plaindre de vous ,  
Je bénirai plutôt votre main bienfesante ;  
Oui, je détournerais , impitoyables Dieux ,  
Votre colère vengeresse  
De tes jours, chère Sœur, de tes jours précieux,  
En me sacrifiant par effort de tendresse . . . .  
Mes vœux sont exaucés ; de plus heureux destins  
Ecartent déjà les nuages ,  
Et feront succéder des jours clairs et sereins  
Au déchaînement des orages.  
Le haut du ciel s'ouvre pour moi ,  
Dans mon transport divin j'y voi  
Les destins fortunés qui pour vous se préparent ;  
Les chagrins sont bannis, tous les maux se réparent.  
Tous les Dieux à la fois dans l'Olympe assemblés ,  
Regrettant les malheurs sur vous accumulés ,  
Veulent en réparer la honte ;  
Et piqués d'émulation ,  
Ils ont tous résolus que chacun pour son compte  
Vous fera réparation.  
Mais de cette troupe immortelle  
Minerve, qui vous fut fidelle,  
Mérita seule exemption.

La tendre beauté de Cythère  
Arma pour vous son fils l'Amour :  
Rends-toi sur ton aile légère,  
Dit-elle au terrestre séjour.

Ce n'est point cet amour au cœur changeant et double  
Dont la brutalité s'applaudit dans le trouble ;  
Dont le funeste empire est tout cet univers ;  
    Mais le Dieu du tendre hyménée,  
    Ce Dieu que votre destinée  
    Vous peint mieux que ne font mes vers.  
Diane des bois accourue  
Dit que ma chasse contribue

A rendre variés les divertissemens  
Dont jouit ma princesse en ces bois innocens.  
Aussi-tôt vos rochers d'animaux se peuplèrent ;  
Dans vos sombres forêts les biches s'attroupèrent ;  
Le cerf reçut la mort de vos adroites mains ;  
Le renard fut forcé , fuyant de sa tanière ;  
Le cruel sanglier termina ses destins ;  
Et d'un coup bien visé l'adresse meurtrière,  
    Partant aussi-tôt que l'éclair ,  
Précipita plutôt de la plaine de l'air ,  
La perdrix , le faisan et le coq de bruyère.  
Apollon , qui voyait les succès de sa sœur,  
De vos plus doux destins voulut avoir l'honneur :

    Avec les filles de Mémoire,  
    Il descendit dans l'auditoire,  
    Que vous élevâtes aux arts ;  
    Il y planta ses étendards ;  
    Et la touchante Melpomène,  
Au milieu des fureurs, des poisons, des poignards,  
    Fixa sur la tragique scène

Et votre goût et vos regards.

Après elle parut Thalie ,

Sévère au sein de la folie :

Qui sur le ridicule où tombent les humains ,

Jette son sel à pleines mains.

Lors vint du sein de l'Aufonie ,

L'harmonieuse Polymnie ,

Qui joignit avec art à ses divins accords ,

Aux doux charmes de la musique ,

Tout ce qu'a de pompeux un spectacle magique ,

Où la profusion étale ses trésors.

Ainsi que la troupe de Flore ,

Vint la bande de Terpsichore ;

Les Grâces arrangeaient ses pas entrelacés ,

Et d'entrechats brillans avec art rehauffés.

Enfin la Danse et la Musique ,

La Scène tragique et comique ,

Tous , à vous plaire , intéressés ,

S'animaient d'un même courage ,

Pour obtenir votre suffrage.

Plus loin la troupe des savans ,

Sous les auspices d'Uranie ,

Venait avec cérémonie ,

Pour vous consacrer ses talens.

Dans l'ivresse de l'ambroisie ,

Proférant d'immortels accens ,

Ma Déesse , la Poésie

Vous offrait son divin encens.

Là , bravant les glaces de l'âge ,

Un vieux chantre (\*) prenait courage ,

Et célébrait vos agrémens.

(\*) La Croze.

Pour moi, jeune écolier d'Horace,  
 A peine ai-je au pied du Parnasse  
 Passé mon troisième printemps,  
 Que rempli d'une noble audace,  
 J'ose vous consacrer mes chants;  
 Ni le secours tardif des ans,  
 Ni le secours prompt de Minerve,  
 N'ont fait mûrir ma jeune verve :  
 Mais, chère Sœur, mes sentimens,  
 Trop vifs pour souffrir la réserve,  
 Affrontent tous ménagemens,  
 Qui, plein du beau feu qui l'anime,  
 Brave la césure et la rime,  
 Mais fait l'art de parler au cœur,  
 Surpasse d'un froid orateur  
 Le purisme pusillanime.

## E P I T R E A M A U P E R T U I S.

DANS ce climat stérile et naguère sauvage  
 De nos grossiers aïeux, des antiques Germains,  
 On suivait bonnement l'ignorance et l'usage ;  
 La subtilité des plus fins  
 Était la force et le courage.  
 Nous étions tous peu délicats,  
 Et la Nature peu féconde  
 Produisait, pour tout bien, du fer et des soldats.  
 Dans ce pays, voisin d'un des pôles du monde,  
 Les Muses, de leurs pas divins,  
 Ne firent qu'un très-court passage,



Quand Cypris, un beau jour, y guida vos destins :  
Porter le jour au nord , instruire les humains ,  
Ce fut votre admirable ouvrage ;  
Et la Nature avait besoin d'un sige ,  
Pour nous interpréter ses sublimes desseins.  
Le laurier d'Apollon , transplanté par vos mains ,  
Et cultivé sur ce rivage ,  
Nous fit naître l'espoir de revoir en cet âge  
Ressusciter les arts des Grecs et des Romains.  
Le luth d'Anacréon , le compas d'Uranie .  
Les sombres profondeurs de la philosophie ,  
Toutes les fleurs et tous les fruits  
Chez vous se trouvent réunis.  
Pardon à votre modestie !  
Tant de sortes d'esprit, tant de talens divers  
Réveillent ma Muse endormie ;  
Je ne puis plus m'en taire , il faut que je publie ,  
Et par ma prose et par mes vers ,  
Que vous valez vous seul toute une académie .  
Mais quoi ! dans le transport dont mon esprit est plein ,  
Amant de tous les arts , ma timide paupière  
Verra-t-elle en un jour achever leur carrière ?  
Quoi ! leur brillante aurore et leur fatal déclin  
N'auront duré qu'un seul matin ?  
La Mort sèche et livide arme sa main tremblante ,  
Je vois sa faux étincelante  
Menacer fièrement la trame de vos jours.  
Ah ! de ta fureur dévorante ,  
Barbare , au moins suspends le cours.  
Des enfans d'Hippocrate un funèbre cortège  
Vous tient au lit et vous assiège

Par ses drogues et ses onguens,  
Se perd en ses raisonnemens,  
Abuse les dévots et ne vous trompe guère :  
Aux superstitieux Lucrece fit la guerre,  
Vous la faites aux charlatans.  
Hé quoi ! l'homme d'esprit, avec l'homme vulgaire,  
Est donc assujetti sous l'empire des sens ?  
Hélas ! il est trop vrai : l'homme est bien peu de chose,  
Et, s'il s'épanouit comme une fraîche rose,  
Il se fane au souffle des vents :  
Un fragile tissu de fibres diaphanes,  
Des ressorts déliés, de débiles organes,  
De nos jours fugitifs sont les faibles garans ;  
L'artiste arrangement de ce frivole ouvrage,  
Est l'œuvre d'un auteur plein d'ostentation,  
Et s'il nous fit à son image,  
Il ne pensa point à l'usage,  
Que dans ce monde nous ferions  
De ce corps fait de filigrane :  
Etui ridicule, où le crâne  
Recèle mille passions.  
Quand des Amours badins la Compagne riante,  
En séduisant nos cœurs, enflamme nos désirs,  
D'un prestige enchanteur la force décevante  
Persuade à d'Argens d'une voix complaisante,  
Qu'il est l'aigle en amour, Hercule en ses plaisirs.  
Dès que l'Amour volage une fois nous affecte,  
Il se fait un miracle, un changement soudain ;  
Le débile et rampant infecte  
Pense que son corps est d'airain.  
Partez, Plaisirs, partez ; à jamais je vous quitte :  
De vos brillans dehors mon ame fut séduite :

Tumulte , Astuce , Vanité ,  
 Douce Erreur , flatteuse Chimère ,  
 De votre peu de savoir-faire  
 Mon esprit n'est plus entêté :  
 Revenu de ma folle ivresse ,

Le rêve disparaît et l'enchantement cesse ,  
 Tout fait place à la vérité .

Le palais enchanteur où m'attirait Armide ,  
 Est par l'expérience au juste apprécié.

Plaisirs , vous ne pouvez ni remplacer ce vide ,  
 Ni tranquilliser l'amitié.

## E P I T R E A D' A R G E N S.

O U I , l'hiver décrépit fuit devant le printemps ;  
 Les aquilons fougueux , l'impétueux borée ,  
 Ne se déchainent plus sur nos fertiles champs ;  
 Et la vague liquide est enfin délivrée

De ses glaçons engourdissans :  
 Dessus une arène dorée

Nos ruisseaux tortueux serpentent librement :  
 Des mains de la Nature élégamment parée ,  
 Simplement , sans art décorée ,

Flore embellit ces lieux par ses riches présens.  
 Tout renaît sous le ciel : l'année adolescente  
 Rappelle de nos jours la jeunesse charmante ;  
 La rose le dispute aux rubis éclatans ,  
 L'émeraude le cède aux feuillages naissans ;  
 Mille brillantes fleurs émaillent ce bocage ,  
 Et les chantres des bois , par leur tendre ramage ,  
 Font répéter leurs sons aux échos indiscrets.  
 Mais, indolent Marquis, tandis que je vous fais ,

De cette faison ravissante,  
Par mes crayons quelques portraits,  
La Pareffe, qui vous enchante,  
L'œil chargé de pavots, engourdie et pesante,  
Sous ses lois vous captive enfin.  
Hermite au centre de la ville,  
Et presque inconnu dans Berlin,  
En vain la campagne fertile  
Vous offre un plus riant destin.  
Quittez cet ennuyeux asile,  
Les noirs chagrins, les embarras,  
Ces foudris, ces procès, ces rats,  
Qui ne font qu'échauffer la bile :  
Suivez les plaisirs sur mes pas ;  
Venez à Sans-Souci : c'est-là que l'on peut être  
Son souverain, son roi, son véritable maître ;  
Ce champêtre séjour, par sa tranquillité,  
Nous invite à jouir de notre liberté.  
D'Argens, si vous voulez connaître  
Cette solitude champêtre,  
Ces lieux où votre ami composa ce discours,  
Où la Parque pour moi file les plus beaux jours ;  
Sachez qu'au haut d'une colline,  
D'où l'œil en liberté peut s'égarer au loin,  
La maison du Maître domine :  
D'un ouvrage fini l'on admire le soin,  
La pierre sous la main habilement taillée,  
En divers groupes travaillée,  
Décore l'édifice et ne le charge point.  
A l'aube ce palais se dore  
Des premiers rayons de l'aurore,  
Sur lui directement lancés :

Par fix terrasses différentes,  
Vous descendez fix douces pentes,  
Pour fuir dans des bosquets de cent verts nuancés.  
Sous ce branchage épais, des Nymphes enfantines  
Font sauter et jaillir leurs ondes argentines  
Sur des marbres sculptés, qui ne le cèdent pas  
Aux chef-d'œuvres des Phidias.  
Là le train de mes jours a la démarche unie;  
Là ne règne point la folie  
Des affommans et longs repas,  
Que la coutume règle avec sa tyrannie;  
Où l'ennui bâillant s'affocie  
A la profusion des modernes Midas;  
Où le rire glacé tout hautement renie  
La discordante compagnie,  
L'étiquette et les embarras.  
Une table à midi frugalement servie,  
Qu'on fait affaisonner par d'utiles propos,  
Où les traits pétillans de la vive faillie  
S'égayent quelquefois sur le compte des fots,  
Y pourvoit sans excès aux besoins de la vie :  
On y préfère des bons mots  
La faillante plaisanterie,  
A la gourmande intempérie  
De vos Apicius et de tous les héros.  
Là ne paraît point sur la scène,  
Dans les convulsions des longs embrassemens,  
L'infame Fauçteté, ni l'implacable Haine,  
Dont la perfide bouche articule avec peine  
La trahison des complimens.  
Là ne se trouvent point ces gens  
Que l'amour-propre peint des couleurs les plus belles;

Qui sur tous les sujets font de parfaits modèles;

Leur discours est comme un miroir

Où leur fatuité s'admire et se fait voir.

Là ne se trouvent point ces bégueules titrées,

Ces prudes en chaleur, ces froides mijaurées,

Qui discutent des riens, qui rient en chorus.

Là, grâce au Ciel, font inconnus

Ces longs discoureurs méthodiques,

Argumentateurs métaphysiques,

Tous ânes baptisés en us.

Là n'habitent point la Critique

Au ris malin, à l'air caustique ;

Ces atrabilaires Argus

A l'ongle venimeux, à la dent qui déchire,

Aux infernales eaux abreuvant leur satire ;

Et ces bavards et ces fâcheux ,

Tous parasites ennuyeux.

Cette tranquille solitude

Défend , comme un puissant rempart,

Contre tous les assauts qu'avec la multitude

Là turbulente inquiétude

Livre aux fages amans des sciences et des arts.

Ah ! d'Argens , que l'espèce humaine

Est sotte , folle , avide et vaine !

Heureux , qui retiré dans un temple à l'écart,

Voit, sous ses pieds, grossir et gronder les orages ;

Contemple de sang-froid les écueils, les naufrages,

Où les ambitieux, vains jouets du hasard,

De leurs tristes débris vont couvrir les rivages !

Heureux, cent fois heureux, le mortel inconnu,

Qui, d'un esprit non prévenu,

Repoussant hardiment le poison de la Gloire,

De sa coupe jamais n'a bu ,

De qui le goût solide est enfin revenu

De tous ces vains lauriers que dispense l'histoire ;

Et qui , par ses vertus vers son siècle acquitté ,

N'élève point d'autels à sa propre mémoire ,

Ne gueuse point l'encens de la postérité !

Méprisons tous ces fous qui priment sur les autres :

Marquis , ces faux plaisirs ne seront pas les nôtres :

Ah ! plutôt l'on verra d'Argens levé matin ,

L'âne emporter le prix à la rapide course ,

La Camas devenir catin ,

Ou l'Elbe regorgeant remonter vers sa source.

Laissons les glorieux eux-mêmes s'applaudir ,

Et tandis que leur faim ne pourra s'assouvir ,

Qu'entassant les projets que forme l'inconstance ,

Que morts pour le présent , ils vivent d'espérance ,

Pratiquons , nous , l'art de jouir ;

Et laissant aboyer et Cerbère et l'Envie ,

Considérons le temps , dont le rapide cours

Nous ravit , en fuyant , les instans de la vie ,

Précipite nos plus beaux jours ,

Et nous entraîne , hélas ! avec trop de furie ,

De la vive jeunesse à la caducité :

La fleur à peine éclosée est aussitôt flétrie ;

A peine l'homme est-il , qu'il a déjà été.

Déjà votre ame est alarmée

Du ton de la réflexion :

Oui , la vie est un songe , une vaine fumée ;

Un théâtre où l'illusion

A fait un trafic de chimère.

Mais de-là ma conclusion ,

D'Argens , ne doit pas vous déplaire :

Ma sincère amitié vous conjure de faire  
 Usage du plaisir qui fuit;  
 De fixer d'une main légère  
 La jouissance passagère  
 Qui paraît et s'évanouit.

Que m'importe demain quel est le jour qui fuit?  
 Que les aveugles destinées  
 Nous gardent de longues années,  
 Répandent sur nos sens leurs divines faveurs;  
 Ou que nous accablant d'infortunes cruelles,  
 Leurs bras appesantis nous comblent de rigueurs?  
 Parons toujours nos fronts de ces roses nouvelles;  
 Remplaçons les vrais biens par de douces erreurs;  
 A ces Amours badins allons ravir les ailes,  
 Et décochons leurs traits droit au cœur de ces belles:  
 Nous ne sommes enfin que maîtres du présent;  
 A différer le bien, souvent l'homme s'abuse:  
 Jouissons de ce seul instant,  
 Peut-être que demain le Ciel nous le refuse.

## E P I T R E A M A U P E R T U I S.

**V**ous revoilà donc à Paris,  
 Parmi Messieurs les beaux esprits;  
 Au centre de la politesse,  
 Des arts et de l'urbanité  
 Que posséda jadis la Grèce;  
 Caressé par une duchesse,  
 Désiré, par-tout invité;  
 Jouissant dans votre patrie,  
 Et de l'estime et de l'envie,



Qu'attire toujours après soi  
Le mérite, dont l'éminence  
A la méprisable ignorance,  
Tacitement donne la loi.

Que la France sera jalouse,  
Qu'Hymen par le choix d'une épouse,  
Ait fixé vos vœux à Berlin!

" Ma chère, c'est un géomètre, "

Dira l'une d'un air malin;

" Dans le monde il passe pour être  
,, D'un jugement net et certain. "

Le feu lui montant au visage,  
Elle sent d'autant plus l'outrage

Que vous faites à ses attraits;

L'autre répond, pleine de rage,

" Ah! c'est qu'il n'est pas bon français. "

Bientôt un nouveau flux de monde  
Vous entraîne vers ce séjour,  
Où, de la nature profonde,  
L'art à tâtons suit le détour.

Dans cet aréopage auguste,  
On distingue ce vieux Nestor,  
Reste chéri de l'âge d'or,  
Dont l'esprit gai, profond et juste,  
Semble triompher de la mort.

Là sont protégés d'Uranie  
Et les Clairauts et les Mairans,  
Votre émule de Laponie,  
Et tant d'autres, tous vrais savans.

De-là vous vous rendez au temple  
Qu'Armand fonda, tant pour son nom  
Que pour le culte d'Apollon!

Où l'étranger ravi contemple  
Tous les Dieux de votre Hélicon :  
Quarante plumes triomphantes  
Y portent des coups foudroyans  
Aux solécismes renaissans.  
Dans cette compagnie illustre ,  
L'un brille d'un plus vif éclat ;  
Il en est l'ornement, le lustre ;  
Du Pinde il a le consulat ,  
Comme un cèdre, qui se redresse ,  
Lève , sur la forêt épaisse ,  
Son front superbe et fourcilleux :  
De même ce moderne Homère ,  
Au-dessus du savant vulgaire ,  
Semble porter son vol aux cieux.

Plus loin, aux bords de l'Hippocrène ,  
On voit l'amant de Melpomène ,  
Son Catilina dans les mains ;  
Fesant haranguer sur la scène  
Le Démosthène des Romains.

Là , prenant une autre tournure ,  
Chiche de mots , mais plein de sens ,  
Vsbec crayonne à ses Persans ,  
De nos mœurs la folle peinture.

Et plus loin , sur un flageolet ,  
Un héroïque perroquet . . . .

Mais quels sont ces cris d'alégresse ,  
Ces chants , ces acclamations ?  
Le Français , plein de son ivresse ,  
Semble vainqueur des nations ;  
Il l'est : et voilà que s'avance  
La pompe du jeune Louis :

L'Anglais a perdu sa balance  
L'Autrichien , son insolence ;  
Et le Batave encor surpris ,  
En grondant , bénit la clémence  
De ce héros dont l'indulgence  
Pardonne après l'avoir soumis.

Ce prince , à son peuple , qui l'aime ,  
Immole son ambition ;  
Plus grand , à mon opinion ,  
De s'être subjugué lui-même ,  
Que s'il eût , moderne César ,  
Attaché la Flandre à son char.

Les Français suspendent leurs armes :  
Les arts , les plaisirs et l'amour  
Bannissent les froides alarmes :  
Mars régna : chacun a son tour.

Ces cyprès qu'un sang magnanime  
Arrosa , pour punir le crime  
De vingt rois contre vous liés ,  
Soudain se changent en lauriers.  
Les roses couronnent vos têtes ,  
Tous les jours sont des jours de fêtes ,  
Quand Janus ferme son palais.

Qu'il est beau de cueillir la paix  
Au sein brillant de la victoire !  
Louis , ton immortelle gloire  
Va de pair avec tes bienfaits.

De cette charmante patrie ,  
Maupertuis , goûtez les douceurs ;  
Mais , du centre de ses splendeurs ,  
Ecoutez du moins , je vous prie ,  
Les tristes regrets qu'à Berlin

Exhale votre académie :

Ce sont des plaintes d'orphelins ,  
Revendiquant en vous leur père ;  
Leurs pleurs et leur douleur amère  
Fléchiraient des cœurs de marins.  
Toute leur gloire est éclipsée ,  
Toute leur grandeur est passée.

Telle qu'on voit dans un jardin ,  
La rose , manquant de rosée ,  
Se flétrir dès le lendemain ;  
Tel ce corps , sans votre présence ,  
Dans les langueurs de l'indolence ,  
S'achemine vers son déclin.

Lorsqu'un berger sage et fidelle ,  
Sait quelques loups dans son canton ,  
Abandonne - t - il ses moutons  
A leur dent vorace et cruelle ?

Et vous qui fîtes soulever  
Les argumentateurs sophistes ,  
Tous les professeurs monadistes ,  
Criant par-tout pour nous braver ;  
Et que , dans l'obscurité sombre ,  
Ils ferraillent encor dans l'ombre ;  
Qu'on entend par-tout disputer ,  
Distinguer , prouver , réfuter ,  
Et pérorer des gens austères  
Du style aigre des harangères ;  
Dans l'acharnement du combat  
De tous ces cuistres à rabat ,  
Vous quittez des champs de batailles ,  
Et fuyez en poste à Versailles ,  
Pour respirer votre air natal.

Ainsi

Ainsi Rome de ses murailles  
 Vit la retraite d'Annibal ;  
 Et tandis que l'Africain loue  
 Ce courage aux Romains fatal ,  
 Le héros s'endort à Capoue.

Votre Capoue est dans Paris ;  
 La volupté chez nous proscrite ,  
 Ce peuple doux et sybarite ,  
 Nombre de commodes maris ,  
 Au différent métaphysique  
 Des revers fâcheux pronostique.

A Paris, il est des élus  
 Du Dieu de la délicatesse ;  
 Leur esprit est plein de finesse ;  
 D'eux partent des traits imprévus ;  
 Brillans de feu , de gentillesse :  
 C'est - là que vous êtes sans cesse ;  
 Mais de chez eux ferait exclus ,  
 Quiconque nommerait l'espèce  
 De nos bons professeurs en us.

Quittez ces divins sanctuaires  
 Et d'Uranie et de Clio ;  
 Suivez mes avis salutaires ;  
 Allez retrouver vos corsaires ,  
 Dans votre port de Saint Malo.

C'est - là que mon esprit sans crainte  
 Et sans alarmes vous fera ;  
 Je n'appréhende point l'empreinte ,  
 Que sur votre cerveau fera  
 L'éloquence grossière et plate ,  
 Et l'atticisme d'un pirate ,  
 Fût-il le fils de Gué-Trouin ,

Demi-homme , denri - marfouin ;  
 Car mon amour-propre fe flatte ,  
 Que Saint Malo devant Berlin  
 Baiffe le pavillon à plein.

Quand de la Mer Hyperborée ,  
 L'afre étincelant des faifons  
 Aura fondu tous les glaçons ;  
 Qu'ici la Nature parée ,  
 Et d'éclatans rayons dorée ,  
 Pouffiera feuilles et boutons ;  
 Que le printemps , de fa livrée  
 Décorera tous ces cantons :  
 Alors cet afre fecourable ,  
 Dans une faifon favorable ,  
 Protégera votre retour.

L'Académie inconfolable ,  
 Dès l'aurore de ce beau jour ,  
 Quittant les noires élégies ,  
 Célébrera par fes orgies ,  
 L'empire de fon Préfident ;  
 Et dans ces jours tiffus de joie ,  
 Retentiront des cris de joie  
 De l'Elbe jufqu'à l'Eridam.

### É P I T R E A C É S A R I O N \*).

**D**E ma bavarde poéſie  
 Ne vous lafferez - vous jamais ?  
 Et des camps de la Siléſie ,  
 N'attendrez - vous de moi que nouvelles de paix ?

\*) Faite en 1741.

Lorsque Mars m'étourdit du son de sa fanfare,  
Et que tout ici se prépare  
À vider par le fer un illustre procès;  
Ma cervelle est assez bizarre,  
Pour barbouiller ces vers aussi fous que mauvais.  
Mais puisqu'enfin de ma folie  
Césarion se dit l'aimable protecteur,  
Qu'il veut m'ériger en auteur,  
Son attente fera punie;  
Au lieu de ces beaux vers parfumés d'ambrosie,  
D'une détestable liqueur  
Je ne vous offre que la lie;  
Et poétique gazetier,  
Des nouvelles de ce quartier,  
Dans un pompeux amas d'inutiles paroles,  
Je veux vous faire ici quelques contes frivoles.  
Apprenez donc que nos Césars,  
Désœuvrés dans ces champs de Mars,  
Ne font que rire, aimer et boire;  
Tandis que nos plaisans houxards,  
En préludant sur la victoire,  
Prennent Mercure pour la Gloire:  
S'ils se trompent si lourdement,  
C'est qu'ils ne font pas trop savans,  
Peu versés en mythologie,  
Guères plus en théologie,  
Confondant les biens et les gens:  
Tandis qu'engraissés de pillage,  
Chez nos rivaux ils font tapage;  
Nous demandons de vous, digne suppôt des arts,  
Qu'au terme de tous nos hasards,  
Vous nous conduisiez vers ce temple

Où l'étranger surpris contemple  
Toute la grandeur des Romains ,  
Dans leurs plus florissans destins :  
Dans cette salle orbiculaire ,  
La basilique et sanctuaire  
Des voluptés et des plaisirs ;  
Où nous entendrons les soupirs  
De la touchante Melpomène ;  
Où nous verrons tout le domaine  
Et des Muses et d'Apollon ;  
Dans l'opéra ce Dieu fera le violon ,  
Il daignera lui-même inspirer l'harmonie ,  
Et soutenir la mélodie ;  
Du chant , des instrumens , il unira le son  
Au charme d'une voix sonore :  
De plus , il daignera nous enrichir encore ,  
En y joignant l'illusion  
Que met la décoration  
A la danse de Terpsichore.  
Là , n'ayant plus chargés les bras  
Des héroïques embarras  
Qui me font grisonner la tête ;  
Oubliant le Dieu des combats ,  
Nous pourrons célébrer la fête  
De Cypris et du tendre Amour ;  
Les cœurs feront notre conquête ;  
Le cul d'Églé , notre tambour ;  
Et les Grâces feront de jour ;  
Les bouteilles feront nos armes ,  
Les myrtes feront nos lauriers ,  
Et les bacchantes nos gendarmes ;  
Les lits feront témoins de nos exploits guerriers ;



De plus, la bahoute et le masque  
Pourront nous tenir lieu du casque ;  
De légers escarpins serviront de coursiers ;  
Dans ce nouveau palais \*) de noble architecture ,  
Nous jouirons tous deux de la liberté pure ,  
Dans l'ivresse de l'amitié ;  
L'ambition, l'inimitié,  
Seront les seuls péchés taxés contre nature ;  
Le culte ne s'adressera ,  
Et notre encens ne fumera ,  
Que sur les autels d'Épicure.  
Tandis que je vous fais cette aimable peinture ,  
Des plaisirs dont nous jouirons ,  
Vous languissez dans les prisons  
Du terrible Dieu d'Épidaure :  
A ses prêtres, vos assassins,  
Par erreur nommés médecins,  
Si vous voulez guérir encore ,  
Faites prendre tous les matins  
Double portion d'ellébore :  
Alors quand le triste Orion,  
Sur nos champs dépouillés de la moisson nouvelle ,  
Enverra, par les vents , et la neige et la grêle ,  
Vous verrez, cher Césarion ,  
Dans les murs de notre Ilion ,  
De retour, votre ami fidelle.

\*) Charlottembourg.

# PIÈCES DIVERSES.

---

## S T A N C E S.

### PARAPHRASE DE L'ECCLÉSIASTE.

**H**OMME , qui marches dans l'ombre  
De tes préjugés flatteurs ,  
De ces tyrans enchanteurs  
Je veux dissiper le nombre ,  
Et percer la vapeur sombre  
Dont t'offusquent tes erreurs.

Ce spectacle magnifique ,  
Ce monde où tant de plaisirs  
Enflamment tes vains désirs ,  
N'est qu'un beau palais magique ,  
Qu'habitent le crime inique ,  
Les regrets et les soupirs.

Sur ce théâtre fertile  
En tant de variétés ,  
Tout ce que ton œil débile  
A pris pour des nouveautés ,  
Sont d'une scène mobile  
De vieux objets répétés.

La tendre et brillante rose ,  
Qu'au matin l'on voit éclore ,  
Se fane à la fin du jour :  
Tel est le fort sans retour

De l'objet qui t'en impose ,  
L'âge en bannira l'amour.

L'œil qui briguaît ton hommage  
S'éteint et perd sa splendeur ;  
L'éclat de ce beau visage  
Se ride , et de sa pâleur  
Souffrant le livide outrage  
N'inspire plus que l'horreur.

Si le faste et l'opulence  
T'attirent par leurs appas ;  
L'envie épiant tes pas  
En trompant ton espérance  
Va noyer ta jouissance  
Dans une mer d'embarras.

Ou bien de sa bouche impie ,  
La farouche calomnie  
Noircit tes brillans exploits ,  
Et de sa perfide voix  
Excite contre ta vie  
Et les peuples et les rois.

Vainement ton cœur déplore ,  
Tant de destins ennemis ;  
Quel noir chagrin te dévore ?  
A ton joug fois plus soumis.  
Le bonheur dès ton aurore ,  
Ingrat , te fut-il promis ?

Le Ciel à son gré dispense  
Ses faveurs et son courroux ;  
Prosternés à ses genoux  
Il trompe notre espérance :  
L'univers est pour nous tous  
L'empire de l'inconstance.

L'orgueil , au front insolent ,  
Murmure des moindres peines ;  
Je vois dans ses plaintes vaines  
L'effort toujours impuissant  
D'un forçat faible et tremblant  
Qui se débat dans ses chaînes.

L'ardeur de la passion  
Dans le printemps de la vie  
Au tendre amour te convie :  
La superbe ambition  
Succède à cette folie  
Mais tout n'est qu'illusion.

L'esprit humain , flottant dans son incertitude ,  
Se plonge tour à tour , sans règle , sans appui ,  
Dans les convulsions de son inquiétude ,  
Ou dans la léthargie où l'entretient l'ennui.

Pourquoi tant de travaux , et de soins inutiles ?  
Quoi ! sans cesse l'erreur nous doit-elle éblouir ?  
Le temps s'enfuit , mortels , apprenez à jouir  
De momens passagers , et de plaisirs faciles.

La cabane où le pauvre à peine est à couvert ;  
Les palais somptueux des maîtres de la terre ,  
Sont sans distinction écrasés du tonnerre ;  
Tout homme doit souffrir , ou bien il a souffert.

Le même champ produit la plante salulaire ,  
Et les poisons mortels de l'affreuse Circé ,  
Une tombe engloutit l'orgueil et la misère ,  
Et la vertu du juste et le crime insensé.

Dans le rapide cours de nos frêles années ,  
La plaintive douleur et la prospérité  
S'absorbent dans l'oubli par les temps entraînées ;  
Tout ce qui fut est tel que s'il n'eût point été.

De ce vaste univers l'éternel architecte  
Maître de la nature , auteur des élémens ,  
Mérite seul , mortel , que ton cœur le respecte ;  
Vengeur de l'orphelin , il punit les méchans.

## S T A N C E S A V O L T A I R E.

( *Honi , marchand de vin de Bruxelles , vint à Wésel , portant à l'auteur une épître en vers , de Voltaire : l'auteur avait alors dessein d'aller en Flandre , et il n'en fut empêché que par la fièvre quarte.* )

D E votre passe-port muni ,  
Et d'un certain petit mémoire ,  
S'en vint ici le sieur Honi ,  
Qui s'applaudissait de sa gloire.  
Ah ! dis-je , apôtre de Bacchus ,  
Ayez pitié de ma misère ;  
De votre vin je ne bois plus ;  
J'ai la fièvre ; c'est chose claire.

Apollon , qui me fit ces vers ,  
Est Dieu , dit-il , de médecine :  
Ecoutez leurs charmans concerts ,  
Epreuvez leur force divine.

Je lus vos vers , je les relus ;  
Mon ame en fut plus que ravie ;  
Je fus guéri ; du moins je crus  
Que ces vers me rendaient la vie.

Et le plaisir et la santé  
 Que vous eûtes l'art de me rendre ,  
 Et force curiosité ,  
 D'un faut m'emportèrent en Flandre.

Enfin , je verrai dans huit jours  
 Le généreux rival d'Homère ;  
 Et quittant la morgue des cours ,  
 Je pourrai vivre avec Voltaire.

Partez , Honi , mon précurseur ,  
 Muni de ce nouveau diplôme :  
 L'intérêt est votre moteur ;  
 Le mien , c'est de voir un grand homme.

## S T A N C E S

*Contre un médecin qui pensa tuer un pauvre goutteux  
 à force de le faire suer.*

**J**E chante la palinodie ;  
 Il faut publier en tout lieu ,  
 En admirant la pharmacie ,  
 Qu'Hippocrate est un puissant Dieu.

De ce Dieu le pouvoir énorme  
 A fait un prodige nouveau ;  
 Voyez mon corps qui se transforme ,  
 Et s'écoule comme un ruisseau.

Déjà je deviens une source ,  
 Et serpentant sur ce limon ,  
 Je veux atteindre , dans ma course ,  
 Ce beau fleuve dans ce vallon.

Oui , là mes ondes amoureuses  
 Iront se mêler pour toujours

Aux ondes pures et fameuses  
Du fleuve, objet de mes amours.

Là, soit qu'il passe une prairie ,  
Ou qu'il parcoure des climats  
Plus arides que la Libye ,  
Je ne l'abandonnerai pas :

Soit enfin qu'il se précipite  
Du haut des monts en écumant ,  
Ou bien qu'il dirige sa fuite  
Vers l'infatigable océan :  
Soit qu'en sa course vagabonde ,  
Un monarque enchaînant ses eaux ,  
Par un grand art force son onde  
A jaillir en divers jets d'eaux :

Ce m'est indifférente chose ,  
Et je bénirai les Destins ,  
De ce que ma métamorphose  
Me garantit des médecins.

## STANCES IRREGULIERES

### S U R

### LA TRANQUILLITÉ.

NON, ce n'est point au Dieu qui répand les pavots ,  
Au Dieu de qui la main pesante  
Plonge tout l'univers dans un profond repos ,  
Que ma Muse , à peine naissante ,  
Prétend consacrer ses travaux ;  
Je laisse aux Muses indolentes ,  
Au haut du Parnasse expirantes ,

Tout l'honneur d'invoquer ce léthargique Dieu ;  
 Qui veut monter sur le Parnasse ,  
 Doit choisir la première place ;  
 Entre bon ou mauvais il n'est point de milieu.

\* \* \*

Pour moi , je chanterai ce Dieu rempli de charmes ,  
 Ce père des plaisirs , l'ennemi des alarmes ,  
 Qui préfère les oliviers  
 Aux rameaux précieux des palmes triomphantes ;  
 Et qui refuse les lauriers ,  
 Lorsque leurs feuilles sont sanglantes.  
 O vous , Plaisir charmant ! douce Tranquillité !  
 Nous recevons de vous les vrais biens de la vie ;  
 Dans votre calme heureux , la haine ni l'envie  
 N'interrompent jamais notre félicité.

\* \* \*

Qu'importent les grandeurs , présens de la Fortune ?  
 Qu'importe de Crésus l'inutile trésor ?  
 Le sage fuit des rois la faveur importune ;  
 Les biens sont le jouet du fort :  
 Ces noms si fastueux qui font trembler la terre ,  
 D'arbitres des humains , de foudres de la guerre ,  
 Ces noms à qui l'erreur érige des autels ,  
 Qui sont le digne prix des fléaux des mortels ,  
 S'achètent par le sang , le meurtre et le carnage.

\* \* \*

Remarquez ce héros si fier de son courage ,  
 Dont l'intrépide cœur méprise le danger ;  
 Qui brave mille morts au front de son armée ,  
 Et qui dans le péril brûle de s'engager :  
 Dans le fond de son cœur , il craint la renommée  
 Et ce que l'univers de lui pourra juger.



\* \* \*

Qu'auraient fait les vainqueurs des Gaules et d'Asie,  
( Vous , Alexandre , et vous , César , )

Sans de vaillans soldats , prodigues de leur vie ,  
Et sans le secours du hasard ?

L'un au lieu d'être roi , né pâtre en Macédoine ,  
N'aurait point renversé le trône de Cyrus ;

L'autre , sans l'argent de Crassus ,  
Sans l'orgueil de Pompée et sans le bras d'Antoine ,  
N'aurait point asservi les Romains abattus.

\* \* \*

Ces destins sont fameux , mais leur vicissitude  
Mêle l'amertume au bonheur :

Quel est donc ce frivole honneur ,  
Qu'on ne doit point à foi , mais à la multitude ?

\* \* \*

De ces triomphes vains mon cœur n'est plus tenté ;  
Je plains l'aveuglement profane ,  
Dont la sombre fureur émane  
De cet héroïsme entêté.

\* \* \*

Ces champs si fortunés où règne l'opulence ,  
Qui réchauffés des feux de l'astre des saisons ,

Produisent de riches moissons ;  
Ces champs qu'habitent l'innocence ,  
La candeur et la tempérance ;

Si la guerre y venait répandre sa fureur  
Seraient changés soudain en théâtres d'horreur ;

La terre abondante et fertile  
Présenterait un champ stérile ;  
Et l'on verrait , dans ces climats ,  
Les épis moissonnés par d'avides soldats ,

Les arbres renversés, les maisons abattues ,  
 Et des hommes sans frein, répandus dans les rues ,  
 Porter par-tout le fer, la flamme et le trépas :  
 Ces charmans lieux , témoins des danses ingénues  
 Dont Julie et Chloé célèbrent leurs plaisirs ,  
 De leur rustique amour expriment les désirs ,  
 Entendraient mille cris élevés jusqu'aux nues ,  
     Capables de nous attendrir ,  
     Des victimes de la patrie ,  
     Que Mars , exerçant sa furie ,  
     Inhumainement fait périr :  
 Loin de voir ces ébats qui nous donnent la vie ,  
 Un spectacle effrayant viendrait par-tout offrir  
     Ceux à qui le fer l'a ravie.

\*   \*   \*

Malheur à l'inhumain qui sentit le premier  
 De trop d'ambition son ame surmontée ,  
     Et qui du funeste laurier  
     Cueillit la branche ensanglantée !  
 Son exemple , à jamais fatal au genre humain ,  
     De l'enfer amena sur terre  
     Le Démon cruel de la guerre ,  
     Armé d'un double front d'airain :  
 La Justice depuis avec nous fit divorce ;  
 L'Equité disparut ; tout plia sous la Force ;  
 Et de paisibles rois changés en conquérans ,  
 De la Gloire avalant la trop flatteuse amorce ,  
     Furent pirates et brigands.

\*   \*   \*

Pyrrhus , en tentant la fortune ,  
 Gémissait sous le poids d'une ardeur importune :  
 S'il cherchait des dangers et d'illustres rivaux ,

Courant le fer en main de contrée en contrée ,  
 Son cœur désirait moins la palme des héros ,  
 Qu'il ne se promettait de ses projets nouveaux ,  
 Qu'au bout de sa course égarée  
 Son prix ferait le doux repos.

\* \* \*

O seul et vrai bonheur ! ô seul bien de la vie !  
 Présent précieux d'Uranie !  
 Tranquillité d'esprit difficile à trouver ,  
 Et difficile à conserver !  
 Ton secours à l'espèce humaine ,  
 Fait supporter l'adversité ,  
 Modère la prospérité ,  
 Et calme , dans l'ame hautaine ,  
 L'amour de la vengeance et le feu de la haine :  
 Ta vertu doit son être à la réflexion ;  
 Mais ta plante belle et tardive  
 Ne prospère point sur la rive ,  
 Que possède l'Ambition.

\* \* \*

Qu'en vain les volages mortels ,  
 Jouets des passions , jouets de l'inconstance ,  
 Se consument d'impatience ,  
 En prenant les faux biens pour les seuls biens réels !  
 Qu'en proie à leur incertitude ,  
 Désireux d'obtenir , lassés de posséder ,  
 Ils soient , par leur inquiétude ,  
 Ou par ambition prêts à tout hasarder !

\* \* \*

Pour moi , je veux jouir de ce temps favorable ,  
 Sans donner des regrets aux jours qui ne sont plus ,  
 Et sans m'embarasser , par des soins superflus ,

De l'avenir impénétrable :

Pourquoi former de vains projets ,

A de fameux revers sujets ?

Dans le cours de nos ans , terme si peu durable ,

Je veux sur mon chemin du moins semer des fleurs ;

Et peignant tout en beau , rendre ma vie aimable ;

La vérité désagréable

Ne vaut pas mes douces erreurs.

## V E R S

### FAITS

## DANS LA CAMPAGNE DU RHIN

EN 1734.

L O I N de ce séjour solitaire ,

Où , sous les auspices charmans

De l'amitié tendre et sincère ,

Je goûtais tous les agrémens

D'un commerce doux fait pour plaire :

Dans un séjour plus turbulent ,

Mon inconstant destin me guide ;

Le Dieu des combats y préside.

Ce Dieu si fier , si violent ,

Ne respire que les alarmes ;

Au haut d'un trophée éminent ,

S'élève son trône insolent ,

Entouré de casques et d'armes :

Bellone au regard inhumain ,

Sur ses cruels foudres d'airain ,

Aux ordres de ce Dieu soumise ,  
Auprès de ce trône est assise :  
Proche d'elle , l'Ambition ,  
Par l'appât de l'Illusion ,  
Attire le peuple et l'amorce :  
Là , paraît la nerveuse Force ,  
La Confiance et la Valeur ,  
Et le Courage téméraire ,  
Avec l'Audace sanguinaire ,  
S'appuyant sur le Point d'honneur ;  
Et l'Intérêt et la Licence ,  
La brutale Férocité ,  
Ministres de sa violence ,  
Sont tous placés à son côté.

Cette cour pleine d'insolence  
Ne désire que les combats ,  
Ne respire que la vengeance ;  
Le sang ruisselle sous ses pas ;  
Le fier Orgueil et l'Arrogance  
Y sèment l'horreur du trépas ;  
Où ce Dieu tient sa résidence ,  
Il fait déraciner exprès  
Tous les oliviers des forêts ;  
Il ne souffre dans sa présence ,  
Que les lauriers et les cyprès.

Sa voix excite le carnage :  
Il fait entrer ses courtisans  
Dans de sombres accès de rage ;  
Et ces sanguinaires agents ,  
Insensibles , dans leur furie ,  
Au plaisir de donner la vie ,  
Se font gloire de la ravir.

Quelle horreur que de s'affouvir  
Du sang (grand Dieu ! ) d'un propre frère !  
Mortels , le jour qui nous reluit ,  
Nous fut donné d'un commun père ;  
L'affreux trépas qui nous poursuit ,  
Sous nos pieds creuse notre tombe :  
L'homme est une ombre qui s'enfuit ,  
Une fleur qui se fane et tombe :  
Mille chemins nous sont ouverts ,  
Pour quitter ce triste univers ;  
Et la Nature si féconde  
N'en fit qu'un pour entrer au monde.

Ah ! Mortels , quelle est votre erreur ,  
De prêter vos mains meurtrières ,  
Et vos talens et vos lumières ,  
Au meurtre , au carnage , à l'horreur ?

Bien que servant sous les bannières  
De ce Dieu rempli de fureur ,  
Tandis qu'il ravageait la terre ,  
J'ai su conserver ma douceur ;  
Dans l'acharnement de la guerre ,  
J'ai respecté l'humanité ,  
Et la candeur et l'équité :  
Si j'ai su faire mon office ,  
Sans être farouche et cruel ,  
C'est qu'on peut aller au \* \*  
Sans y prendre la \* \* \* \*.

## D I S C O U R S

S U R

L E S I G N O R A N S.

**L**E beau Balbus, dont l'aimable figure  
Rassemble en lui les dons de la Nature,  
Lui, qu'on dirait que l'Amour a formé  
Pour plaire au monde et pour en être aimé;  
Ce beau Balbus n'est qu'un fat à ma vue,  
Dont le discours vous affomme et vous tue,  
Dont l'esprit froid, raboteux et nouveau,  
Ne tire rien de son vide cerveau,  
Qui sur tout point décide sans connaître,  
Et dont le fort est d'être petit-maitre.

Je me trouvais chez le profond Jordan,  
En compagnie, avec cet ignorant:  
Jordan plaignait les malheurs de la guerre;  
On raisonnait des frais que l'Angleterre  
Fesait toujours avec profusion,  
Pour contenter sa vaste ambition.

“ Madrid, je crois, en est la capitale;  
„ (Reprit Balbus) la cour impériale  
„ N'a-t-elle point jadis résidé là ?  
„ Point, lui dit-on ; Madrid est loin de-là.”  
Comme on réglait les destins de l'Europe,  
Que des Etats on tirait l'horoscope,  
On poursuivit, malgré ce Chak-Bahan.

Pour terminer cette guerre sanglante,  
Il ferait bon qu'en hâte le Sultan  
Fit avancer la troupe triomphante  
De ses spahis, dans les combats brillante,  
Pour attaquer l'Autriche dans l'instant;  
Sans ce moyen, nul roi ne s'accommode.

“ Mais ce sultan habite l'antipode, ”  
( Nous dit Balbus; et chacun, en riant,  
Prenait pitié de ce fat ignorant. )

“ Pour moi, dit-il, tranquille en ma coquille,  
„ Je ne connais qu'à peine ma famille;  
„ Peu soucieux de ces grands démêlés,  
„ Dont vos esprits me paraissent troublés,  
„ Ce sont pour moi des contes de grand'mères;  
„ Et, dans le fond, un homme tel que moi,  
„ Sans s'informer de ce chaos d'affaires,  
„ Pour s'appliquer n'a point de temps à foi.”

Quoi ! vous croyez qu'il ne faut rien apprendre ?....

“ Notre art, dit-il, est l'art de nous répandre,  
„ Et de fournir, à la ville, à la cour,  
„ A tout moment quelque conte d'amour;  
„ Tous les talens dès le berceau nous viennent;  
„ Les gens bien-nés de leurs parens les tiennent.  
„ On m'a conté que des gens tels que vous,  
„ Pour trop apprendre en sont devenus fous :  
„ Sans l'embarras d'une étude importune,  
„ Un ignorant parvient à la fortune.  
„ Passe qu'un gueux rampant à nos genoux,  
„ Pour se tirer du tas bourbeux de fange  
„ Où son état méprisable le range,  
„ Par le savoir s'élève jusqu'à nous;  
„ Mais ce serait en nous extravagance,



„ De rechercher l'inutile science  
 „ Qu'à deux genoux révère le savant :  
 „ Eh ! que dirait la bonne compagnie,  
 „ En me voyant crasseux comme un pédant ?  
 „ Cette sottise , avec raison punie ,  
 „ En trouvera , dans le nombre charmant  
 „ De mes amis , plus d'un qui me renie .”

Dans ce moment un président vint - là ,  
 Qui de ses jours le latin ne parla ;  
 Qui n'ayant lu ni Cujas ni Barthole ,  
 Juge au hasard et buvant s'en console ;  
 Chezun seigneur ce juge dépravé  
 Avait passé moitié du jour à table ,  
 Où Maupertuis s'était aussi trouvé .

Nous abordant avec un air affable ,  
 Il veut savoir quel est donc ce docteur ,  
 Ce Maupertuis , ce grand aplatisseur ,  
 Avec lequel il fut en compagnie .  
 C'est , lui dit - on , ce fameux voyageur ,  
 Qui parcourant la froide Laponie ,  
 Par les efforts de son puissant génie  
 A mesuré , secondé d'un secteur ,  
 Du monde entier la forme et la figure ;  
 Et son calcul , qui soumet la nature ,  
 A deviné le plan de son auteur .  
 “ Dans les vieux temps , dit notre homme en furie ,  
 „ On extirpait forciers et diablerie ;  
 „ Mais dans nos jours , siècle doux et poli ,  
 „ Le zèle antique est par trop amolli .”

Calmez , calmez cette ardeur fanatique ,  
 Lui dis - je alors ; non , ce puissant appui  
 Du grand Newton , le sage Maupertuis

Ne s'est servi d'aucun secours magique ;  
 Si son travail a perfectionné  
 Un art ingrat, dont le calcul stérile  
 Est du succès rarement couronné,  
 Son but tendait à vous le rendre utile.

Voyez-vous bien ces grands châteaux flottans  
 Rapidement fendre le sein de l'onde,  
 Pour vous porter, des bouts d'un autre monde,  
 Tous les besoins du luxe de ces temps ?  
 C'est le calcul, aidé de la boussole,  
 Qui leur soumet Neptune ainsi qu'Éole :  
 Gardez-vous donc, dans de faux jugemens,  
 De condamner l'élite des savans.

Un gros prélat à démarche tardive,  
 Dans ce moment plein d'insolence arrive ;  
 Et la Mollesse avec l'Oisiveté,  
 Semblaient avoir, avec leurs mains douillettes,  
 Pétri son teint, tout brillant de santé.

Ce confesseur de toutes les caillottes  
 Sur un sofa recueillit ses esprits ;  
 Car ce saint homme, excédant sa portée,  
 Avait gravi, sans aide, la montée :  
 Il prétendait, avec un doux souris,  
 " Que le très-Haut, quoique prudent et sage,  
 „ Donne aux élus les peines en partage ;  
 „ J'ai fait, dit-il, un très-beau mandement  
 „ *In extenso* contre tout mécréant ;  
 „ Je l'ai conclu, pour soutenir mon thème,  
 „ En prononçant un terrible anathème.

C'est fort bien fait, répondent nos fripons ;  
 Lorsqu'on n'a pas de puissantes raisons,

Pour ramener un rebelle à l'église,  
Le plus court est qu'on l'anathématise.

“ Vous le voyez , repartit le prélat ,  
„ Quels sont les soins de mon épiscopat :  
„ J'ai fait des saints l'histoire intéressante ;  
„ Mais que dit-on de mes nouveaux sermons ?  
„ On vend par-tout cette œuvre édifiante.”

Ils sont très-beaux , mais ils sont un peu longs ;  
Et Maffillon vous rend de grands services ,  
Il vous fournit de bons et forts secours.

“ Observez bien , du déluge à nos jours ,  
„ En les peignant , j'ai foudroyé les vices ;  
„ J'ai condamné ces spectacles d'horreur ,  
„ Bal , opéra , redoute , comédie.”

Vous les avez sans doute vus , Monsieur ?  
Dis-je en tremblant. “ Dieu garde ! de ma vie.”

Quoi ! vous , prélat qui ne connaissez rien ,  
Vous décidez et du mal et du bien ?

Allez ouïr déclamer sur la scène  
Ces beaux morceaux que Molière a laissés ,  
Où nos défauts par lui sont terrassés ;  
Il n'est rien là ni d'impur ni d'obscène :  
En badinant ils savent convertir ;  
De nos travers leur jeu nous fait rougir :  
Quand les sermons fulminans que vous fîtes ,  
N'ont jusqu'ici point fait de prosélytes ,  
Tartuffe au moins charme jusqu'en ce jour ;  
De ses grands traits la beauté non ternie  
A fait rougir plus d'un prélat de cour ,  
En démasquant la folle hypocrisie :  
La comédie est comme un grand miroir ;  
Quiconque y va , peut tout du long s'y voir :

Là se présente un mari trop crédule ,  
Et du grondeur le chagrin ridicule ,  
L'impertinent, le marquis, le pédant,  
Le fourbe adroit, l'avare, l'ignorant.

Mon gros prélat était près de répondre ,  
Lorsque l'on vit arriver en pompons ,  
Jeunes beautés avec leurs greluchons ,  
Dont le fracas faillit à me confondre :  
En moins de rien maîtresses du discours ,  
Toutes parlaient de sentimens d'amours ;  
Et décidaient en tranchant la dispute ,  
Cent questions en moins d'une minute :  
M'apercevant qu'ils n'allaient pas finir ,  
Je me fauvai, n'y pouvant plus tenir.

Je le vois bien : tout ce monde profane ,  
Difais - je alors, est fait pour les erreurs ;  
S'il applaudit, s'il juge, s'il condamne ,  
C'est un aveugle arbitre des couleurs :  
Avec quel front, avec quelle arrogance ,  
Dans nos cités figure l'Ignorance !  
Elle paraît au palais de Thémis ,  
En long manteau bien doublé de fourrure ;  
N'ayant d'yeux que ceux de ses commis ,  
Elle est toujours dupe de l'Imposture.

On la reçut dans les camps des guerriers ,  
Chez Lœwenhaupt, chez Cumberland qu'elle aime :  
De gros chardons lui servent de lauriers :  
Elle a par fois voyagé en Bohême ;  
Là, du vieux Brogle elle ordonna les camps ,  
Elle accoucha de ses succès brillans :  
L'occasion s'échappe devant elle ;  
Mais tous ses soins sont pour la bagatelle.

Cette idiote entre chez tous les grands,  
 Elle engendra menins et courtifans;  
 Son bras hardi changea bien, sans scrupule,  
 Un diadème en bonnet ridicule:  
 Plus d'un pays par elle est gouverné;  
 Mais son triomphe est sur-tout dans l'Eglise;  
 Tout tonsuré, par elle endoctriné,  
 Lui fait ses vœux d'éternelle sottise,  
 D'aveugle foi, d'horreur pour les savans.  
 Oui, la Fortune, en caprices bizarre,  
 S'y prend si mal, que l'homme de talens  
 Est très-souvent supplanté par l'ignare;  
 Chez nous, ailleurs et dans tous les climats,  
 C'est, en deux mots, l'histoire des Midas.

## D I S C O U R S

## S U R

## L A F A U S S E T É.

**M**AUDIT soit le mortel dont la sombre malice,  
 La première eut recours aux traits de l'artifice;  
 Qui foulant à ses pieds l'auguste Vérité,  
 Du fard de la vertu couvrit sa fausseté!  
 De ses yeux clignotans la timide paupière  
 Ne soutint point l'éclat des feux de la lumière;  
 Triste ennemi du jour, les ombres de la nuit  
 Secondaient son dessein par le secret conduit.

Le monde, imitateur de ce coupable exemple,  
Laiſſa la Vérité, ſans culte, dans ſon temple;  
Depuis chez les humains tout parut confondu,  
Et le mérite ſimple au crime fut vendu.  
Le fourbe, oſant encore aſpirer à l'eſtime,  
Uſurpa follement le nom d'eſprit ſublime;  
Il reſta peu d'amis; et la Duplicité,  
Adoptant les dehors de la Sincérité,  
Sous ce déguifement, difficile à connaître,  
Confondit l'ami vrai, l'impoſteur et le traître.  
Elle oſe impunément abuſer l'univers;  
Elle croit que ſes traits, loin d'être découverts,  
Echappent au public, dupé par ſa fineſſe;  
Et ſa ſécurité ſe fonde ſur l'adreſſe.

“ Il ſuffit (me diſait un jeune homme éventé,  
De ſon eſprit brillant fortement entêté) ,  
„ Il ſuffit à mes vœux, pour m'aſſurer de plaire,  
„ De changer à propos d'air et de caractère:  
„ Taciturne, Caton, avec mes bons parens,  
„ Auſſi fou que la Lippe avec les jeunes gens;  
„ Quelquefois débitant des propos de morale,  
„ Ou pourceau d'Epicure et vrai Sardanapale;  
„ Maître de ma perſonne et sûr de mon maintien,  
„ Pantomime accompli, ſavant comédien;  
„ De mes fins agrémens, le public idolâtre,  
„ Docile à mes deſirs, s'attroupe à mon théâtre;  
„ Lorſque je tiens à tout, mon cœur ne tient à rien;  
„ Je flatte tout le monde et plais par ce moyen.  
„ Le ſiècle eſt fait ainſi; le monde que j'abuſe,  
„ Prétend être abuſé; ſa volonté m'excuſe;  
„ Je parviens à mon but, en me jouant de lui:  
„ On ſifflerait par-tout l'homme franc aujourd'hui;

„ La simple vérité sent trop l'impolitesse,  
„ La cour a , pour l'ouïr , trop de délicatesse ;  
„ On craint le sobriquet d'honnête homme grossier ;  
„ Le courtisan sur-tout doit faire son métier :  
„ La mode est notre loi ; le temps , qui nous consume ,  
„ Asservit les vertus , et tout à la coutume.”

Quoi ! la mode aurait droit de détruire à son gré  
Le lien des mortels de tous le plus sacré ?  
La bonne foi serait sujette à son caprice ?  
On verrait succomber la vertu sous le vice ,  
Et le fourbe à ses pieds fouler la probité ?  
Le monde périrait sans la sincérité.

Toi-même le premier , que l'erreur environne ,  
Si , sans penser , ton ame au crime s'abandonne ,  
Qu'un scélérat plus fin , pratiquant tes leçons ,  
Te tende un piège adroit , et par ses trahisons  
De sa fausse amitié te rende la victime ,  
Que tu déclameras alors contre le crime ,  
Contre la fausseté qui prête à l'ennemi  
Les couleurs , les dehors qu'a le sincère ami !  
Ah ! que tu maudiras ces vaines accolades ,  
Et ces convulsions de fausses embrassades ,  
Ces complimens menteurs , ces protestations ,  
Des sentimens du cœur froides allusions !

Crains d'un perfide ami la douceur affectée ;  
Dans ses déguisemens c'est un autre Protée ;  
Sa peau d'agneau te cache un dangereux lion ,  
Il change de couleurs comme un caméléon ;  
A quoi connaîtras-tu le motif qui l'inspire ,  
S'il t'aime , s'il te hait , s'il trame , s'il conspire ?

Nous devinons , au moins , à l'air des animaux ,  
S'ils sont amis de l'homme , ou bien méchans et faux :

Le paisible mouton , en bëlant , broute l'herbe ,  
Le lion rugissant paraît fier et superbe ,  
Le sanglier farouche écume de fureur ,  
Le lièvre doit sur-tout sa vitesse à la peur ,  
Le tigre au regard faux est sanguinaire et traître ,  
Le chien , qui nous caresse , est fidelle à son maître.

Mais nous , qu'un même auteur doua des mêmes traits ,  
Nous n'avons dans nos yeux ni vertus ni forfaits ;  
Un démon peut avoir le corps parfait d'un ange ;  
A juger des dehors , notre esprit prend le change.

Dans ce doute cruel , soupçonneux , incertain ,  
Tu te défieras de tout le genre humain.  
Dans ton humeur chagrine , à bon droit misanthrope ,  
Fuyant la compagnie et détestant l'Europe ,  
Et voyant , sous tes pas , des abymes ouverts ,  
Tu trouverais ici l'image des enfers ;  
Eh quoi ! si tu vivais chez des anthropophages ,  
Pourrais-tu redouter de plus cruels outrages ?

Non ; tout est confondu dans la société ,  
Tout périt , en un mot , sans la sincérité.  
Comme on voit de joueurs la compagnie inique  
Par une volte adroite enfler sa bourse étique ,  
Par flux ou par reflux , ou dupans ou dupés ;  
Ainsi nous verrait-on et trompeurs et trompés.  
Tu flattes tes défauts , lâche , par ta caresse ;  
Ah ! tremble , malheureux , de quitter la sagesse :  
La fausseté te plaît : redoute ses progrès ;  
Tu parviendras peut-être au comble des forfaits.  
Des vices des humains la nuance est légère ;  
De l'artificieux le perfide est le frère :  
Dans ce dédale obscur , privé de la raison ,  
Tu pourras t'égarer jusqu'à la trahison.



Ainsi, du haut d'un roc à cime blanchissante,  
Tombe et tourne un amas de neige étincelante ;  
Son volume s'accroît et grossit en roulant,  
Bientôt on le verra finir en s'écroulant.

Ainsi du premier crime est la suite fâcheuse ;  
Ce poids qui nous entraîne en sa course orageuse,  
Augmente à chaque instant notre perversité ;  
Et d'écoliers , docteurs dans la méchanceté,  
En étendant par-tout la pratique des vices,  
Nous tombons d'un abyme en d'affreux précipices.

Dans ce monde méchant on ne peut être bon,  
Dira du ( \* ) Florentin le disciple profond ;  
Entourés de filous , nous nous armons de ruse ;  
Qui prétend nous duper , mérite qu'on l'abuse :  
Et colorant ainsi les vices de son cœur,  
Il trouve l'innocence où je vois la noirceur ;  
Il modela long-temps sa morale farouche  
Sur César Borgia , Mahomet et Cartouche ;  
Ses mots entortillés ont un sens captieux :  
Il est profane un jour , l'autre religieux ;  
Et de l'hypocrisie il prend le masque utile,  
Pour armer les fureurs du vulgaire imbécille ;  
Mais dans l'art des fripons ce scélérat savant  
A caché sous des fleurs les pièges qu'il nous tend.

Ce n'est que pour un temps que prospère le fourbe ;  
Son esprit tortueux , fallacieux et courbe ,  
Toujours obscurément le conduit à son but ;  
Le prestige finit dès son premier début ,  
De sa duplicité les ressorts se découvrent,  
Le charme disparaît, tous les yeux enfin s'ouvrent.

( \* ) Machiavel.

Qu'il rampe obscurément , en horreur chez les siens ,  
Parmi le dernier rang des derniers citoyens !

Que ce serpent , couvert d'ordure et de poussière ,  
Croupisse dans la fange et craigne la lumière !

Maitres de l'univers , simulacres des Dieux ,  
Vous qu'un pouvoir suprême éleva jusqu'aux cieux ,  
Comment tolérez-vous l'infâme politique  
Que dans vos cabinets la trahison pratique ?  
O temps ! ô mœurs ! ô honte ! illustres scélérats !  
Le Ciel n'a couronné que des princes ingrats.  
Ah ! si l'Honneur était errant , sans domicile ,  
Il faudrait qu'en vos cœurs il trouvât un asile ;  
Il faudrait retrouver chez vous la Vérité ,  
Et toutes les vertus de la Divinité :  
Les princes bienfaisans en font la vive image ;  
Mais la Duplicité , mutilant leur visage ,  
De leur couronne arrache un des plus beaux fleurons.

La bonté fait les Dieux ; le crime , les Démon ;  
Choisissez de ces deux , des vertus ou des vices ;  
Ou soyez nos tyrans , ou soyez nos délices ;  
Il n'est aucun milieu qui vous semble permis ,  
Un prince vertueux ne peut l'être à demi :  
Un peuple à l'œil de lynx sans cesse vous contemple ;  
Vos mœurs à l'univers doivent un grand exemple ;  
Le public trop facile et trop tôt corrompu ,  
Par la contagion de vos vices imbu ,  
Sur vos traces . . . . Mais quoi ! j'en dis trop , je m'égare  
Respectons dans nos vers la pourpre et la tiare.

L'honnêteté se peint de différens crayons ;  
Ce sont des traits de flamme et d'éclatans rayons.

Pour tromper un rival , Mazarin par finesse ,  
Voulut charger Fabert d'une fausse promesse ;

Mais Fabert refusa ce méprisable emploi :

“ Non , pour des vérités , Seigneur , réservez - moi ,  
„ Quand vous voudrez , dit - il , tenir votre parole ,  
„ Pour y donner du poids , commandez et je vole ; ”  
Modèle des humains ! ah ! puisse - je en mes vers  
Publier tes vertus au bout de l'univers !

Ainsi cet électeur , source de notre gloire ,  
Aussi grand dans la paix qu'au sein de la victoire ,  
Dans un jour de combat émule dangereux ,  
Se montra des Français l'ennemi généreux :  
Un scélérat (\*) s'offrit d'assassiner Turenne ;  
“ Je fais vaincre , dit - il , et ne fais point trahir ”.

La Vérité déteste une finesse infame :  
Son discours est pour nous le miroir de son ame ;  
Elle joint avec art à la sincérité  
Les grâces , la douceur , l'antique urbanité.

Ne soutenez donc plus , esprits souillés de crimes ,  
A qui l'enfer prêcha ses maudites maximes ,  
Que le grand art du monde est d'être fourbe et fin ;  
Et que la Vérité , fâcheuse au genre humain ,  
Décrépite harpie , est faite pour déplaire :  
Allez , voyez Camas , vous direz le contraire.

(\*) Ce malheureux s'appelait Villeneuve.

## A U X M A N E S

## D E C É S A R I O N.

QU'ENTENDS - je ? Juste Dieu ! Quelle affreuse nouvelle  
 Césairion n'est plus ! le livide Trépas  
 Tranche , de sa faux cruelle ,  
 Le fil de ses beaux jours , ses charmes , ses appas -  
 Quel affreux désespoir ! Ami tendre et fidelle !  
 Je sens mille poignards qui me percent le cœur :  
 Ah ! ce cœur déchiré palpite de fureur ;  
 Tu n'es plus ! c'en est fait , ma perte est éternelle !  
 Mon amour , qui te suit jusqu'aux bords du néant ,  
 Au - delà du trépas te respecte et t'honore ;  
     Oui , je t'estimai vivant ,  
     Et je te chéris encore.  
 Tu vis , sans t'ébranler , la Mort qui nous détruit ;  
 Dans ce moment affreux dont frémit la nature ,  
 Ton courage étonnant te soutient , te conduit ,  
     Et ton ame juste et pure  
 Méprise des enfers la frivole imposture ,  
 Et les sombres terreurs d'un avenir fortuit.  
 Si durant tes beaux jours tu suivis Epicure ,  
     Par un généreux effort ,  
 Tu surpasses Zénon au moment de la mort.  
 Hélas ! qu'est devenu ce cœur si magnanime ?  
     Cet esprit tendre et sublime ?  
     Vit - il encor ? n'est - il plus ?  
     Grand Dieu ! Quel affreux abyme !  
 Tout est anéanti , l'esprit et ses vertus :

S'il respirait encor, son ombre ou sa pensée  
De l'empire des morts se ferait élancée

Vers le séjour des vivans ,  
Pour soulager mes tourmens.

Ah ! triste souvenir ! Regret plein d'amertume !

Stoïcisme insensé , vainement on présume

De se munir par toi contre les coups du sort :

J'ai cru mon ame impassible ,  
A tout malheur insensible ;  
Je suis détrompé : ta mort. ....  
Juste Dieu ! quel coup terrible !

Ciel ! ma douleur mortelle et m'égare et me perd.

Grand Dieu ! ton moment suprême ! ....

Dans ce désespoir extrême ,

Ma raison inutile en de si grands revers ,

Conspirant contre moi-même ,  
Rend mes chagrins plus amers.

Hélas , j'ai tout perdu , je perds l'ami que j'aime.

Je reste seul , sans toi , dans ce vaste univers ;

Ces jours sont écoulés comme des ombres vaines ,

Où nos deux cœurs unis , ne formant qu'un seul cœur ,

S'entre-communiquaient leurs plaisirs et leurs peines ,

Et ne pouvaient jouir que d'un même bonheur.

Entre nous aucun partage ,  
Même goût et même usage ;

Notre tendre amitié nous rendait tout commun ;

Jamais froideur ni nuage

Ne put exciter l'orage

D'un différent importun.

Les Jeux et les Plaisirs t'accompagnaient sans cesse ;

Et ton esprit, nourri des plus galans écrits ,

Avait l'art d'ennoblir par sa délicatesse

Les bruyans transports des Ris :  
Digne , par ta politesse ,  
D'être mis au niveau des célèbres esprits  
Dont s'applaudissait la Grèce ,  
Ou dont se vante Paris :  
Plus digne , par ton cœur , d'occuper une place  
Chez le peu de héros connus par l'amitié :  
Si je savais jouer de la lyre d'Horace ,  
Je ferais retentir les échos du Parnasse  
Des regrets de ce cœur toujours au tien lié ,  
    Disant : Césarion passe  
    Achate et Pirithoüs ,  
    Pylade , Oreste et Nifus :  
J'immortaliserais , dans l'ardeur qui m'enflamme ,  
    Les éclatantes vertus  
    Qui brillaient dans ta belle ame.  
Mais , Dieu ! je vois le jour , et tu ne le vois plus ?  
Il n'est donc que trop vrai : la Mort inexorable  
Ravit également le vulgaire hébété  
    Et l'homme le plus aimable ;  
Elle n'épargne rien , vertu ni dignité ;  
    . Sur les rives du Cocyte ,  
    Il n'est vice ni mérite ;  
    Ce qui n'est plus n'ayant qu'éteint ,  
    J'y vois dans l'égalité  
    Hector , Achille et Thersite.  
Vers ce séjour obscur j'avance promptement ;  
Mes heures et mes jours volent rapidement :  
Ma carrière , à plus de la moitié remplie ,  
    Me présente sa sortie.  
Dans peu je te joindrai dans ton noir monument ;  
    Là , dans cet asile sombre ,

Je veux m'unir à ton ombre ,  
Et la chérir constamment.

Tandis que le Destin m'arrête dans ce monde ,  
Plein de ma douleur profonde ,  
Portant au fond du cœur l'empreinte de tes traits ,  
Nul bonheur ne pourra diminuer ma plainte ;

Sous tes funèbres cyprès ,  
J'irai , sur ta cendre éteinte ,  
Renouveler mes regrets ,  
Mon désespoir , mes alarmes ;

Te vouer ces soupirs pour moi si pleins de charmes ,  
Mes tendres vers et mes pleurs ,

Et joncher ton tombeau des myrtes et des fleurs  
Qu'auront arrosés mes larmes.

Qu'heureux est le mortel qui peut d'un front serein  
Voir de l'affreux trépas les cruelles approches ,  
Et qui subit son destin ,  
Sans terreur et sans reproches !

A

## LA BARONNE DE SCHWÉRIN

S U R

S O N M A R I A G E

A V E C

LE SCHULTHISS LENTULUS.

**D**AIGNEZ recevoir ce fromage ,  
Comme prémice de l'hommage  
De Messieurs les Treize Cantons.  
Il est vrai que peu nous pensons ;  
Mais lorsque notre ame sommeille ,  
L'Amour en surfaut la réveille :  
O pour l'amour , nous le sentons ;  
Aussi nous nous réjouissons ,  
De ce qu'en ce jour d'alégresse ,  
Lentulus vous fera Suiffesse :  
Suiffesse est un titre d'honneur :  
Il vaut mieux que celui d'Abbesse ,  
D'Excellence , de Votre Altesse :  
Bien en voudraient de tout leur cœur ,  
Qui pourraient bien n'en tâter guère ;  
Car jeune Suisse , en sa vigueur ,  
Vaut mieux que prince octogénaire :  
Mais , pour vous , gardez - vous - en bien ,  
De vieillir dans ce beau lien ;  
Et comme en Suisse on vous marie ,  
De notre nouvelle patrie ,  
Il est temps de savoir les lois.



Sachez donc qu'aux beautés aimables,  
Qui , par leurs charmes adorables,  
Subjuguent et bergers et rois,  
Nos Suisses galans et affables  
Ont assuré les plus beaux droits.  
Tout peu façonnés que nous sommes ,  
Il n'est point, parmi tous les hommes,  
Des Pantins ou Topinamboux ,  
En fait de preuves de tendresse,  
En fait de fidelles époux ,  
(Exceptez - en la politesse)  
De plus parfaits maris que nous.  
Mais lorsqu'une femme ou maîtresse  
Sent de la caduque vieillesse  
Sur elle appesantir les coups ;  
Alors , pour comble , sa tristesse  
N'a d'hommages que nos dégoûts.  
Des yeux rouges , ( comprenez - vous ? )  
Peu tannée et gorge flétrie ,  
Cheveux grisons , branlantes dents ,  
Dos convexe , et genoux tremblans ,  
Sont des meubles de friperie ,  
Qui ne trouvent plus de chalands  
Dans toute notre Suifferie.  
Eussiez - vous cent fois plus d'appas  
Que Vénus n'en eut en sa vie ,  
Que l'amante de Ménélas ,  
Ou la bonne \*\*\*\*\* :  
Ah ! ce qui n'est plus , on l'oublie ;  
Vieille , vous ne nous plairez pas :  
C'est pis encor ; car la police ,  
Et la vénérable justice

Très - vivement vous poursuivront ;  
Et gravement vous soutiendront ,  
Que par infernale malice ,  
Vous voilà dans la vétusté.  
Ah ! que d'esprits profonds en Suisse ,  
En physique , en moralité !  
Ils disent : la malignité  
Des femmes fait le caractère ;  
D'où vient qu'une jeune beauté  
Devient une vieille forcière.  
Ceci bien plus vous surprendra :  
Chez nous on ne vit , ni verra  
De radoteuse ridicule :  
Dès que jeunesse abandonna  
Personne qui la posséda ,  
Sitôt la justice la brûle ,  
Sans repentir et sans scrupule :  
Car , chez nous , forcières on a ,  
Et , je crois , tant on brûlera ,  
Qu'un jour à Zug , ou bien à Berne ,  
Vos divins charmes on verra ;  
Alors dans le fond de l'Averne ,  
Sorcières on reléguera ,  
Et désormais plus n'y croira.  
Oui , par vous la Suisse embellie  
Se corrigeant de son erreur ,  
En abjurant son hérésie ,  
Et chantant la palinodie ,  
Avouera de tout son cœur ,  
Qu'il n'est d'autre forcellerie  
Ni de prestige suborneur ,  
Que la séduisante magie  
Des yeux de ce sexe vainqueur.

## L E

## M I R A C L E M A N Q U É :

## C O N T E.

**J**E veux chanter , sur ma vieille profane ,  
Un conte vrai qui surpasse Peau - d'âne.  
Objets usés , que nos tendres aïeux  
Trouvaient si beaux , à présent chassieux ;  
Je vous implore éternelles grand'mères ,  
Que chaque hiver assemble autour des feux ,  
Dignes suppôts des contes merveilleux.

Et vous aussi , Mesdames les forcières ,  
Dans ce beau champ conduisez - moi des yeux ;  
Et vous , sur - tout , dont l'art et la puissance  
Força l'enfer , et frappa dans Endor  
Les yeux d'un roi , par un prophète mort.

Messieurs les saints , souffrez par bienfiance ,  
Que je vous place ici selon le tour.  
O vous , des Cieux les sombres interprètes !  
Doubles fripons , menteurs , et pis , prophètes ?  
Enseignez - moi les captieux discours ,  
Dont vous saviez fabriquer vos oracles ;  
Je dois ici célébrer les miracles  
D'un preux cafard , cagot et triple - saint ,  
Vieux vétéran , maquignon de Calvin.

Les vents fougueux déchainés en barbares ,  
Fabricateurs de rhumes et catarres ,  
Vinrent l'hiver répandre sur Berlin ,  
A droite , à gauche , énormes maladies :  
Et peu touchés de l'amour du prochain ,

Distribuaient nombre d'apoplexies ;  
La faculté, maudissant leur essaim ,  
Laisait mourir et perdait son latin ;  
Tous les quartiers chantaient leurs éloges ,  
Invectivant contre Eole et Destin.

Dans les douceurs d'une paix fraternelle ,  
Gromaticus vivait avec deux sœurs ;  
( Qui du beau temps fabriquaient la nouvelle ,  
Fesaient par an deux almanachs menteurs ,  
Où se trouvait l'histoire peu fidelle ,  
Ou bien plutôt l'impertinent roman  
Des grands flambeaux cloués au firmament. )

Gromaticus , docteur d'astrologie ,  
Du bon Phébus fesait le substitut ;  
Et renommé savant dans la magie ,  
De chaque fou recevait le tribut ,  
Seul revenu dont long - temps il vécut ;  
Lorsque la Mort , qui fesait sa récolte ,  
En tapinois sur le champ l'accola ,  
Subitement en un seul tour de volte ,  
Sur le carreau roide mort le coucha.

D'abord grands cris ; ses bonnes sœurs pleurèrent ,  
Et à la fois si fortement hurlèrent ,  
Qu'à ce grand bruit leurs voisins s'éveillèrent :  
Un peuple entier chez le mort s'assembla ;  
Les plus sensés point on ne consulta ,  
Mais seulement les duègnes , les commères ,  
Qui décidaient de toutes les affaires ,  
Sur certain cas très - expertes , dit - on ,  
Quoique manquant de rime et de raison.

Dans cette foule et parmi le tumulte  
D'un grand concours de peuple curieux ,

Paraît soudain une figure occulte ,  
A l'œil hagard , à l'air fastidieux ,  
Bouche béante , et face triste et sombre ;  
Du noir enfer semblait sortir cette ombre ;  
Chacun le prit pour un magicien ,  
Pour un démon , pour un anti - chrétien :  
L'aurait - on cru ? ce farfadet finistre ,  
A large audace , à rabat de ministre ,  
Etait , dit - on , grand théologien.  
D'abord , du mort les deux sœurs l'entourèrent ,  
De les aider humblement le prièrent ;  
Sur quoi rêvant , le bon prélat enfin ,  
Sans autre avis , résolument décide ,  
Qu'en invoquant le céleste \* \* ,  
On nourrira ce cadavre livide ,  
De restaurants , de bouillons et de vin ;  
Le piquera par une cantharide ,  
Pour rappeler son esprit clandestin :  
“ Je vais , dit - il , confondre l'incrédule ,  
„ Et l'esprit - fort , encor plus ridicule ;  
„ Ces scélérats crèveront de chagrin ,  
„ Voyant le mort ressusciter demain.”

L'invention fut par-tout applaudie ;  
Et tout s'empresse alors dans la maison :  
L'une , à la hâte , apporte l'eau d'Hongrie ;  
L'autre , en courant , du baume d'Arabie ;  
Là , près du feu on réchauffe un bouillon ,  
De tous côtés c'était beau carrillon ;  
Tous les parens chez le mort s'empresèrent ,  
Si rudement des coudes se choquèrent ,  
Qu'à terre on vit sauter plus d'un flacon ,  
Que se choquant des fioles se brisèrent.

Comme au rivage on voit après le flux ,  
Dans peu de temps succéder le reflux ;  
On vit ici se presser par la porte ,  
D'un peuple fou la nombreuse cohorte ;  
Il entre , il fort , et par le défilé ,  
Lassé de voir , il s'était écoulé.

Le saint alors dévotement s'avance ;  
“ Ne perdez point, leur dit-il , patience ;  
„ Tout doit , à gré , dans peu nous réussir ;  
„ Pour le présent laissons , par bienfiance ,  
„ Au pauvre mort le loisir de dormir :  
„ Sortons ; demain il faudra revenir.”

Après qu'au mort on eut ouvert la bouche ,  
Et que sa sœur , bonne et sainte Nitouche ,  
L'eut abreuvé d'un bouillon restaurant ,  
Chacun s'en fut , rempli de ce spectacle ,  
Et curieux de l'inouï miracle ,  
Qu'opérerait le pieux charlatan.

Ce jour enfin , pour leurs souhaits , arrive ;  
Avant qu'un coq eût chanté le matin ,  
Des bons parens la troupe fugitive  
Vint promptement retrouver leur cousin ;  
On le revit , hélas ! toujours de même ,  
Roide , immobile et le visage blême ;  
Le saint revint , et fortement promit ,  
Que par l'effet de son pouvoir suprême ,  
On verrait le mort fortir du lit ;  
Sur quoi d'abord nouveaux bouillons on fit.

Enfin pendant huit jours on attendit ;  
Point de miracle ; on attend le quinzième ;  
En espérant on va jusqu'au vingtième ;  
Mais pas un mot que le bon saint leur dit ,

Pour le malheur du mort, ne s'accomplit :  
Quel fut, hélas ! l'abattement énorme ,  
Lorsque voulant juger du fait en forme ,  
Jusques au fond le cas s'approfondit ;  
Quelqu'un du mort leva la couverture ;  
Ciel ! il sentit . . . . fais-en la conjecture ,  
Ami lecteur ; je fais que tu m'entends ;  
Et volontiers de cette image impure  
Je veux ici t'épargner la peinture.  
Bref, on vit bien qu'il était enfin temps  
Que le bon mort fût mis en sépulture ;  
Et le cafard, malheureux en augure ,  
Devint depuis la fable des parens.

Lorsqu'une fois on est en train de croire ,  
L'esprit se plie à toute absurdité ;  
La fable alors passe pour vérité ,  
Et le mensonge est égal à l'histoire :  
On s'étourdit , on reçoit toute erreur  
Qu'un cerveau creux engendra par boutade :  
Quand une fois le bon sens bat chamade ,  
Adieu raison , à jamais serviteur !

## LE SÉRIN ET LE MOINEAU.

### F A B L E.

**O**N se fait des grandeurs une très-fausse idée ;  
Les estime le plus qui les connaît le moins :  
Telle ame , de leur soif se trouvant possédée ,  
Perd, pour les acquérir, et son temps et ses soins.  
Dans tous les états de la vie ,  
On trouve du haut et du bas ,

Et tel , dont le bonheur inspire de l'envie ,

Se plaint de ce qu'il ne l'a pas.

Ecoutez sur ceci le conseil charitable ,

Qu'osent vous indiquer les oiseaux de ma fable.

Un jour , dans un grand bourg , certain Moineau banal  
Des plus galans Moineaux redoutable rival ,

Le plus estimé chez les belles ,

Galant , joli , coquet un brin ,

Volait , de ses rapides ailes ,

A l'entour d'un château flanqué de deux tourelles ,

Palais du seigneur fuzerain :

Il aperçoit , au fond d'une gentille cage ,

Juché dessus son bois , un merveilleux Serin ,

Qui le ravit par son ramage.

“ Hélas ! se disait-il , du peuple des oiseaux

„ Au beau Serin échut le meilleur appanage ;

„ A l'abri des faisons , à l'abri de l'outrage ,

„ Logé comme un seigneur , il ignore mes maux :

„ Tandis que mouillé par l'orage ,

„ Je grelotte sur des roseaux ,

„ Il vit en très-grand personnage ,

„ Il se mire dans des trumeaux ;

„ Son bon maître l'aime à la rage ,

„ Il le nourrit de sucre ou d'excellent biscuit :

„ Tandis qu'en ce maudit village ,

„ A coups de feu l'on me poursuit ,

„ Que j'erre comme un misérable ,

„ De cent caresses on l'accable.

„ Sort cruel ! où m'as-tu réduit ?

„ Que ne fuis-je né son semblable ? ”

Notre gentil Serin , quoique sans truchement ,

Comprit maître Moineau , et l'on sent bien comment :



Un Serin du bel air , qui vit dans le grand monde ,  
Fût-il même tant soit peu fort ,  
Doit deviner à demi-mot  
Les autres oiseaux à la ronde.  
Il répondit au gros Moineau ,  
Dans son dialecte d'oiseau :  
“ Ami , ta cervelle est timbrée ;  
„ Parlant avec esprit , tu raisonnes bien mal :  
„ Ma cage richement dorée  
„ Te rend en secret mon rival :  
„ Ah ! dans la plus superbe cage ,  
„ Ces fers et ma captivité  
„ Me font sentir le poids d'un pénible esclavage.  
„ Que m'importe la vanité ?  
„ Sois satisfait de ton partage ;  
„ Point de bonheur sans liberté. ”

# POÉSIES DIVERSES

---

## AUX ÉCRASEURS.

*Monsieur de Soubise avait écrit en France , lorsqu'il marchait à Rosbach , qu'il allait cueillir un bouquet pour la Dauphine : la pièce roule sur ce bouquet.*

A quoi pensiez-vous donc , Soubise ,  
Et tous vos jeunes freluquets ?  
Héros , par quelle balourdise  
Vouliez-vous cueillir des bouquets  
En Saxe , quand le vent de bise  
Souffle et balaye les guérets ?

Il gèle ; fourrez-vous d'hermine ;  
Dans la Saxe il n'est plus de fleurs ;  
Vous savez , fameux écraseurs ,  
Que Flore , selon sa routine ,  
Ne règne plus lorsque domine  
Le vent du nord , dont les rigueurs  
Des hivers font les précurseurs.

Jugez combien peu se combine  
Ce bouquet pour votre Dauphine ,  
Avec tous nos fleuves glacés.  
C'est beaucoup si vous amassez  
De quoi la couronner d'épine ;  
Cette offrande , quoique mesquine ;  
Ces chardons par vous enlacés ,

Enchanteront cette héroïne ,  
Ebahiront la Pompadour ;  
Et le bien-aimé tout de même ,  
Long-temps assoupi par l'amour ,  
Bénira son nouveau système  
Et son moderne Luxembourg :  
Le héros, répète sa cour ,  
Est digne du grand roi qui l'aime.

Par-tout vos insignes exploits ,  
Votre dessein se développe ;  
Louis, cet écraseur de rois ,  
Devient l'arbitre de l'Europe.

Ah ! si j'avais l'art et la voix  
Du simple et naïf la Fontaine ,  
Je chanterais comme je dois  
Ce monarque allié de Vienne ,  
Dont vos Français suivent les lois.  
Mais mes chants, faits pour des ruelles ,  
N'effleurent que des bagatelles.  
Ce grand roi doit se contenter ,  
Je vous le confesse sans feindre ,  
Du fameux Oudry pour le peindre  
Et d'Esope pour le chanter.

A Breslau , ce 20 décembre  
1757.

## C O N G É

D E

## L'ARMÉE DES CERCLES ET DES TONNELIERS.

A DIEU, grands écrafeurs de rois,  
 Grands héros bouffis d'arrogance,  
 Délégués de ce roi de France  
 Qui croit m'affervir fous fes lois.

Adieu, Turpin, Broglio, Soubife,  
 Et toi, Saxon \*), dont les exploits  
 Sont couronnés par la fottife;  
 Auffi fou, quoiqu'à barbe grife,  
 Que tu le parus autrefois  
 Près du Timock qui t'éternife.

Je vous ai vu comme \* \* \*  
 Dans des ronces en certain lieu  
 Eut l'honneur de \* \* \* \*  
 Ou comme au gré de fa luxure  
 Le bon Nicomède à l'écart  
 Aiguillonnait fa flamme impure  
 Des \* \* \* \*.

Ah! quel fpectacle a plus de charmes  
 Que le c \* \* \* dodu des héros,  
 Lorsque par le pouvoir des armes  
 On leur a fait tourner le dos?  
 Les voir ainfi dans les alarmes,  
 C'eft s'affurer dans l'avenir  
 D'un nom que rien ne peut ternir.

\*) Le prince de Saxe Hildbourghaufen, battu en Hongrie au bout  
 du Timock.

Je vous l'avoue en confidence ,  
 Qu'après ma longue décadence  
 Le beau laurier de ce taillis ,  
 Qu'à votre aspect je recueillis ,  
 Je le dois à votre derrière ,  
 A votre manœuvre en arrière :  
 Ah ! tant que le fort clandestin  
 Vous placera dans ma carrière ,  
 Tournez - moi toujours la visière ,  
 Pour le bonheur du genre humain !

C'est donc là , qui pourrait le croire ;  
 Sur quoi nous fondons notre gloire ?  
 Et voir un c\*\*\* mal-aguerri ,  
 S'appelle en langage fleuri  
 Dont on pomponne mainte histoire ,  
 Etre l'amant le plus chéri  
 De Bellone et de la Victoire ,  
 Et du Dieu Mars le favori.

O Fortune inconstante et folle !  
 Tu veux que dans tous les climats  
 D'un c\*\*\* le mouvement frivole  
 Décide du fort des Etats.  
 S'il se tourne sans qu'on l'ordonne  
 Dans l'acharnement des combats ,  
 La victoire nous abandonne ,  
 Et la sanguinaire Bellone ,  
 En profitant de ces momens ,  
 Du plus inébranlable trône  
 Bouleverse les fondemens.

Si j'osais , Dieu me le pardonne ,  
 Rimer en *cz* , tout comme en *u* ,  
 Jamais poète dans le monde

Dépuis Homère n'aurait eu  
Une matière plus féconde :  
Mais la décence et la vertu  
Toujours aux Muses départie  
Dont mon style s'est revêtu,  
Veut même que dans l'impromptu,  
Je respecte la modestie.

Laissons donc l'zu tout comme l'ou :  
Et sur des rimes moins cyniques  
De tous ces tonneliers (\*) comiques  
Prenons congé sur l'Hélicon.

Partez tous, héros éphémères ,  
Héros musqués et si polis ;  
Dans vos quartiers ensevelis ,  
Allez vous bercer des chimères  
D'exploits si galans , si jolis.  
Pompadouriques coryphées ,  
Erigez . vous de beaux trophées ;  
Mais que ce soit en d'autres lieux.  
Ou , si persistant dans vos haines ,  
Toujours joints à mes envieux ,  
Vous revenez dans ces arènes ,  
J'attends de vos soins gracieux  
Toujours de semblables étrennes. (\*\*)

C'est ainsi, fameux capitaines,  
Qu'en quittant ces bords périlleux ,  
Ces camps et ces fertiles plaines ,  
Je vous fais mes derniers adieux.

A Freybourg, le 6 novembre 1757.

(\*) On appelait les Français tonneliers , parce qu'ils avaient avec eux les troupes des cercles.

(\*\*) Ils avaient dit qu'ils voulaient donner des étrennes au roi de Prusse.

## A U

## MARQUIS D'ARGENS.

*Après que le Roi eut occupé le camp de Bunzelwitz  
près de Schweidnitz, les Russes se retirèrent en  
Pologne.*

O que du Ciel la faveur infinie  
De nos Prussiens en tout temps soit bénie !  
Si son secours, moins visible et moins clair,  
N'éclate plus par la voix des oracles,  
Quel temps jamais plus fécond en miracles,  
Plus étonnant que ce siècle de fer ?

Vous avez vu ces dangereux spectacles,  
Comme le Ciel fut défendre Colberg ;  
Comme il troubla matelots et pilotes  
Au fier aspect du valeureux Werner ,  
Dont les hofards dissipèrent les flottes  
Du Russe agreste et du Suédois altier.

Le Ciel guida le jeune Wurtemberg ;  
Pour coup d'essai sa valeur inouïe  
A bien battu la superbe Russie ,  
Sur le gros dos de monsieur Romanzow ,  
Qui, Dieu - merci, demeura sain et sauf.

Lorsqu'au printemps notre ardente héroïne  
A Pétersbourg, parmi son peuple d'ours,  
Choisit et prend, après qu'elle y rumine,  
En général que sa fureur destine  
A guerroyer chez nous pour les deux cours ;  
Son vaste empire avec douleur enfante

Ce vrai César , ce fameux Butturlin ;  
Il vient , nous voit , et prenant l'épouvante ,  
Dans la Pologne il va s'enfuir foudain  
Avec Bacchus , suivi de son butin.

Ainsi, Marquis , par mer comme par terre ,  
Ce peuple dur, ignorant et brutal ,  
Homme de corps , et d'esprit animal ,  
Balourdement s'est conduit dans la guerre.

Et pourquoi donc ces étranges rigueurs  
Qu'en Moscovie exerça le czar Pierre ,  
Pour adoucir ce peuple incendiaire ,  
Puisqu'il n'apprit de ses législateurs  
Qu'à promener sur les pieds de derrière ?  
Il eut le knout et cent coups d'étrivière ,  
Pour se couper la barbe du menton  
Et raccourcir un crasseux guenillon.

A tout ceci que nous dira Voltaire ?  
Ce Butturlin doit le faire enrager.  
Par quel effort sa plume mercenaire  
En grands exploits pourra-t-elle changer  
L'affront qui suit les pas de clerc d'un hère ,  
Qu'il est payé , Marquis , pour louer ?  
Ou bien il faut qu'il renonce au salaire ,  
Comme aux faveurs d'un Mécène d'Asow ,  
A Pétersbourg surnommé Schouwalow.

Quoi ! le rival de Virgile a la rage  
De promener son Apollon gueuser ,  
Chez le barbare au plus lointain rivage ,  
Pour que l'Europe enfin sur son vieux âge  
Le connaissant , sache le mépriser !

Vit-on jamais de plus folle boutade ?  
Il veut du czar , panégyriste fade ,



Hors de propos nous exalter le nom :  
C'est un Lycurgue , un Socrate , un Solon.

Mais quel Solon ! un tyran parricide ,  
Qui réprimant la nature et ses cris ,  
Souverain dur et parent plus perfide ,  
Souilla ses mains dans le sang de son fils.

De Charles douze il écrivit l'histoire ;  
Mais en faveur du czar son ame noire  
En vain s'efforce à présent d'obscurcir ,  
De ce héros la valeur et la gloire.  
L'orateur peut parfois nous éblouir ;  
La vérité dont souvent il se joue ,  
Est à la fin , quand il croit réussir ,  
L'écueil fatal où son crédit échoue.

Au camp de Nossen , 1 d'octobre 1761.

## L A C H O I S E U L L A D E .

### F A C È T I E .

O plaifans fous , absurdes politiques ,  
De vos projets sectateurs fanatiques !  
Vous vous vantez de posséder un art ,  
Un art , hélas ! digne des empiriques :  
Et vous osez , pronostiqueurs comiques ,  
Vous déclarer les rivaux du hasard ?

Et qu'ont produit ces projets chimériques ,  
Qu'ont enfantés vos baroques cerveaux ?  
Rien que du bruit , un abyme de maux ,  
L'événement a trompé votre attente.

Qui l'aurait cru ? La Fortune inconstante  
Dans un clin d'œil détruit tous vos travaux.

Ni plus ni moins, selon votre calibre,  
Vous desséchez à calculer les poids,  
Qui désormais tiendront en équilibre  
L'ambition et le pouvoir des rois.

Ces sombres fous ne sont pas corrigibles ;  
Dieu leur donna des esprits infailibles ;  
De leur orgueil l'aveuglement fatal ,  
De leurs flatteurs la lâche turpitude ,  
Leur fait trouver le point de certitude ,  
Dans les erreurs de l'art conjectural.

De tout côté entourés de naufrages ,  
Ils n'en seront ni prudens , ni plus sages .  
Tout conseiller spirituel ou sot ,  
Dans ce grand jeu d'états et de provinces ;  
Où le hasard règle le sort des princes ,  
Croît sûrement attraper le gros lot.

Ah , que j'ai vu de singuliers ministres !  
Tels affectaient l'air empesé des cuistres ,  
Et raisonnaient en érudits pédans ;  
D'autres plus fiers copiaient les tyrans ,  
Et me glaçaient par leurs regards sinistres :  
D'autres rusés rampaient en courtisans.

Et ces Atlas sur leurs faibles épaules  
Croyaient porter notre globe aux deux pôles ,  
Le diriger , le gouverner au gré  
De leur esprit aussi faux qu'égaré.

Mais vous , Choiseul , ministre petit-maître ,  
Ah ! que j'ai ri en vous voyant paraître  
Sur les treteaux du théâtre public ,  
Si frétilant , si plein de pétulance ,

Si tracassier, (c'est bien-là votre tic)  
Au grand galop mener la pauvre France ;  
De chez Plutus, du sein de l'opulence ,  
Par la misère aux bords de l'hôpital !

Vous m'amusez , j'aime assez vos parades ;  
J'en rirais plus si vos arlequinades  
Au genre humain ne causaient tant de mal.

Un je ne fais quel ascendant fatal  
Vous fait ronger l'esprit d'inquiétude ;  
Projets nouveaux, plans entassés sur plans ;  
Et l'univers dans vos oiseux momens ,  
Sert de jouet à votre turpitude.

Allons , encor un bon tour de Scapin ;  
Lazzi nouveau , brillant de gentillesse ,  
Une gambade , une scélératesse ,  
Et vous voilà , tout ainsi que Pepin ,  
Institué Maire du très-Chrétien.

Voyez comment en allongeant la ferre  
Il escamote Avignon au Saint Père !

Comme un vieux chat , respectant les charbons ,  
Sait du foyer retirer les marrons ;  
L'adroit \*\*\*\* ménageant l'Angleterre ,  
Vers son objet s'avançant à tâtons ,  
Saisit l'instant pour employer la force ;  
Et le voilà qui vous happe la Corse.  
Encouragé par ce succès d'hier ,  
Monseigneur va voguer en pleine mer ;  
Il fait armer spahis et janissaires ;  
La Suède doit seconder ses chimères ,  
Et l'on doit voir les bras des Musulmans  
Frapper à dos les Russes conquérans.

Un des ressorts se rompt de sa machine ;  
Voilà-t-il pas son projet en ruine ?

Il s'en console en tracassant ailleurs,  
Et ces Anglais , nés dans son voisinage ,  
De ses travaux feraient-ils spectateurs ?  
Ah ! je m'attends à quelque tour de page.

En tapinois , et sans qu'humain le sût,  
Il fit passer des fonds en Hibernie ;  
A Westminster son argent se reçut ;  
Il troublera , guidé par son génie ,  
De l'orient la riche compagnie :  
Non , jamais singe aussi malin ne fut.

Et toi Genève , ô Rome calviniste !  
Si tu pouvais ici nous dévoiler ,  
Comme en tes murs , et presque à l'improviste ,  
Ton peuple fou se mit à rebeller ;  
Comme semant cet esprit de vertige ,  
Choiseul de loin opéra ce prodige ;  
Comment le sieur Châtelain de Ferney ,  
Pour te troubler mit sa malice en frais ,  
Et de Versoy te présentant le mole ,  
Et son rempart créé par l'hyperbole ,  
T'intimidait d'un vain épouvantail ,  
Pour dissiper ton protestant bercail.

Que ne pourrais-je enfin dire moi-même ?  
Neuchâtel seul me fournirait un thème ;  
Meni pourrait illustrer mes écrits ;  
Je citerais d'authentiques promesses ,  
Fausses autant que fourbes et traîtresses :  
Mais taisons-nous , et qu'un profond mépris  
De ses travaux soit à jamais le prix.

Croyez-vous donc, quand il cabale et trame  
Tant de complots, que le perturbateur  
A pu jouir d'un instant de bonheur ?  
Voyez , voyez quel tumulte en son ame  
S'élève , croît à la moindre rumeur.  
Au mot d'exil il pâlit , il se pâme ;  
Bientôt du roi le bon accueil l'enflamme.  
Ainsi, toujours peu sûr de sa faveur,  
Il est flottant, et son esprit balance ,  
Ou vers la crainte, ou bien vers l'espérance.

Choiseul, Choiseul, consultez les experts :  
Ils vous diront mieux que ne font ces vers,  
Que la fortune est lasse de vous suivre.  
Vous n'avez plus que deux momens à vivre,  
Et vous voilà dévoré par les vers :  
Tout disparaît, s'évanouit ou passe :  
Lois pour les rois , les grands et les fujets.  
Pourquoi faut-il dans un si court espace  
S'embarraffer d'aussi vastes projets ?

N'est-on heureux qu'en désolant le monde ?  
Retz le fut-il en fomentant la fronde ?  
J'aimerais mieux me livrer à Zénon,  
Etudier Marc-Aurèle ou Socrate ,  
Que d'imiter ce fougueux Hérostrate ,  
Objet d'horreur , d'abomination.  
Quelque désir de briller qui nous flatte,  
C'est s'avilir pour mériter un nom.

Profitions mieux de cette courte vie.  
Sans tant d'appréts on trouve le bonheur,  
Il se présente, il s'offre, il nous convie.  
A savourer sa divine douceur :  
Il ne gît point au sein de la grandeur,

Séjour mêlé d'inconstance et d'envie;  
Mais chacun peut le trouver dans son cœur,  
Heureux celui qui vit loin de la foule,  
Qui fait borner ses immenses désirs,  
Et sans excès admet tous les plaisirs!  
D'un cours égal et doux son temps s'écoule;  
Loin de l'éclat qui fuit Sémiramis,  
S'il ne jouit d'un aussi pompeux songe,  
Il est exempt du remords de la ronge;  
Il vit en paix avec des vrais amis.

O jours charmans ! aimable solitude !  
Où l'amitié rend les états égaux ;  
C'est-là que loin de toute servitude,  
La liberté fait naître les bons mots.

O mes amis ! que toujours la sagesse  
Dans ce séjour de folie et d'ivresse  
Puisse guider vos desseins et vos pas !  
Sachez dompter l'attrait de la mollesse ,  
Et de l'orgueil les superbes appas.

Vous irez tous un jour loger là-bas ,  
Où sont reclus les Caton , les Emile ,  
Les Cicéron , les Trajan , les Virgile ;  
L'ambitieux s'y jette avec fracas ,  
Pour qu'à sa mort son nom se fasse entendre ;  
Le sage doit , dégagé d'embarras ,  
Et sans regrets , doucement y descendre :

LOUIS XV AUX CHAMPS  
ÉLYSÉES.

## D R A M E   E N   V E R S.

CES jours Caron voiturait dans sa barque  
Certain quidam qu'il ne connaissait pas :  
Il l'examine , en se disant tout bas ,  
Est-il manant , ou robin ou monarque ?  
Que reste - t - il ? rien après le trépas.

Le mort l'entend ; d'un air mélancolique  
Lui dit : Caron , je vois ton embarras ;  
Sur mon état tu veux que je m'explique :  
Tu sauras donc que j'ai donné des lois  
Au beau pays qu'habitent les Gaulois ;  
J'ai fait la guerre , et j'étais pacifique ;  
J'étais dévot , partant encor lubrique.

C A R O N.

Quoi ! ferais - tu Louis le bien - aimé ?

L E   M O R T.

Oui , c'est ainsi que Paris m'a nommé ,  
Lorsque dans Metz , malade à rendre l'ame ,  
Les bons badauds d'avance me pleuraient ,  
Et pour mes jours Saint - Denys invoquaient :  
Mort à présent peut - être qu'on me blâme.

C A R O N.

Quel mal ici te feront leurs propos ?  
Qu'on te bénisse , ou bien qu'on te diffame.  
Mais crains plutôt pour toi , pour tes égaux ,  
Le tribunal où préside Minos ,  
Ce juge auguste , inflexible et sévère ,  
Est redoutable aux rois comme au vulgaire.

L E M O R T.

Je crois , l'ami , ton cerveau dérangé.  
Un très-chrétien , un puissant roi de France ,  
Par ton Minos peut-il être jugé ?

C A R O N.

Quitte ta morgue et ta hauteur si fière ,  
Amas d'erreurs que l'orgueil a forgé !  
Tu n'es plus rien que cendre et que poussière ,  
Et tu devrais au bord de l'Achéron  
Avoir laissé l'enflure d'un vain nom.

L E M O R T.

Ah ! ton Minos , et sa cour impolie ,  
Redouble encor mon regret pour la vie.  
De saint Louis le respectable sang  
Ne peut donc point ici garder son rang ?

C A R O N.

Va , va , ton saint , ma foi , ne te servira guère ,  
Et nous l'estimons peu dans notre hémisphère.

L E M O R T.

Ce juge a-t-il des lettres de cachet ?

C A R O N.

Que dis-tu là ? ce mot n'est point français.

L E M O R T.

Il se peut bien qu'en ta triste nacelle  
Aucun seigneur ne l'ait nommé jamais ;



L'invention en est assez nouvelle,  
 C'est un effort qu'a fait l'esprit humain :  
 En étendant le pouvoir souverain,  
 Un prince peut, libre dans sa colère,  
 Et prononçant un arrêt arbitraire,  
 Punir sans bruit tel qu'il veut des sujets ;  
 Ce qui se fait par lettres de cachet :  
 Et si Minos en est muni d'avance,  
 Que deviendra ma fragile existence ?  
 Quel sort affreux ! j'ai tout à hasarder.

C A R O N.

Le talion est la loi la plus juste.

L E M O R T.

Tu n'entends rien à l'art de commander.  
 Le châtiment, dût-il même excéder,  
 Est le soutien de tout empire auguste.

C A R O N.

Minos doit donc en user envers toi ;  
 Car en ces lieux il est autant que roi.  
 Mais vois-tu bien que déjà ma nacelle  
 Vient de frapper à ces funestes bords  
 Que n'ont jamais pu repasser les morts ?  
 Et tu vas voir des juges le modèle.  
 Allons l'ami, du cœur ! mordieu, du cœur !

Louis descend de la barque, et prend terre.  
 Il est frappé des abois de Cerbère,  
 Il aperçoit ce monstre avec horreur,  
 Il avançait à grands pas dans sa route ;  
 Le très-chrétien fuait à grosses gouttes ;  
 En le suivant, criait le vieux nocher :  
 Ne veux-tu pas me payer le passage ?  
 Un si grand roi voudrait-il me tricher ?

Le bon Louis, allongeant le visage ;  
Dit : je t'assigne, ô Caron ! sur les baux  
Que payeront mes fermiers généraux.

Je n'en veux point ; il me faut des espèces ;  
Répond Caron. Louis avait aux doigts ,  
Comme souvent aux cours en ont les rois ,  
De beaux bijoux , présens de ses maitresses ;  
Il en prend un ; le donne au batelier ,  
Qui le saisit , sans se laisser prier.  
Louis le quitte et court à toute jambe ,  
Quoiqu'il fût lourd , pataud , très-mal ingambe ;  
Il arriva dans les lieux où Minos  
Juge à la fois les couards , les héros.

Le roi frémit à l'aspect redoutable  
Du président et de ses assesseurs.  
Ah ! disait-il , quel fort épouvantable !  
S'il me condamne , hélas ! pour des erreurs  
Dont à Paris on ne ferait que rire :  
Ce dernier trait serait sans doute pire  
Que cette scène insultante à mes mœurs  
Qu'ont donné au public mes confesseurs.

Milliers de morts entouraient l'audience :  
Expédiés promptement ils étaient  
L'un après l'autre ainsi qu'ils arrivaient ;  
Minos d'eux tous avait pris connaissance ,  
Et prononçait à chacun sa sentence.  
Très-tristement quelques-uns s'en allaient ;  
Plaignant leur sort : d'autres le bénissaient.

Parmi la foule enfin Louis s'avance.  
Minos pensif et d'un air refrogné  
Même de loin l'avait déjà lorgné.  
Il lui fit signe et par son nom l'appelle.

“ Ah ! n’as-tu pas sur les Gaulois régné ? ”

Lui dit Minos. “ Oui , Seigneur , sous tutelle , ”

Repart Louis : “ Dans ma jeunesse frère

„ Et d’Orléans , et Bourbon et Fleuri

„ M’ont appris l’art de régner sur les lis. ”

M I N O S.

Mais fus-tu donc pupille à barbe grise ?

L E R O I.

Non pas , Seigneur ; quand je fus plus mûri ,  
Je devins lors un chasseur aguerri.

M I N O S.

N’aimas-tu pas beaucoup la paillardise ?

L E R O I.

Ce mot , Seigneur n’est plus chez nous de mise :  
Ainsi parlait le peuple aux carrefours ;  
Mais ce mot bas est banni pour toujours  
De chez les grands dont la cour se compose.

M I N O S.

Rayons le mot , mais parlons de la chose ;  
Depuis la mort du premier des François ,  
Tu fus , dit-on , le plus galant des rois :  
Aux courtifans tu dispensais des cornes ,  
Et sans toucher encor au parc aux cerfs.

L E R O I.

Ces doux plaisirs ont de si courtes bornes ,  
Et nous vivons si peu dans l’univers ,  
Qu’il faut plutôt , tant qu’un homme est en vie ,  
Plaindre ses maux que lui porter envie.

M I N O S.

Qui t’envîrait Pompadour , du Barry ,  
Toutes les deux communes dans Paris

Avant le temps où ta haute personne  
Auprès de toi les plaça sur le trône ?

L E R O I.

Ah ! Si la mort vient de me tout ôter ;  
Faut-il encor en ces lieux m'insulter ?

M I N O S.

La vérité, Louis, n'est point d'insulte.  
Trop haut jadis sur un trône placé,  
De vils flatteurs recevant le vain culte,  
Tu fus par eux lâchement encensé ;  
Mais ici-bas, dans les champs Elysées,  
Les vérités ne sont point déguisées ;  
On n'y connaît courtifan ni flatteur,  
Et l'on y dit que tes postiches reines  
Ont avec toi partagé ta grandeur ;  
Par leurs avis que tu fis des fredaines,  
Dont ton Etat ressentit le malheur.  
C'était mal fait ; mais ton ame fut bonne :  
Voilà Louis pourquoi l'on te pardonne.  
Nous distinguons, amis de l'équité,  
Le bien du mal : faiblesse n'est pas crime.  
Tu semblais né pour la société ;  
Aussi ton nom ne fera point cité  
Comme celui d'un monarque sublime.  
Tu pourras donc, sans craindre ou redouter,  
Dans ces bosquets tranquillement errer :  
Et, si souvent tu bâillais dans le monde,  
Tu peux, mon fils, sur les bords de cette onde  
Bâiller encor, ou d'amour soupirer.  
Il dit et part, finissant l'audience :  
Louis s'incline et fait sa révérence,  
Au fond du cœur mécontent et fâché.

Tout bien pesé , malgré sa suffisance ,  
Il en fut quitte encor à bon marché.

Du tribunal il s'éloigna sur l'heure ,  
Il veut savoir quel est l'heureux quartier  
Où des Français la séquelle demeure. —  
Prenez par-là — suivez bien ce sentier. —  
En se hâtant Sa Majesté l'enfile.

Elle aperçoit dans ce charmant asile  
Un pré fleuri , coupé par des bosquets.  
Là , sous l'abri des antiques cyprès  
On croyait voir des ombres diaphanes ,  
Des farfadets , des spectres ou des manes ,  
Ou les esprits des plus fameux Français.

Sa Majesté s'y rend en diligence ,  
Par pur amour pour les Welches de France.  
Un haut rocher domine sur ce lieu ,  
Louis y voit le fameux Richelieu ,  
Qui méditait absorbé dans lui-même.

Louis lui dit — à quoi peux-tu rêver ?  
Mort une fois , tu ne peux t'élever.  
Voudrais-tu donc faire encor un système ?  
Un mort peut-il dans ces lieux innover ?

## R I C H E L I E U.

Fuis , importun , et laisse-moi couvrir  
Le grand projet où mon esprit s'applique.  
J'y règle tout par la dialectique ;  
Quand quelque jour je pourrai l'achever ,  
Chacun dira , c'est un chef-d'œuvre unique.

## L O U I S.

Votre Eminence a troublé l'univers ;  
Veut-elle encor tracasser aux enfers ?

R I C H E L I E U.

Si tu savais , ô roi trop flegmatique !  
 Sur quoi s'exerce ici ma politique ,  
 Tout stupéfait , d'étonnement saisi ,  
 En admirant , tu dirais , qu'est ceci ?

L O U I S.

Comment veux - tu qu'un étranger devine ,  
 Sur quel objet ton vaste esprit rumine ?  
 Mais nous croyons et sommes convaincus  
 Qu'en cet asile où rien ne t'importune ,  
 Où rien ne peut augmenter ta fortune ,  
 Tes grands travaux font des soins superflus.

R I C H E L I E U.

Non , s'il te plaît — il s'agit d'une affaire . . . .

L O U I S.

Qui dans le fond ne t'intéresse guère . . . . .

R I C H E L I E U.

Qui soumettra les vastes cieux , l'enfer  
 Et tout le monde au bras de Jupiter.

Ne fais - tu pas , que malgré sa puissance ,  
 Ce Dieu dépend de la Fatalité ;  
 D'effet esclave , et libre en apparence ?  
 Je veux enfin que la nécessité  
 Cède au torrent de son autorité.  
 Si j'ai rendu la France monarchique ,  
 Je veux qu'un Dieu soit en tout despotique ;

L O U I S.

Quoi ! chez les morts ton esprit agité  
 Est occupé toujours de politique ?  
 Tu n'es qu'une ombre et n'existerais pas ,  
 Si ton esprit n'embrouillait les Etats.

## R I C H E L I E U.

La loi des cieux , éternelle , immuable ,  
 Détermina que toute ombre ici - bas  
 Fût à jamais à foi - même semblable ;  
 Tant le penchant de l'homme est indomptable ,  
 Qui fit la guerre , ici chamaillera ;  
 Le biberon ici s'enivrera ;  
 L'homme d'Etat se rendra respectable ;  
 Et l'amoureux dans nos bois cherchera  
 Un doux objet , à ses yeux agréable.

## L O U I S.

Ah ! si j'avais ici votre neveu ,  
 Mon intrigueur , mon ami Richelieu ,  
 Que je pourrais aller vite en besogne !  
 Car chez les morts il n'est plus de vergogne.  
 Votre Eminence aime tant les projets ;  
 Qu'elle en fasse un pour combler mes souhaits :  
 J'attends tout d'elle ; il faut qu'elle m'enseigne  
 A remplacer du Barry , Pompadour.  
 J'oublierai tout , empire , gloire et règne ,  
 Si dans ces lieux j'affouvis mon amour.

## R I C H E L I E U.

Oui , vous pourrez , ô mon roi ! dès ce jour  
 Vous contenter : il est ici des belles  
 D'esprit retors , qui ne sont pas cruelles.  
 Pour les trouver , rendez - vous au canton  
 Où règne en paix le sage Salomon.  
 Grandeur , éclat , pompe majestueuse ,  
 Vous frapperont dans cette cour nombreuse :  
 Vous irez - là d'amour tout embrasé ,  
 Et de ma part d'un mot autorisé ,  
 Vous présenter à ce roi si lubrique.

Mille catins composent son férail.

Sage il était, mais sage judaïque.

Or il peut donc de ce nombreux bercail,

S'il est poli, vous faire une part juste

D'un beau tendron, peut-être un brin usé.

Mais vous, grand roi, mais vous, mon prince auguste,

Si vous aimez, c'est pour être amusé.

Un délicat n'est point sensé robuste;

Vous vigoureux, et familiarisé

A des catins de l'espèce commune,

Allez, partez et vous ferez fortune.

Quand on est roi, l'on n'est point refusé.

Pour Saint Louis, chargé de le conduire,  
Fut stupéfait de son rôle nouveau.

Qu'était-il donc? honnête maquereau.

Tout peux guerrier n'en aurait fait que rire,

Le saint craignait que la grâce en défaut

Et ce métier ne pût un jour lui nuire.

Sa niche encor lui tenait fort à cœur,

Et les sermons prêchés à son honneur,

Quoiqu'il ne fût ni vierge ni martyr.

Ni plus ni moins ils brossaient les forêts.

Le roi disait, " je n'aurais cru jamais,

„ Que mort je pusse encenser des attrait,

„ Qui dans le monde auraient pu me séduire. "

Le saint répond, le cœur tout bouffi d'ire :

" Tout est ici dans le relâchement :

„ Minos languit, le bon vieillard radote.

„ J'en suis contrit, mon ame si dévote

„ Désirerait un juge violent,

„ Sévère, et fait pour juger les coupables. "

Le roi repart : " Vous êtes bien méchant.



„ Pourquoi punir des faiblesses aimables ?  
 „ Si l'on voulait punir à la rigueur ,  
 „ Ces lieux bientôt changés , méconnaissables ,  
 „ N'offriraient plus qu'un séjour plein d'horreur ,  
 „ Un endroit triste , un grand désert aride ,  
 „ Tout dépeuplé , sauvage , en un mot , vide ;  
 „ Car où trouver tant de mortels parfaits ?  
 „ Vous , cher saint , mort avant qu'on m'ait vu naître ,  
 „ ( Je n'en crois rien ) mais vous l'étiez peut-être .  
 „ Qui tenterait d'analyser de près  
 „ La vertu pure et la plus éclatante ,  
 „ Y trouverait parmi tous ses attraits ,  
 „ A son regret quelque tache frappante.  
 „ Ah ! quel souhait , ah ! quel cruel dessein  
 „ Pour un Louis et pour un maître saint ,  
 „ Que d'envoyer tous les mortels du monde ,  
 „ Et tout ce qu'en produira l'univers ,  
 „ Pour s'abîmer au fond d'un gouffre immonde ,  
 „ Au grand jamais rôtir dans les enfers ! ”

## S A I N T L O U I S .

Quoi ! c'est mon fils ? . . . . que mon sang dégénère !  
 Je te renonce et ne suis plus ton père :  
 Si Richelieu ne m'eût commis le soin  
 De te mener auprès du \* \* du coin ;  
 En abhorrant tes discours hérétiques ,  
 Et tes propos très-encyclopediques ,  
 Je me ferais d'abord signé trois fois ,  
 Et sur ton nez j'aurais brisé ma croix .

## L E R O I .

Sommes-nous donc en terre catholique ?  
 Ne vois-tu pas qu'en ce lieu pacifique

Tout est mêlé; les juifs, turcs et chrétiens  
Vivent en paix au milieu des païens?

S A I N T L O U I S.

Voilà-t-il pas de ces propos damnables,  
Partant d'un cœur froid, tiède, indifférent ?  
Un roi chrétien doit être intolérant,  
S'il ne prend pas nos livres pour des fables.

L E R O I.

Et faut-il donc avoir le cœur plus dur  
Que n'est l'airain, ou le fer ou l'azur ?

S A I N T L O U I S.

Ah! nous voici sur la frontière juive.  
Je te maudis, je te quitte et m'esquive.

Louis tout seul s'approche du palais.  
En le voyant Sa Majesté l'admire;  
Car Salomon jadis, pour le construire,  
Mit sagement tout le Liban en frais :  
Il est de cèdre, embelli par l'ivoire;  
Sa vaste enceinte est un grand territoire;  
Sur le fronton, ouvrage exquis de l'art,  
On y voyait dame Ruth et Thamar,  
Et des Hébreux la véridique histoire.

Le roi, placé dessus son trône d'or,  
Alors donnait à tout juif audience.  
L'introducteur, qui n'était pas butor,  
Chasse en avant la multitude immense,  
Nouveaux venus de Londres et de Byzance,  
De Rotterdam, de Pologne et de France.

Le bon Louis, las d'attendre, bâillait,  
Entre les dents tout doucement jurait.  
Ce prince avait toujours dans la pensée  
Le pontilio de sa grandeur passée.

Tout en bâillant il remarque à l'écart  
 Certain quidam ; il crut le reconnaître.  
 Certes c'est lui..... c'est Samuel Bernard.  
 Comment, Monsieur, comment pouvez-vous être  
 Parmi le tas de ces vils circoncis ?

B E R N A R D.

Sachez, mon roi, mon souverain, mon maître,  
 Que j'ai passé chez les Français jadis  
 Pour plus grand juif que ceux qu'on voit paraître  
 Dans ce palais chez Salomon admis.  
 Arabe ou juif, j'en ai bu toute honte.  
 Je cherche ici de l'or qui vient d'Ophir,  
 Je suis retors, je le gagne à bon compte ;  
 Je risque tout afin d'en acquérir.

L E R O I.

Vous êtes - donc, Bernard, toujours le même ?

B E R N A R D.

Pour les trésors mon amour est extrême.  
 Mais vous, mon roi, que cherchez-vous ici ?  
 Chez Salomon ? vous parmi le vulgaire !  
 Un fait pareil, tout extraordinaire,  
 Mérite bien que j'en sois éclairci.

L E R O I.

Je viens chercher, chez ce roi qu'on vénère,  
 Pour mes plaisirs une douce commère !  
 Bref, en un mot, pour mon amusement,  
 Une catin de son vieux Testament.

B E R N A R D.

Sur cet article il peut vous satisfaire.

L O U I S.

Ne vois-tu pas que ces pouilleux de juifs,  
 Dans notre monde errans et fugitifs ,

Dans celui-ci font gens qu'on considère ?  
Le roi d'eux seuls paraît être occupé.  
Je vais ici me morfondre à rien faire ;  
C'est mon destin, ou je suis bien trompé.

B E R N A R D.

Ne craignez point, mon oi, telle aventure,  
Et vous ferez reçu, je vous le jure.

Sur quoi Bernard en élevant la voix  
Cria tout haut : écoutez grands et rois,  
Il est ici dans ce palais auguste  
Un petit-fils de Louis dit le juste.  
Sera-t-il dit que parmi ces pouilleux,  
Rogneurs d'espèce, ou bien fripiers hébreux,  
On souffre encor, confondu dans la foule,  
Un roi, jadis oint par la sainte ampoule ?  
Il dit : d'abord un silence profond  
(Effet commun que produit la surprise)  
Succède au bruit, et le roi Salomon  
Dit : c'est un conte, ou c'est une méprise.  
Bernard se dresse et répond : Seigneur, non ;  
Vous possédez dans votre cour brillante  
Le bien-aimé Louis, le très-chrétien.  
C'est lui, vous dis-je, et je vous le présente.

Louis s'avance ; à son noble maintien,  
A son grand air on reconnut très-bien  
Qu'il n'était pas un prince à la douzaine ;  
Et Salomon, en lui tendant les bras,  
Dit : quel bonheur de voir en mes États  
Sa Majesté de France très-chrétienne !  
Louis répond, sans marquer d'embarras,  
Comme aurait pu haranguer Démosthène.

Nos deux grands rois, bras dessus bras dessous,  
Très-tendrement tous les deux s'embrassèrent.  
Fraternité de bon cœur se jurèrent ;  
Car tous les deux avaient les mêmes goûts ,  
Et quoique morts étaient amoureux fous.

Pour profiter du temps de la visite,  
Le Français dit au Jérusalémite :  
Ah ! montrez-moi, grand roi, votre férail ;  
Je voudrais fort le connaître en détail.

Nenni, nenni, répond l'Israélite ;  
Mon bon papa fut jadis fait cocu  
Par son cher fils Absalon le pendu.  
Je ne veux point perpétuer ses cornes ,  
En admettant un roi nouveau-venu  
Dans mon férail, sans imposer des bornes  
Aux vifs transports d'un amour éperdu.

Mais, dit Louis, mon amour fait carême.  
Depuis trois mois mort, enterré, tout blême,  
Taxerait-on mon ombre dans ces lieux  
D'être un objet aux jaloux dangereux ?

Tant pis, répond le Juif qui s'inquiète,  
On a plus faim quand on a fait diète.  
Vos Français ont, je ne fais quel jargon,  
Pour captiver les femmes et les filles,  
Peu connu dans Salem et Béthoron,  
Qui plaît au sexe et trouble les familles.

Mais après tout, vous êtes étranger,  
Et pour montrer à quel point je fais vivre,  
Dans cet instant je veux qu'on vous délivre  
Une beauté qui fait se rengorger,  
Qui fit tourner la tête à mon vieux père,  
Qui fait comment on subjugue les rois.

C'est Bethsabé ; tel est son nom de guerre ;  
 Un trait frappant de ses fameux exploits ,  
 C'est qu'elle fit , las ! par galanterie ,  
 Assassiner son mari , Mons Urie.

L O U I S.

Ah ! quelle femme , ô Ciel , et quel beau don  
 Me fait ici le grand roi Salomon !

S A L O M O N.

Elle vaut bien la Pompadour , mon frère ,  
 Qui vous força d'entreprendre la guerre ,  
 Dont assez mal vous vous êtes trouvé. . . .

L O U I S.

Qui vous l'a dit ? comment ? quoi ! vous savez. . .

S A L O M O N.

Que les Français tant prônés dans l'histoire  
 Chez les Germains ont enterré leur gloire.  
 Mais laissons-là les faits où le hasard  
 Peut avoir eu la principale part.  
 Prends ta catin et pars avec ta dame ,  
 Qui saura bien perpétuer ta flamme ,  
 Te subjuguier , te bâter , te brider ,  
 Te plaire encor et te persuader.

L O U I S.

Je le vois bien , je ne m'en puis défendre ,  
 Car d'un mauvais payeur il faut tout prendre.

C'est le précis de ce que nous écrit  
 Le gazetier fameux de l'Elysée.  
 Je ne veux pas garantir ce qu'il dit.  
 La vérité qu'on aime et qu'on chérit ,  
 Est à trouver en tout lieu mal aisée.  
 Pour cette fois , lecteur , ceci suffit.

Tu fais du moins que ce bon roi de France  
Ne manque point là-bas de jouissance.  
Si tu veux plus favoir de son destin,  
Attends encor, ne perds point patience ;  
Tu l'apprendras l'ordinaire prochain.

## S I X É P I G R A M M E S.

CHEZ un malade on mande un assassin.  
 Il le tua ; c'est la vieille coutume.  
 Mais sur ceci ce qu'aucun ne presume ,  
 C'est que d'effroi mourut le médecin.

\* \* \*

Auguste fait dans huit jours banqueroute ,  
 Difait à Dresde un gar français.  
 On répondit : Vous n'y voyez donc goutte ?  
 Ah ! pour du mal , le roi n'en fit jamais ;  
 Mais c'est son page et son vilain laquais.

\* \* \*

Un vieux foudart , revenant de campagne ,  
 Trouva chez lui sa fidelle compagne ,  
 Qui dans ce temps seule toutes les nuits ,  
 Fit un poupon , pour charmer ses ennuis.  
 Sur quoi le gar , dans la maison , à bruire :  
 Quand sa Junon , qui savait le conduire ,  
 Lui dit : “ Pourquoi tous deux nous quereller ?  
 „ Lorsque , suivant ta rage furibonde ,  
 „ Tu travaillais à détruire le monde ,  
 „ N'ai-je raison , moi ! de le repeupler ? ”

\* \* \*

Certain quidam , qui n'était déniaisé ,  
 S'écriait : “ On me déshonore !  
 „ Ah ! je suis actéonisé  
 „ Par ma femelle que j'abhorre. ”  
 Un sien ami , d'un air rêveur ,



Lui dit : “ Va , prends de l'ellébore :  
 „ D'être cocu n'est pas si grand malheur ;  
 „ Tu méritais peut-être pis encore :  
 „ Où diable aussi places-tu ton honneur ? ”

\* \* \*

Un monstre féminin , fléau de son mari ,  
 L'avait persécuté , du jour qu'il l'avait pris ,  
 Jusqu'au jour que la mort un beau matin l'eût frite :

Le veuf s'en désespérait fort :

Ses amis lui disaient : “ Vous la pleurez à tort. ”

“ C'est que je crains , dit-il , qu'elle ne ressuscite. ”

\* \* \*

Un ottoman ambassadeur  
 Vint , de la part du grand seigneur ,  
 A Vienne , cour très-haut huppée ;  
 Des présens leur fit par honneur.  
 Il donna , ( je crois , par erreur )  
 A l'impératrice l'épée ,  
 Et la quenouille à l'empereur.

## EPITAPHE DE VOLTAIRE.

Ci-GIT le seigneur Arouet ,  
 Qui de friponner eut manie.  
 Ce bel esprit toujours adroit  
 N'oublia pas son intérêt :  
 Même en passant dans l'autre vie  
 Lorsqu'il vit le sombre Achéron ,  
 Il chicanâ le prix du passage de l'onde ;  
 Si bien que le brutal Caron ,  
 D'un coup de pied au ventre appliqué sans façon ,  
 Nous l'a renvoyé dans ce monde.

BILLET DE CONCÉ  
DE VOLTAIRE.

NON, malgré vos vertus, non, malgré vos appas,  
Mon ame n'est point fatisfaite.  
Non, vous n'êtes qu'une coquette  
Qui subjuguez les cœurs, et ne vous donnez pas.

RÉPONSE DU ROI.

MON ame sent le prix de vos divins appas,  
Mais ne présumez point qu'elle soit fatisfaite.  
Traître, vous me quittez pour suivre une coquette;  
Moi, je ne vous quitterais pas.

O D E S.

PRÉFACE.

# P R É F A C E.

C'EST à vous, mes amis, que j'offre cet ouvrage;  
D'un cœur qui vous chérit c'est un léger hommage.

Vous y verrez du sérieux  
Entremêlé de badinage,  
Des traits un peu facétieux,  
Dont la morale au moins est sage.

Mais n' imaginez pas que la morgue d'auteur,  
De l'amour - propre en moi fortifiant l'erreur,  
M'inspire dans cette préface.

Ma passion m'a fait la loi,  
Et les charmans accords d'Horace  
M'ont fait poète malgré moi.

Ma Muse tudesque et bizarre,  
Jargonnant un français barbare,  
Dit les choses comme elle peut ;

Et du compas parfait bravant la symétrie,  
Le purisme gênant, et la pédanterie,  
Exprime au moins ce qu'elle veut.

Libre de cette servitude ,  
Un trait d'imagination  
Vaut mieux , au gré de ma raison ,  
Que cette froide exactitude  
Dont les modernes font l'étude ,  
Et qu'on réproûve à l'Hélicon.

# O D E S.

---

## O D E A L A C A L O M N I E.

**Q**UEL est ce monstre, ou ce fantôme  
Qui poursuit sans cesse mes pas ?  
Echappé du sombre royaume,  
Ses yeux me lancent le trépas ;  
Ce spectre livide et farouche  
Vomit de sa profane bouche  
Des flots d'amertume et de fiel :  
Hors le mensonge, et l'imposture,  
L'aigreur, la fourbe, et le parjure,  
Il n'eut jamais de corps réel.

Barbare fille de l'Envie,  
Je reconnais tes lâches traits,  
A ta rage, non assouvie  
De trahisons et de forfaits ;  
A l'impudence de tes œuvres,  
A tes serpens, à tes couleuvres  
Qu'allaita l'animosité ;  
Au voile qui couvre ta tête,  
Au son de ta fausse trompette,  
Organe de l'iniquité.

Des noirs flambeaux de Tisiphone  
Animant les sombres lueurs,  
Tu les agites près du trône,  
Qui disparaît sous leurs vapeurs ;

Et dès que ta fureur l'assiége ,  
De l'innocence qu'il protège ,  
Il n'entend plus les tristes cris ;  
Bientôt complice de ton crime ,  
Le trône , en te servant , opprime  
Tous ceux que ta haine a proscrits.

Du masque de la politique  
Tu couvris tes difformes traits ;  
L'audace de ta langue inique  
Aux rois intenta le procès :  
D'un mugissement effroyable  
Contre moi ta haine coupable  
Fait retentir toutes les cours :  
Déformais l'ame des ministres ,  
Tu changes , ô projets sinistres !  
En sombres nuits leurs plus beaux jours.

Ainsi l'agile Renommée ,  
Pleine de tes discours pervers ,  
De ta rage qu'elle a semée ,  
Empoisonne tout l'univers.  
De ses nouvelles affamée ,  
L'Europe , avalant la fumée  
Qu'exhale ton souffle infecté ,  
Dans les erreurs où tu la plonges ,  
Prend les oracles des mensonges ,  
Pour l'arrêt de la vérité.

Ta rouille s'attache sans cesse  
Aux noms célèbres et fameux ;  
Leur beauté trop brillante blesse  
Tes yeux louches et ténébreux :  
L'affreux Démon qui te possède ,  
Flétrit César chez Nicomède ,



N'épargna pas les Scipions ;  
Tu fis exiler Bélisaire ;  
Ta magie aux yeux du vulgaire  
Changea leurs lauriers en chardons.

Quel fut jamais le grand mérite  
Contre lequel tu ne t'aigris ?  
Tu ne poursuivis point Thersite ,  
Mais Achille entendit tes cris ;  
Afin d'éteindre l'héroïsme ,  
En Grèce on vit de l'ostracisme  
S'armer tes disciples cruels ;  
Les grands hommes font tes victimes ,  
Leur sang répandu par tes crimes  
Fume encor sur tes noirs autels.

Luxembourg , dans ta folle ivresse ,  
Fut accusé d'enchantemens ;  
(\*) Eugène même en sa jeunesse  
Porta les marques de tes dents ;  
Colbert , ministre respectable ,  
Du vil opprobre qui l'accable  
Fait encor rougir les Français ;  
De Louis , ce monarque auguste ,  
On osait insulter le buste  
Le moment d'après son décès.

Ton poignard , qui frappe la gloire ,  
Fait ressusciter les héros ;  
Plus d'un guerrier dut sa victoire  
Aux aiguillons de ses rivaux :  
Et s'il franchit tous les obstacles ,

(\*) On l'appelait à Paris Dame Claude , comme à Rome on appelait César la femme de tous les maris.

Son nom, après tant de miracles,  
Sert d'antidote à tes venins ;  
En t'acharnant aux noms célèbres,  
Leur grand éclat dans tes ténèbres  
En éblouit plus les humains.

Je ne crains donc plus les reproches  
D'avoir souffert de ton courroux,  
Quand tous les traits que tu décoches  
Sur la vertu portent leurs coups.  
En vain l'on s'oppose à ta ruse,  
Minerve, en s'armant de Méduse,  
Ne saurait te pétrifier :  
Du temps seul l'heureux bénéfice  
Peut, en découvrant ta malice,  
Au grand jour nous justifier.

Et vous, ses nourrissons perfides,  
Par le monstre même allaités,  
Vous dont les langues parricides  
Ont fucé ses méchancetés,  
Ajoutez votre voix profane,  
De l'imposture infame organe,  
A ses farouches hurlemens ;  
Battez plutôt les flots de l'onde,  
De ma tranquillité profonde  
Rien n'ébranle les fondemens.

Tandis qu'en nos jardins éclore,  
Et voltigeant de fleurs en fleurs,  
De son nectar qu'elle compose  
L'abeille amasse les douceurs ;  
En suçant une plante vile,  
Des frelons la troupe stérile,  
Prépare et distille son fiel ;

Quand vers la ruche industrieuse  
Bourdonne la mouche envieuse,  
L'essaim prend son essor au ciel.

Ainsi , quand heureuse et tranquille ,  
Satisfaite de son destin ,  
L'innocence , toujours utile ,  
Travaille au bien du genre humain ;  
L'on voit entre tes mains barbares  
Les fers tranchans que tu prépares  
Aiguïsés avec tant d'ardeur ,  
Pour détruire jusqu'au vestige  
Le nouveau monument qu'érige  
Et la sagesse et le bonheur.

Cent fois j'ai vu tes mains ingrates ,  
Par d'indignes raffinemens ,  
Caresser les morts , que tu flattes  
Pour mieux déchirer les vivans :  
Tes crimes , que la nuit recèle ,  
Craignent le jour qui te décèle ,  
Pareils aux lugubres corbeaux ,  
Qui dans les cyprès les plus sombres  
De leurs cris effrayant les ombres ,  
S'attroupent autour des tombeaux.

Et toi , venimeuse vipère ,  
Toi dont la morsure d'aspic  
Blessa ce régent débonnaire ,  
Prince né pour le bien public ;  
Tigre sanguinaire et sauvage ,  
Je renonce à l'ingrat ouvrage  
D'adoucir tes féroces mœurs ;  
Plutôt sous son ardent tropique ,

Le Maure des monstres d'Afrique  
Pourrait-il dompter les fureurs.

Soyez l'émule de Virgile,  
Et réglez sur le double mont,  
Mais les hurlemens de Zoïle  
Vous font désertir l'Hélicon ;  
Et l'aigle audacieuse et fière ,  
Qui s'élevait dans sa carrière  
Jusqu'au palais du Dieu du jour,  
Baissant l'aile, qu'elle déploie,  
Subitement oiseau de proie  
Se change en rapace vautour.

En consacrant la Calomnie,  
Le cœur enflé de ses venins,  
Vous prostituez le génie,  
Vos chants et vos concerts divins.  
N'abusez point de votre veine.  
Des eaux limpides d'Hippocrène  
Son fiel empoisonne le cours.  
Je préfère à votre éloquence  
Le sage et vertueux silence  
De Bernard , chantre des amours.

Ainsi la Naïade éplorée,  
Quand aux vents mutins et fougueux  
Son onde tranquille est livrée,  
Sent bouillonner ses fonds pierreux :  
Du sein de ses grottes profondes ,  
Le limon se mêle à ses ondes ,  
Et trouble le cristal des eaux ;  
Mais dans le calme , transparente,  
Et plus claire suivant sa pente ,  
Rien d'impur n'altère ses flots.

Ainsi ces forfaits qu'on publie ,  
 S'ils sont nouveaux , frappent les airs ,  
 On les méprise , on les oublie ;  
 Le libelle est rongé des vers.  
 Le seul mérite véritable  
 En soi trouve un appui durable  
 Contre l'imposteur effronté :  
 Il oppose , sans qu'il s'abuse ,  
 A l'injustice qui l'accuse  
 L'équitable postérité.

La vérité défigurée  
 Triomphe à la fin de l'erreur ,  
 Contre l'imposture sacrée  
 Julien trouve un défenseur :  
 Lorsque la haine et sa cohorte ,  
 Lorsque la jalousie est morte ,  
 La vertu paraît sans abri ;  
 Et toujours dans l'auguste histoire  
 Nous voyons res fleurir la gloire  
 Que l'envieux avait flétri.

## O D E A G R E S S E T.

**D**IVINITÉ des vers et des êtres qui pensent ,  
 Du palais des esprits , d'où partent tes éclairs ,  
 Du brillant sanctuaire où les humains t'encensent ,  
 Ecoute mes concerts.

Rien ne peut résister à ta force puissante ,  
 Tu frappes les esprits , tu fais couler nos pleurs ,  
 Ton éloquente voix , flatteuse ou foudroyante ,  
 Est maîtresse des cœurs.

Tes rayons lumineux colorent la nature ;  
Ta main peupla la mer , l'air , la terre et les cieux ,  
Pallas te doit l'égide , et Vénus sa ceinture ;

Tu créas tous les Dieux.

Sous un masque enchanteur la fiction hardie  
Cacha de la vertu les préceptes charmans ;  
La vérité sévère en parut embellie ,

Et toucha mieux nos sens.

Tu chantas les héros : ton sublime génie ,  
En son immensité bienfaisant et fécond ,  
Relevant leurs exploits , embellissant leur vie ,

Les fit tout ce qu'ils font.

Auguste doit sa gloire à la lyre d'Horace ,  
Virgile lui voua ses nobles fictions ;  
Séduits par leurs beaux vers , les mortels lui font grâce

De ses proscriptions.

Tandis qu'appesantis , vaincus par la matière ,  
Les vulgaires humains , abrutis , fainéans ,  
Végètent sans penser , et n'ouvrent la paupière

Que par l'instinct des sens.

Tandis que des auteurs l'éloquence déchue  
Coasse dans la fange au pied de l'Hélicon ,  
Se déchire en serpent , ou se traîne en tortue

Loin des pas d'Apollon :

O toi ! fils de ce Dieu , toi nourrisson des Grâces  
Tu prends ton vol aux cieux qu'habitent les neuf sœurs  
Et l'on voit tour à tour renaître sur tes traces

Et des fruits et des fleurs.

Tes vers harmonieux , élégans sans parure ,  
Loin de l'art pédantesque en leur simplicité ,  
Enfans du Dieu du goût , enfans de la Nature ,

Prêchent la volupté.

Tes soins laborieux nous vantent la paresse;  
 Et chacun de tes vers paraît la démentir:  
 Non, je ne connais point la pesante mollesse  
 Dans ce qu'ils font sentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athènes,  
 Tu moissonnes en paix la gloire des talens,  
 Tandis que l'univers, envieux de la Seine,  
 Applaudit à tes chants.

Berlin en est frappé : à sa voix qui t'appelle,  
 Viens des Muses de l'Elbe animer les soupirs,  
 Et chanter aux doux sons de ta lyre immortelle,  
 L'amour et les plaisirs.

## L A F E R M E T É.

**F**UREUR aveugle du carnage,  
 Tyran destructeur des mortels,  
 Ce n'est point ton aveugle rage  
 A qui j'érige des autels;  
 C'est à cette vertu constante,  
 Ferme, héroïque, patiente,  
 Qui brave tous les coups du fort;  
 Insensible aux cris de l'envie,  
 Qui pleine d'amour pour la vie,  
 Par vertu méprise la mort.

Des Dieux la colère irritée  
 Contre l'ouvrage audacieux  
 Du téméraire Prométhée,  
 Qui leur ravit le feu des cieux,  
 Du fatal présent de Pandore  
 Sur l'univers a fait éclore

Des maux l'assemblée infernal :  
Mais par un reste de clémence ,  
Ces Dieux placèrent l'espérance  
Au fond de ce présent fatal.  
Sur ce prodigieux théâtre  
Dont les humains font les acteurs ,  
La Nature , envers eux marâtre ,  
Semble se plaisir à leurs malheurs ,  
Mérite , dignité , naissance ,  
Rien n'exempte de la souffrance ;  
Dans nos destins le mal prévaut ;  
Je vois enchaîner Galilée ,  
Je vois Médicis exilée ,  
Et Charles (\*) sur un échafaud.

Ici ta fortune ravie  
Anime ton ressentiment ;  
Là ce sont les traits de l'envie  
Qui percent ton cœur innocent ;  
Ou sur ta fanté florissante  
La douleur aiguë et perçante  
Répand ses cruelles horreurs ;  
Ou c'est ta femme ou c'est ta mère ,  
Ton fidelle Achate , ou ton frère ,  
Dont la mort fait couler tes pleurs.

Tels sur une mer orageuse  
Naviguent de frêles vaisseaux ,  
Malgré la fougue impétueuse .  
Des barbares tyrans des flots ;  
Par les vents les vagues émues ,  
Soudain les élancent aux nues ,

(\*) Charles I, roi d'Angleterre.



Les précipitent aux enfers ;  
Le Ciel annonce leur naufrage ,  
Mais rassurés par leur courage ,  
Ils bravent la fureur des mers.

Ainsi dans ces jours pleins d'alarmes ,  
La constance et la fermeté  
Sont le bouclier et les armes  
Que j'oppose à l'adversité :  
Que le destin me persécute ,  
Qu'il prépare ou hâte ma chute ,  
Le danger ne peut m'ébranler .  
Quand le vulgaire est plein de crainte ,  
Que l'espérance semble éteinte ,  
L'homme fort doit se signaler.

Le Dieu du temps d'une aile prompte  
S'envole et ne revient jamais ;  
Cet être en s'échappant nous compte  
Sa fuite au rang de ses bienfaits ;  
Des maux qu'il fait et qu'il efface ,  
Il emporte jusqu'à la trace ;  
Il ne peut changer le destin :  
Pourquoi dans un si court espace ,  
Du malheur d'un moment qui passe  
Gémir et se plaindre sans fin ?

Je ne reconnais plus Ovide ,  
Triste et rampant dans son exil ,  
De son tyran flatteur timide ,  
Son cœur n'a plus rien de viril ;  
A l'entendre , on dirait que l'homme ,  
Hors des murs superbes de Rome ,  
Ne trouve plus d'espoir pour soi :  
Heureux si pendant sa disgrâce

Il eût pu dire comme Horace ,  
Je porte mon bonheur en moi !

Puissans esprits philosophiques ,  
Terrestres citoyens des cieux ,  
Flambeaux des écoles stoïques ,  
Mortels vous devenez des Dieux :  
Votre sagesse incomparable ,  
Votre courage inébranlable  
Triomphent de l'humanité :  
Que peut sur un cœur insensible  
Déterminé , ferme , impassible ,  
La douleur et l'adversité ?

Régulus se livre à Carthage ,  
Il quitte patrie et parens ,  
Pour assouvir dans l'esclavage  
La fureur de ses fiers tyrans :  
J'estime encor plus Bélisaire  
Dans l'opprobre et dans la misère ,  
Qu'au sein de la prospérité ;  
Si Louis paraît admirable ,  
C'est lorsque le malheur l'accable ,  
Et qu'il perd sa postérité.

Sans effort une ame commune  
Se repose au sein du bonheur ;  
L'homme jouit de la fortune  
Dont le hasard seul est l'auteur.  
Ce n'est point dans un fort prospère  
Que brille un noble caractère ;  
Dans la foule il est confondu :  
Mais si son cœur croît et s'élève  
Lorsque le Destin se soulève ,  
C'est l'épreuve de la vertu.

L'aveugle Sort est inflexible ,  
En vain voudrait - on l'apaiser ;  
A sa destinée invincible  
Quel mortel pourrait s'opposer ?  
Non , toute la force d'Alcide  
Contre un torrent d'un cours rapide ,  
N'aurait pu le faire nager :  
Il nous faut d'une ame constante  
Souffrir la fureur insolente  
D'un mal qu'on ne saurait changer.

## L A F L A T T E R I E.

QUELLE fureur , quel Dieu m'inspire ?  
Quel feu s'empare de mes sens ?  
Viens , Muse , reprenons la lyre ,  
Cédons à tes enchantemens ;  
Soutiens - moi , vertueux Alcide ,  
Toi dont la valeur intrépide  
Combattit des monstres affreux ;  
Comme toi vengeur de la terre ,  
Il faut que je porte la guerre  
A des monstres plus dangereux.

Les tempêtes dont le ravage  
Brise les vaisseaux aux rochers ,  
Et couvre les mers du naufrage  
De cent audacieux nochers :  
Les airs dont l'haleine empestée  
Fait de la terre dévastée  
L'affreux théâtre d'Atropos ,  
Sont moins craints sur cet hémisphère

Que n'est le flatteur mercenaire ,  
Qui corrompt le cœur des héros.

L'insinuante Flatterie  
Est la fille de l'Intérêt,  
L'artifice qui l'a nourrie ,  
Des vertus lui donna l'apprêt ;  
Elle est sans cesse au pied du trône,  
Son vain encens qui l'environne,  
Enivre les rois et les grands ;  
Le masque de la politesse  
Couvre la rampante bassesse  
De ses faux applaudissemens.

Tel un serpent caché sous l'herbe ,  
Serrant ses anneaux tortueux ,  
Dérobe sa tête superbe  
A l'Africain audacieux :  
Il rampe ainsi pour le surprendre ;  
Le piège qu'il a su lui tendre  
Est caché sous l'émail des fleurs ;  
Ou telle une vapeur légère  
Egare , à l'instant qu'elle éclaire ,  
Les trop crédules voyageurs.

Un adulateur politique  
Couvre par la feinte douceur  
D'un éternel panégyrique  
L'apprêt d'un venin corrupteur ;  
Sa bouche est trompeuse et perfide ,  
Sa langue est un dard homicide  
Qui frappe et perce sans effort ,  
Comme le chant de la Syrène  
Dont la mélodie inhumaine  
Par le plaisir donne la mort.

O Ciel! quelle métamorphose  
 En cèdre change le roseau,  
 D'un vil chardon fait une rose,  
 Ou d'un ciron fait un taureau!  
 Mévius devient un Virgile,  
 Therfite est l'émule d'Achille.  
 Tous les objets sont confondus;  
 Rois, connaissez la flatterie,  
 C'est elle dont l'idolâtrie  
 De vos vices fait des vertus.

Souvent son indigne basseffe  
 Adora d'infames tyrans,  
 Approuva leur scélératesse,  
 Et leur vendit cher son encens.  
 La fortune présomptueuse,  
 La trahison, l'audace heureuse  
 Trouvèrent des adulateurs;  
 Cartouche orné d'une couronne,  
 Ou Catilina sur le trône,  
 Auraient-ils manqué de flatteurs?

Lorsque pressé de veine en veine  
 Mon sang s'embrase en s'agitant,  
 Et porte sa flamme soudaine  
 Jusques dans mon cœur palpitant,  
 Que déjà mon ame obscurcie  
 M'abandonne à la frénésie;  
 En vain le flatteur effronté,  
 D'une éloquence décevante,  
 Vantera ma couleur brillante  
 Et l'embonpoint de ma santé.

Loin que la basse flatterie  
 Puisse colorer nos défauts,

Cette coupable idolâtrie  
Ternit la gloire des héros ;  
Loués ou blâmés par les hommes ,  
Nous demeurons ce que nous sommes ,  
Malades , fains , dispos , perclus :  
Non , ce n'est point votre éloquence ,  
C'est l'aveu de ma conscience  
Qui décide de mes vertus.

Louis , qui fit trembler la terre ,  
Ce roi dont on craignait le bras ,  
Louis était grand à la guerre  
Et très-petit aux opéras.  
Tous ces monumens de sa gloire ,  
Qu'un roi consacre à sa mémoire ,  
Rendent son triomphe odieux ;  
Et je méconnaissais sur le trône  
Le conquérant de Babylone ,  
Lorsqu'il se dit le fils des Dieux.

Réveillez - vous de votre ivresse ,  
Rois , princes , savans et guerriers ,  
Et subjuguez une faiblesse  
Qui flétrit vos plus beaux lauriers.  
Voyez l'océan du mensonge  
Où votre aveugle amour vous plonge ;  
Vous vous noyez par vanité :  
Que votre ame aux flatteurs rebelle  
Brise le miroir infidelle  
Qui lui cache la vérité.

O Vérité pure et brillante !  
O fille immortelle des Cieux !  
De la demeure étincelante  
Daignez descendre sur ces lieux ;

La lumière est votre partage ,  
Dissipez le sombre nuage  
Dont l'orgueil couvre la raison ;  
Comme aux doux rayons de l'aurore  
Le brouillard épais s'évapore ,  
Qui s'étendait sur l'horizon.

Ministres , qui suivez l'exemple  
Des Cynéas et des Mornay ,  
Vous seuls vous méritez un temple  
Aux plus grands hommes destiné ;  
Vous , dont la critique sévère  
En reprenant a l'art de plaire ,  
Vous êtes seuls de vrais amis.  
Flatteurs , n'employez plus la ruse ;  
Ne croyez point qu'elle m'abuse ,  
Je connais vos traits ennemis.

Césarion , ami fidelle ,  
Plus tendre que Pirithoüs ,  
Je retrouve en toi le modèle  
De la première des vertus.  
Que notre amitié sans faiblesse  
Nous dévoile avec hardiesse  
Et nos erreurs et nos défauts :  
Ainsi l'or que le feu prépare ,  
Se purifie et se sépare  
Du plomb et des plus vils métaux.

## LE RÉTABLISSEMENT DE L'ACADÉMIE.

QUE vois - je ! Quel spectacle ! O ma chère patrie !  
Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours ;  
L'ignorant préjugé , l'erreur , la barbarie ,  
Chassés de tes palais , sont bannis pour toujours :  
Les beaux arts sont vainqueurs de l'absurde ignorance ;  
Je vois de leurs héros la pompe qui s'avance ,  
Dans leurs mains les lauriers , la lyre et le compas ;  
La Vérité , la Gloire ,  
Au temple de Mémoire  
Accompagnent leurs pas.

Sur le vieux monument d'un ruineux portique ,  
Abattu par les mains de la grossièreté ,  
S'élève élégamment un temple magnifique  
Au Dieu de tous les arts et de la vérité ;  
C'est - là que le savoir , la raison , le génie ,  
Ayant vaincu l'Erreur à force réunie ,  
Elèvent un trophée aux Dieux leurs protecteurs ;  
Ainsi qu'au Capitole  
Se portait le symbole  
Du succès des vainqueurs.

Sous le règne honteux de l'aveugle ignorance ,  
La terre était en proie à la stupidité ,  
Ses tyranniques fers tenaient sous leur puissance  
Les membres engourdis de la simplicité ;  
L'homme était ombrageux , crédule , abject , timide ,  
La Vérité parut et lui servit de guide ;  
Il secoua le joug des paniques terreurs ,  
Sa main brisa l'idole  
Dont le culte frivole  
Nourrissait ses erreurs.



Sur la profonde mer où navigue le sage,  
 De sa faible raison uniquement muni,  
 Le ciel n'a point de borne et l'eau point de rivage,  
 Il est environné par l'immense infini;  
 Il le trouve par-tout et ne peut le comprendre;  
 Il s'égare, il ne peut ni monter ni descendre,  
 Tout offusque ses yeux, tout échappe à ses sens;  
     Mais l'obstacle l'excite,  
     Et la gloire l'invite  
     A des travaux constants.

Par un dernier effort la raison fit paraître  
 Ces sublimes devins des mystères des Dieux;  
 C'est par leurs soins que l'homme apprend à les connaître;  
 Ils éclairent la terre, ils lisent dans les cieux;  
 Les astres sont décrits dans leur oblique course,  
 Les torrens découverts dans leur subtile source;  
 Ils ont suivi les vents, ils ont pesé les airs,  
     Ils domptent la nature,  
     Ils fixent la figure  
     De ce vaste univers.

L'un par un prisme adroit et d'une main savante  
 Détache cet azur, cet or, et ces rubis,  
 Qu'assemble des rayons la gerbe étincelante  
 Dont Phébus de son trône éclaire le pourpris.  
 L'autre du corps humain, que son art examine,  
 Décompose avec soin la fragile machine  
 Et les ressorts cachés à l'œil d'un ignorant;  
     Et tel d'un bras magique  
     Vous touche, et communique  
     L'électrique torrent.

Je vois ma Déesse, la sublime Eloquence,  
 Des beaux jours des Romains nous ramener les temps,

Reffusciter la voix du ftupide filence ,  
Des flammes du génie animer les enfans.  
Ici coulent des vers , là fe dicte l'hiftoire ,  
Le bon goût reparait , les filles de Mémoire ,  
Dispenfent de ces lieux leurs faveurs aux mortels ,  
N'écrivent dans leurs faftes  
De leurs mains toujours chaftes  
Que des noms immortels.

Tel au faite brillant de la voûte azurée  
On nous peint de cent Dieux l'affemblage divers ;  
La nature eft foupife à cette ame facrée  
Qui gouverne les cieux , la terre , et les enfers ;  
Dans cette immenfité chacun a fon partage :  
Aux antres de l'Etna Vulcain forge l'orage ,  
Éole excite en l'air des aquilons mutins ,  
Tandis que Polymnie  
Par fa douce harmonie  
Enchante les humains.

Telle brille en ces lieux cette augufte afsemblée ,  
Ces fages confidens , ces miniftres des Dieux ,  
Ces céleſtes flambeaux de la terre aveuglée ,  
Le préjugé lui-même eft éclairé par eux ;  
Leurs foins ont partagé l'empire des ſciences ,  
Leur ſénat réunit toutes les connoiſſances ,  
Leur eſprit a percé les ſombres vérités ,  
Leurs jeux font des miracles ,  
Leurs livres des oracles  
Par Apollon dictés.

Fleuriffez , Arts charmans ; que les eaux du Pactole  
Arroſent déformais vos lauriers immortels ;  
C'eſt à vous de régner fur le monde frivole ,  
C'eſt au peuple ignorant d'honorer vos autels :

J'entends de vos concerts la divine harmonie ,  
 Le chant de Melpomène et la voix d'Uranie ;  
 Vous célébrez les Dieux , vous instruisez les rois ;  
     Une main souveraine ,  
     Un goût puissant m'entraîne  
     Sous vos suprêmes lois.

## L A G U E R R E D E 1747.

**B**ELLONE , jusqu'à quand ta rage frénétique  
 Veut-elle désoler nos peuples malheureux ?  
 Et pourquoi voyons-nous de leur sang héroïque  
 En tous lieux prodiguer les torrens généreux ?  
 La terre infortunée est livrée au pillage ,  
 Aux flammes , aux combats , aux meurtres , au carnage ,  
 Et la mer n'aperçoit sur ses immenses bords  
     Que des naufrages et des morts.

Ce monstre au front d'airain , le Démon de la guerre ,  
 Monstre avide et de sang et de destruction ,  
 Ne s'est donc arrogé l'empire de la terre  
 Que pour l'abandonner à la proscription ?  
 Jamais le vieux Caron n'a tant chargé sa barque ;  
 De ses funestes mains la redoutable Parque  
 N'a jamais à la fois rompu tant de fuseaux ,  
     Où tenaient les jours des héros.

La Discorde barbare , encor toute sanglante ,  
 Secouant ses flambeaux , excitant ses serpens ,  
 De l'antique chaos sombre et farouche amante ,  
 Ébranle la nature , et poursuit les vivans ;  
 Elle guide leurs pas d'abymes en abymes ,  
 Le désespoir , la mort , la trahison , les crimes ,  
 Complices et vengeurs de ses cruels forfaits ,  
     Couvrent la terre de cyprès.

Quel transport inouï ? Quel nouveau feu m'anime ?  
Un Dieu subitement s'empare de mes sens ,  
Apollon me possède , et son esprit sublime  
Va prêter à ma voix ses immortels accens.  
Que l'un vers se taise aux accords de ma lyre ,  
Rois , peuples , écoutez ce que je dois vous dire ,  
Appaisez les transports de vos sens agités ,  
Pour recevoir ces vérités !

Vous , juges des humains , vous nés dieux de la terre ,  
Oppresseurs orgueilleux de ce triste univers ,  
Si vos bras menaçans sont armés du tonnerre ,  
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers ,  
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire ;  
Ces humains sont vos fils , ayez un cœur de père :  
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc ,  
Sont teints de votre propre sang.

Tel qu'un pasteur prudent , à son devoir fidelle ,  
Défend et garantit son troupeau bien - aimé  
Contre la dent du loup et la griffe cruelle  
Du lion par la faim au carnage animé ;  
Quand le tyran des bois s'échappe et prend la fuite ,  
Son troupeau se repose et pâit sous sa conduite ;  
Et s'il trait ses brebis , s'il les tond dans ses bras ,  
Sa main ne les égorge pas.

Tel est pour ses sujets un tendre et bon monarque ,  
Humain dans ses conseils , humain dans ses projets ,  
Il allonge pour eux la trame de la Parque ,  
Il compte tous ses jours par autant de bienfaits ;  
Ce n'est point de leur sang qu'il achète la gloire ,  
Il laisse à ses vertus le soin de sa mémoire :  
Tels furent ces héros , Titus , Marc - Antonin ,  
Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres intestines :  
 L'ambition fatale allume ce flambeau,  
 De l'univers entier vous faites des ruines,  
 Et la terre se change en un vaste tombeau.  
 Quelle scène tragique étale ce théâtre !  
 L'Europe à ses enfans trop cruelle marâtre ,  
 De l'Asie étonnée arme le puissant bras ,  
     Pour les dévouer au trépas.

La Sibérie enfante un essaim de barbares ,  
 Les froids glaçons du nord mille fiers assassins ;  
 Je les vois réunis , Caspiens et Tartares ,  
 Marcher sous les drapeaux bataves et germains :  
 Quel démon excita votre farouche audace ?  
 Oui , l'Europe pour vous n'a plus assez de place ,  
 La fureur des combats vous guide sur les mers ,  
     Pour troubler un autre univers.

Quitte enfin le séjour de la voute azurée ,  
 Déesse dont dépend notre félicité ,  
 O Paix ! aimable Paix ! si long-temps désirée ,  
 Viens fermer de Janus le temple redouté ;  
 Bannis de ces climats l'intérêt et l'envie ,  
 Rends la gloire aux talens , à tous les arts la vie :  
 Alors nous mêlerons à nos sanglans lauriers ,  
     Tes myrtes et tes oliviers.

## LES TROUBLES DU NORD.

**L'**UNIVERS ébranlé ne respire qu'à peine ,  
 Tout le sang fume encor que sa rage inhumaine  
 Avait fait ruisseler dans l'horreur des combats ;  
     On ne voit sur la terre

Que traces de la guerre ,  
Et traces du trépas.

Tel , après que la flamme exerça sa furie ,  
Accablé des débris de sa triste patrie ,  
L'habitant malheureux voit dans l'abattement  
Ces monumens funestes ,  
Ces ruines , ces restes  
D'un long embrasement.

Tels nos tristes regards nous découvrent nos pertes ,  
Du Danube et du Rhin les campagnes désertes ;  
De la fureur des rois les vestiges sanglans ,  
Des murs réduits en poudre ,  
Des palais que la foudre  
Laisse encor tout fumans.

Les cris des orphelins, les veuves éplorées  
Demandent tristement aux lointaines contrées ,  
Les auteurs de leurs jours ou leurs époux pérés :  
Ah ! familles trop tendres  
Il n'est plus que les cendres  
De vos parens chéris.

Dans son épuisement l'Europe frénétique  
Sentit de ses transports la folie héroïque ,  
Et sa faiblesse enfin rallentit ses fureurs ,  
Défarma la vengeance ,  
Réprima l'insolence  
De ses fiers oppresseurs.

La paix, du haut des cieux de Bellone vengée ,  
Vint planter sur ces bords l'olive négligée ;  
Sous cent verroux de bronze elle enferma Janus ,  
Ramenant sur ces rives  
Les Muses fugitives ,  
Qu'on ne connaissait plus.

C'est toi , fille du Ciel , dont la douce puissance ,  
Ramène les plaisirs , les arts et l'abondance ,  
Qu'exilait loin de nous l'impitoyable Mars :

Le peuple qui respire  
Sous ton heureux empire ,  
Ne craint plus les hasards.

Mais déjà sous l'Etna l'audacieux Typhée  
Sent renaître en son sein sa fureur étouffée ;  
Il veut rompre les fers qui causent son tourment ;  
De son terrible gouffre ,  
Le bitume et le souffre  
Coulent comme un torrent.

Des froids antres du nord s'élèvent des tempêtes ,  
Un orage nouveau vient menacer nos têtes ,  
Le fer de l'étranger veut couper nos moissons :  
Ah ! quelle ardeur funeste ,  
Ou bien quel feu céleste  
Embrasa ses glaçons ?

O vous ! qui n'enfantez que des complots sinistres ,  
Fléaux du genre humain , ambitieux ministres ,  
D'esclaves entourés tous flétris de vos fers ,  
- Vos funestes intrigues  
Vos cabales , vos brigues  
Désolent l'univers.

Votre esprit occupé de projets tyranniques ,  
Pour usurper le nom de fameux politiques ,  
De crimes , d'attentats , de forfaits enivré ,  
Se livre à son caprice ,  
Et pour lui la justice  
N'a plus rien de sacré.

De la foi de vos rois l'auguste privilège  
Ne saurait arrêter l'audace sacrilège ,

Ni l'impétueux cours de vos débordemens ,  
La guerre qui s'élance ,  
Flattant votre arrogance ,  
Rompra tous vos fermens.

Déplorables fujets, qu'on méprise et qu'on brave ,  
Nés libres , mais au fond esclaves d'un esclave ,  
Contre des inconnus , quand il veut se venger ,  
Gladiateurs sans haine  
Vous courez dans l'arène  
Pour vous entr'égorgers.

Mais le péril s'accroît , les nuages grossissent ,  
Les vents sont déchainés et les cieux s'obscurcissent ,  
Le tonnerre en grondant va tomber en éclats ,  
Menaçant de sa chute  
Les provinces en butte  
De deux puissans Etats.

De notre illusion le brouillard se dissipe ;  
Dans ce mystère obscur je lis , nouvel Oedipe ,  
Que l'aigle des Césars par un dernier effort ,  
Tremblant , mais plein de rage ,  
Enhardit au carnage  
Tous ces guerriers du nord.

Secouant ses flambeaux , la Discorde infernale  
Répandant les venins de sa bouche fatale ,  
D'une nouvelle Amate empoisonna le cœur ;  
Elle trouble la terre ,  
Elle appelle la guerre  
Pour servir sa fureur.

Ah ! quand reviendrez-vous , heureuses destinées ,  
Qui sous le vieux Saturne ourdîtes les années ,  
Et les jours fortunés de l'univers naissant ?  
Serait-ce que nos crimes



Nous rendent les victimes  
D'un vengeur tout puissant ?

Et quoiqu'en aboyant l'indiscrete satire  
Divulgue avec aigreur que l'univers empire ,  
Que nous ferons suivis de plus méchans neveux ;  
Méprifons ces chimères :  
Oui , nous valons nos pères ,  
Ils valaient leurs aïeux.

Mais quel Dieu fecourable a par fa voix puissante  
Arrêté dans son cours l'audace violente ,  
Dont étaient animés nos furieux rivaux ?

Il prolonge la trêve ,  
Il émouffe le glaive  
Qu'aiguifait Atropos.

Tel que le Dieu puissant qui domine fur l'onde ,  
D'un coup de son trident frappa la mer profonde ;  
Dont l'amant d'Orithie excitait la fureur ;

Les vagues s'appaisèrent ,  
En grondant respectèrent  
Les lois d'un Dieu vainqueur.

Ainsi lorsque Louis en Albion s'explique ,  
Que l'univers entend de fa voix pacifique  
Retentir en tout lieu les magnanimes lois ;

Mars fuspend les alarmes ,  
Et renferme fes armes  
Qui menaçaient cent rois.

Venez , plaisirs charmans , venez grâces naïves ,  
Que vos jeux déformais embellissent nos rives ,  
Je confacre mon luth au beau Dieu des amours ;

Je fuis fous son empire ,  
Déjà ce Dieu m'inspire ,  
Adieu Mars pour toujours.

## A U X P R U S S I E N S.

PEUPLES que la valeur conduisit à la gloire ,  
Héros ceints des lauriers que donne la victoire ,  
Enfans chéris de Mars , comblés de ses faveurs ,  
Craignez que la paresse ,  
L'orgueil et la mollesse  
Ne corrompent vos mœurs.

Par l'instinct passager d'une vertu commune  
Un Etat sous ses lois asservit la fortune ,  
Il brave ses voisins , il brave le trépas ;  
Mais sa vertu s'efface ,  
Et son empire passe ,  
S'il ne le soutient pas.

Tels furent les vainqueurs de la fière Aufonie ,  
Ennemis des Romains , rivaux de leur génie ,  
Ils imposaient leur joug à ces peuples guerriers ;  
Mais Carthage l'avoue ,  
Le séjour de Capoue  
Flétrit tous ses lauriers.

Jadis tout l'orient tremblait devant l'Attique ,  
Ses valeureux guerriers , sa sage politique ,  
De ses puissans voisins arrêtaient les progrès ,  
Quand la Grèce opprimée  
Défit l'immense armée  
De l'orgueilleux Xerxès.

A l'ombre des grandeurs elle enfanta les vices ,  
L'intérêt y trama ses noires injustices ,  
La lâcheté parut où régnait la valeur ,  
Et sa force épuisée  
La rendit la risée  
De son nouveau vainqueur.

Ainsi, lorsque la nuit répand ses voiles sombres,  
L'éclair brille un moment au milieu de ses ombres,  
Dans son rapide cours un éclat éblouit ;

Mais dès qu'on l'a vu naître,  
Trop prompt à disparaître,  
Son feu s'anéantit.

Le soleil plus puissant, du haut de sa carrière,  
Dans son cours éternel dispense sa lumière,  
Il dissout les glaçons des rigoureux hivers ;

Son influence pure  
Ranime la nature  
Et maintient l'univers.

Ce feu si lumineux dans son sein prend sa source ;  
Il en est le principe, il en est la ressource :

Quand la vermeille Aurore éclaire l'orient,  
Les astres qui pâlisent,  
Bientôt s'enfouissent  
Au sein du firmament.

Tel est, ô Prussiens, votre auguste modèle,  
Soutenez comme lui votre gloire nouvelle,  
Et sans vous arrêter à vos premiers travaux,  
Sachez prouver au monde  
Qu'une vertu féconde  
En produit de nouveaux.

Des empires fameux l'écrroulement funeste  
N'est point l'effet frappant de la haine céleste ;  
Rien n'était arrêté par l'ordre des Destins ;

Où prospère le sage,  
L'imprudent fait naufrage,  
Le fort est en nos mains.

Héros, vos grands exploits élèvent cet empire,  
Soutenez votre ouvrage, ou votre gloire expire ;

D'un vol toujours rapide il faut vous élever ;  
Et monté jusqu'au faite ,  
Tout mortel qui s'arrête  
Est près de reculer.

Dans le cours triomphant de vos succès prospères ,  
Soyez humains et doux , généreux , débonnaires ,  
Et que tant d'ennemis sous vos coups abattus ,  
Rendent un moindre hommage  
A votre ardent courage ,  
Qu'à vos rares vertus.

A M A U P E R T U I S.

*La vie est un songe.*

O Maupertuis, cher Maupertuis,  
Que notre vie est peu de chose !  
Cette fleur qui brille aujourd'hui ,  
Demain se fane à peine éclosé :  
Tout périt, tout est emporté  
Par la dure fatalité  
Des arrêts de la Destinée ;  
Votre vertu, vos grands talens  
Ne pourront obtenir du temps  
Le seul délai d'une journée.  
Mes beaux jours se sont écoulés ;  
Ainsi qu'une onde fugitive  
Mes plaisirs se sont envolés ,  
Aucun pouvoir ne les captive :  
Déjà de la froide raison  
Je suis la stoïque leçon ;  
Lorsque je baisse, elle s'élève ,

Le présent s'échappe sans fin ,  
L'avenir est très-incertain ,  
Et le passé est moins qu'un rêve.

Homme si fier , homme si vain  
De ce que ton faible esprit pense ,  
Connais ton fragile destin ,  
Et réprime ton arrogance ;  
Ton terme est court , il est borné ;  
Le sort du jour où l'homme est né ,  
L'entraîne vers la nuit fatale ;  
Là dans la foule confondus ,  
Les Virgiles , les Mévius  
Ont une destinée égale.

Vous que séduit l'éclat trompeur  
D'un bien passager et frivole ,  
Vous qui d'un métal suborneur  
Avez fait votre unique idole ,  
Pour qui voulez - vous l'amasser ?  
Vous que le monde voit passer  
Comme une fleur qui naît et tombe ,  
Mortels , déplorez vos erreurs ;  
Vos richesses et vos grandeurs  
Vous suivront - elles dans la tombe ?

Comment à tant de vains objets  
Immole - t - on sa destinée ?  
Comment tant de vastes projets  
Pour une course aussi bornée ?  
Héros , qui préparez des fers  
A ce malheureux univers ,  
Pour rétablir votre mémoire ,  
Rappelez - vous ces conquérans

Inscrits dans les fastes du temps :  
Pourrez - vous égaler leur gloire ?

Je veux que de vos grands exploits  
La terre paraisse alarmée ,  
Et qu'au niveau du nom des rois  
Vous élève la renommée ;  
La paix termine vos combats ,  
Enfin victime du trépas ,  
On dit un mot de votre vie ;  
Bientôt les siècles destructeurs  
Font périr toutes vos grandeurs :  
L'homme meurt , le héros s'oublie.

Tant de grands hommes ont été ,  
Les siècles grossiront leur nombre :  
Elevez - vous à leur côté ,  
Vous ferez caché dans leur ombre :  
Si votre ignorante fureur  
Prit l'ambition pour l'honneur ,  
Quel sera votre sort funeste ?  
Souvent un tyran , furieux  
Vante ses exploits glorieux ,  
Quand tout l'univers le déteste.

Que de siècles font écoulés ,  
Depuis qu'une force féconde  
Fixa les élémens troublés ,  
Et du chaos forma le monde !  
Le temps foumet tout à sa loi ,  
Le présent s' enfuit loin de moi ,  
L'avenir s'empresse à le suivre :  
Homme , ton terme limité  
N'est qu'un point dans l'éternité ;  
Etre un moment s'appelle vivre.

Si l'homme pouvait subsister  
Au moins deux âges dans ce monde ,  
Peut - être oserait-on flatter  
L'orgueil sur lequel il se fonde.  
Vos vœux , mortels audacieux ,  
Vont à vous égaler aux Dieux ;  
Vous , nés pour ramper dans la fange ,  
Pour vivre un instant , pour périr ,  
Vous , nés pour vous anéantir ,  
Vous aspirez à la louange !

Pourquoi rechercher le bonheur ?  
Pourquoi craindre le bras céleste ?  
Le bien est un songe flatteur ,  
Et le mal un songe funeste ;  
Tous ces divers événemens  
Sont des objets indifférens  
Pour qui connaît notre durée :  
Partez chagrins , plaisirs , amours ,  
Je vois la trame de mes jours  
Dans la main d'Atropos livrée.

Biens , richesses , titres , honneurs ,  
Gloire , ambition , renommée ,  
Eclats faux , éclats imposteurs ,  
Vous n'êtes que de la fumée ;  
Un regard de la vérité  
De votre fragile beauté  
Fait évanouir l'apparence ;  
Non , rien de solide ici - bas ,  
Tout jusqu'aux plus puissans Etats ,  
Est le jouet de l'inconstance.

Connaissions notre aveuglement ,  
Nos préjugés et nos faiblesses ,

Tout ce qui nous paraît si grand  
 N'est qu'un amas de petitesflles ;  
 Transportons-nous au haut des cieux,  
 De sa gloire jetons les yeux  
 Sur Paris, sur Pékin, sur Rome ;  
 Leur grandeur disparaît de loin ;  
 Toute la terre n'est qu'un point,  
 Ah ! que fera-ce donc de l'homme ?

Nous nageons pleins de vanité  
 Entre le temps qui nous précède,  
 Et l'absoibante éternité  
 De l'avenir qui nous succède.  
 Toujours occupés par des riens,  
 Les vrais Tantales des faux biens,  
 Sans cesse agités par l'envie,  
 Pleins de ce songe séduisant,  
 Nous nous perdons dans le néant :  
 Tel est le sort de notre vie.

## A V O L T A I R E.

*Qu'il prenne son parti sur les approches de la  
 vieillesse et de la mort.*

SOUTIEN du goût, des arts, de l'éloquence,  
 Fils d'Apollon, Homère de la France,  
 Ne te plains point que l'âge, à pas hâcifs,  
     Vers toi s'achemine,  
 Et sans cesse mine  
     Tes jours fugitifs.



La providence égale toutes choses ;  
Le doux printemps se couronne de roses,  
L'été de fruits , l'automne de moissons ;  
L'hiver , l'indolence  
A la jouissance  
Des autres saisons.

Voltaire , ainsi l'homme trouve en tout âge  
Des dons nouveaux dont il tire avantage ;  
S'il a passé la fleur de ses beaux jours ,  
La raison diserte  
Remplace la perte  
Du jeu , des amours.

Quand il vieillit , sa superbe sagesse ,  
Avec dédain condamne la jeunesse ,  
Qui par instinct suit une aimable erreur :  
L'ambition vaine  
L'excite et l'entraîne  
Aux champs de l'honneur.

Lorsque le temps qui jamais ne s'arrête ,  
De cheveux blancs a décoré sa tête ,  
Par sa vieillesse il se fait respecter ;  
L'intérêt l'amuse  
D'un bien qui l'abuse ,  
Et qu'il faut quitter.

Toi , dont les arts filent la destinée ,  
Dont la raison et la mémoire ornée  
Font admirer tant de divers talens ;  
Se peut-il , Voltaire ,  
Qu'avec l'art de plaire ,  
Tu craignes le temps ?

Sur tes vertus ce temps n'a point de prise ,  
Un bel esprit nous charme à barbe grise ;

Lorsque ton corps chemine à son déclin,  
Le Dieu du Permesse  
Te remplit sans cesse  
De son feu divin.

Je vois briller la beauté rajeunie  
Des premiers ans de ce vaste génie :  
Et c'est ainsi que l'astre des saisons,  
Des bras d'Amphitrite  
Lance aux lieux qu'il quitte  
Ses plus doux rayons.

Hélas ! tandis que le faible vulgaire,  
Qui, sans penser, languit dans la misère,  
Traîne ses jours et son nom avili ;  
Sortant de ce fonge,  
Pour jamais se plonge  
Dans un sombre oubli :

Tu vois déjà ta mémoire estimée,  
Et dans son vol la prompte Renommée  
Ne publier que ta prose et tes vers ;  
Tu reçois l'hommage,  
(Qu'importe à quel âge ?)  
De tout l'univers.

Ces vils rivaux dont la cruelle envie  
Avait versé ses poisons sur ta vie,  
Que tes vertus ont si fort éclipsés ;  
Vrais pour ta mémoire,  
A chanter ta gloire,  
Se verront forcés.

Quel avenir t'attend, divin Voltaire,  
Lorsque ton ame aura quitté la terre !  
A tes genoux vois la postérité ;

Le temps qui s'élance,  
Te promet d'avance  
L'immortalité.

## S U R L A G L O I R E. (\*)

U N Dieu s'empare de mon ame;  
Je fens une céleste ardeur :  
O Gloire ! ta divine flamme  
M'embrase jusqu'au fond du cœur :  
Rempli de ton puissant délire,  
Par les doux accords de ma lyre  
Je veux célébrer tes bienfaits :  
Tu couronnes le vrai mérite ;  
Et ton divin laurier excite  
Les humains à tous leurs succès.

Nos vertus mènent à la Gloire ,  
Et la Gloire mène aux vertus ;  
Elle est mère de la victoire ,  
Elle déchaîne les vaincus ;  
Cicéron lui dut l'éloquence ,  
Sénèque la vaste science ;  
Elle forma les vrais Césars ;  
Sortez des voûtes ténébreuses ,  
Dites - nous , ames généreuses ,  
Qui vous fit braver les hasards ?

Déjà je vois des Thermopyles  
Les magnanimes défenseurs ,

(\*) Faite en 1734.

S'immolant , pour sauver leurs villes  
Des ravages de leurs vainqueurs :  
Et si leur valeur en impose,  
Au nombre leur courage oppose  
L'inébranlable fermeté ;  
Tandis que le fer les abyme ,  
La gloire seule les anime ,  
Leur montrant l'immortalité.

Généreux captif de Carthage ,  
Trop infortuné Régulus !  
Victime d'une aveugle rage ,  
Ou victime de tes vertus !  
Exemple illustre de l'histoire !  
Plutôt que de trahir ta gloire ,  
Ta foi , ton honneur , tes sermens ,  
Pour le salut de ta patrie ,  
Tu bravas Numance en furie ,  
Et tu péris dans les tourmens.

Quel est ce héros , c'est Eugène ,  
Ce fortuné triomphateur ;  
De la victoire qu'il enchaîne  
La Gloire a partagé l'honneur :  
Protectrice de cet Alcide ,  
Son étendard brillant le guide  
Aux bords du Danube et du Rhin ,  
Contre l'infidelle en Hongrie ,  
Dans les champs sanglans d'Italie ,  
Pour le couronner à Turin.

Enfans des arts et du génie ,  
Fils de Minerve et d'Apollon ,  
Qui vous excite et vous convie  
A monter sur le double mont ?

Parlez , répondez - nous , Homère ,  
Horace , Virgile et Voltaire ;  
Quel Dieu préside à vos concerts ?  
Vous aspirez tous à la gloire ;  
Et pour vivre dans la mémoire ,  
L'honneur lime et polit vos vers.

Le scélérat au regard louche  
Se trompe toujours sur l'honneur ;  
La gloire à son ame farouche  
Paraît un excès de fureur :  
Il ne fort point de son ivresse ;  
Sa raison coupable et traîtresse  
Défigure la vérité :  
Dans son aveuglement étrange ,  
Il se croit digne de louange ,  
Lorsque son crime est détesté.

Qu'un Hérostrate objet de blâme ,  
Armé d'un flambeau dévorant ,  
Expose aux fureurs de la flamme ,  
Un temple antique et florissant !  
Que Thaïs , trop présomptueuse ,  
Aspire à se rendre fameuse ,  
En détruisant Persépolis !  
Aux fastes sacrés de la gloire ,  
On noircit les noms et l'histoire  
Et d'Hérostrate et de Thaïs.

Sors des cendres , Rome païenne ;  
Viens te reproduire à mes yeux :  
Va confondre Rome chrétienne ,  
Et ses prêtres ambitieux :  
Du sein de ta vertu féconde ,  
Oppose les vainqueurs du monde

A tous ces prêtres imposteurs ;  
A tous ces frauduleux pontifes ,  
Qui sur des livres apocryphes  
Fondent leur culte et leurs erreurs.

O Gloire ! à qui je sacrifie  
Mes plaisirs et mes passions :  
O Gloire ! en qui je me confie ,  
Daigne éclairer mes actions :  
Tu peux , malgré la mort cruelle ,  
Sauver une faible étincelle  
De l'esprit qui réside en moi.  
Que ta main m'ouvre la barrière ,  
Et prêt à courir ta carrière ,  
Je veux vivre et mourir pour toi.

## S U R L E T E M P S.

T O I , qui n'admets rien de solide ,  
Dont l'essence est le changement ,  
O Temps , que ta course est rapide !  
Que tu passes légèrement !  
Le globe que le ciel enferme ,  
N'a point de puissance si ferme ,  
Que tu n'entraînes avec toi ;  
Rien n'arrête ta violence ,  
Et le moment même où je pense ,  
S'enfuit déjà bien loin de moi.

Les jours , qui composent ma vie ,  
Me sont comptés par les destins ,  
Des uns la douceur m'est ravie ,  
Les autres me sont incertains ;

Le passé n'a aucun charme ,  
L'avenir me trouble et m'alarme ,  
Le présent m'est un faible appui ;  
Et comme un point indivisible ,  
Ou comme un atome insensible ,  
Il passe et je passe avec lui.

Fatale erreur qui nous entraîne ,  
Nous poursuivons de vains objets :  
Pour une fortune incertaine  
Nous formons mille vains projets :  
L'homme conduit par des caprices  
Semble oublier dans les délices  
Que le Ciel a borné ses jours.  
Plein du doux poison qui l'enivre ,  
Il s'embarrasse autant de vivre ,  
Que s'il devait vivre toujours.

Vainement il voit que la Parque  
Nous tient tous soumis à ses lois ,  
Et que tous passent dans la barque  
Où jamais on n'entre deux fois ;  
La raison et l'expérience  
Ne peuvent par aucune instance  
Réveiller ses sens engourdis ;  
Pour suivre ces fidelles guides ,  
Ou ses vertus sont trop timides ,  
Ou ses vices sont trop hardis.

Jusqu'à quand , vanités mondaines ,  
Enchanterez - vous nos esprits ?  
Tiendrez - vous toujours dans les chaînes  
Nos cœurs de vos charmes épris ?  
Passerons - nous dans l'esclavage  
Toutes les saisons de notre âge ,

Sans que nous puissions en sortir ?  
Nous faudra-t-il donc pour victime  
Donner notre jeunesse au crime ,  
Notre vieillesse au repentir ?

Non , fefons un meilleur ufage  
D'un trésor qui nous vient des Cieux.  
Le temps eft court , qu'on le ménage ;  
Tous les momens font précieux.  
Que les vertus , que la fageffe  
Occupent notre ame fans cefse ;  
De tout vice fuyons l'écueil.  
Que notre efprit fouvent médite ,  
Combien la diftance eft petite  
Du berceau jufques au cercueil.



# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

#### Epîtres.

<i>Epître à mon Frère de Prusse</i>	Page 1
— à <i>Hermotime</i> , sur l'avantage des lettres	7
— sur la gloire et sur l'intérêt	16
— à <i>Rottembourg</i> , sur les voyages	26
— à d' <i>Argens</i> , sur la faiblesse de l'esprit humain	35
— au comte <i>Gotter</i> . Combien de travaux il faut pour satisfaire des épicuriens	44
— à <i>Maupertuis</i> . La providence ne s'intéresse point à l'individu, mais à l'espèce	54
— à mon Frère <i>Ferdinand</i> , sur les vœux des humains	63
— à <i>Still</i> , sur l'emploi du courage, et sur le vrai point d'honneur	71
— au général <i>Brédow</i> , sur la réputation	80
— à ma Sœur de <i>Suède</i>	88
— à <i>Podewils</i> , sur ce qu'on ne fait pas tout ce qu'on pourrait faire	95
— à ma Sœur de <i>Bareuth</i> , sur l'usage de la fortune	102
— à <i>Schwerts</i> , sur les plaisirs	109
— à <i>Algarotti</i>	115
— à <i>Finck</i> . La vertu préférable à l'esprit	121

<i>Epître à Chazot , sur la modération dans l'amour</i>	Page 128
— <i>au Maréch. Keith. Imit. du L. III. de Lucr.</i>	
<i>Sur les vaines terreurs de la mort , et les frayeurs d'une autre vie</i>	135
— <i>à Darget. Apologie des Rois</i>	145
— <i>à mon Esprit</i>	153

### Epîtres familières.

<i>Epître à mon frère Henri</i>	163
— <i>à Pœllnitz</i>	171
— <i>à Fouquet</i>	175
— <i>à la Comtesse de Camas</i>	179
— <i>à Jordan</i>	185
— <i>à ma Sœur de Bareuth</i>	192
— <i>à Maupertuis</i>	196
— <i>à d'Argens</i>	199
— <i>à Maupertuis</i>	204
— <i>à Césarion</i>	210

### Pièces diverses.

<i>Stances. Paraphrase de l'Ecclésiaste</i>	214
<i>Stances à Voltaire</i>	217
<i>Stances contre un médecin qui pensa tuer un pauvre goutteux à force de le faire suer.</i>	218
<i>Stances irrégulières sur la tranquillité</i>	219
<i>Vers faits dans la campagne du Rhin en 1734</i>	224
<i>Discours sur les ignorans</i>	227
<i>Discours sur la fausseté</i>	233
<i>Aux Manes de Césarion</i>	240
<i>A la baronne de Schwérin sur son mariage avec le Schultheifs Lentulus</i>	244
<i>Le miracle manqué : Conte</i>	247
<i>Le serin et le moineau : Fable</i>	251

## Poésies diverses.

<i>Aux Ecraseurs</i>	Page 254
<i>Congé de l'armée des Cercles et des Tonnelliers</i>	256
<i>Au marquis d'Argens</i>	259
<i>La Choiseullade. Facétie</i>	261
<i>Louis XV aux champs Elisées</i>	269
<i>Six Epigrammes</i>	284
<i>Épithaphe de Voltaire</i>	285
<i>Billet de Congé de Voltaire</i>	286
<i>Réponse du roi</i>	ibid.

## Odes.

<i>Préface</i>	289
<i>Ode à la calomnie</i>	291
<i>— à Gresset</i>	297
<i>La fermeté</i>	299
<i>La flatterie</i>	303
<i>Le Rétablissement de l'académie</i>	308
<i>La guerre de 1747</i>	311
<i>Les troubles du Nord</i>	313
<i>A Maupertuis</i>	320
<i>A Voltaire</i>	324
<i>Sur la Gloire</i>	327

Fin de la Table des Matières.













DD                    Friedrich II  
405                    Oeuvres complètes  
1790  
t.9

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

